

R- 997

AULNOY, Marie-Catherine Le Jumel
de Barneville, Baronne d'

Relation du voyage d'Espagne:
tome premier. — A La Haye: Chez
Henri van Bulderen... , 1691. —

186 p., A-G¹², H⁹; 12²

Marca de imp. en port. — Autor

tomado de Polav, 19549

1. España - Descripción y viajes

2. España - Describapena eta

Indoish J. Tif.

R- 997 An. us. en port. relativas a la
autoria de la obra: "par la Goute-

sse de D'ainois⁴, y an. us. en
h. de guarda relativas a la ed.
— Enc. piel con luerros dorados en
el bue y cantos. ^{Firma autógr. en h. de guarda} — Encuaderna-
do con: Tome second et troisieme,
con port. propia y visuos datos
de imp.

22 edition

de), relation d
B. 1691. Alter

RELATION
DU
VOYAGE

D'ESPAGNE.

par le Comte de D'Annois

TOME PREMIER.



Nº 22 71063

A LA HAYE,

Chez HENRI van BULDEREN,
Marchand Libraire, dans le Pooten,
à l'Enseigne de MEZERAY.

M. DC. XCI.

S. K.

THE UNITED STATES

OF AMERICA

DEPARTMENT OF THE INTERIOR

BUREAU OF LAND MANAGEMENT

WASHINGTON, D. C.

OFFICE OF THE ASSISTANT SECRETARY

FOR LAND MANAGEMENT



TO THE SECRETARY OF THE INTERIOR
FROM THE ASSISTANT SECRETARY
FOR LAND MANAGEMENT
SUBJECT: [Illegible]
[The following text is illegible due to extreme blurriness and low contrast.]

A

SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
LE DUC DE
CHARTRES.

ONSEIGNEUR,

Ce Genie sublime, qui vous rend l'admiration de toute la Cour, donne à VÔTRE ALTESSE ROYALE une si noble emulation, pour apprendre tout ce qu'un grand Prince doit sçavoir, qu'elle décend même jusqu'aux moindres particularitez, qui peuvent satisfaire sa curiosité: C'est ce qui Vous a en-

A 2 *gagé,*

gagé, MONSIEUR, de jeter les yeux sur la Relation de mon Voyage d'Espagne, que j'ose vous offrir, & que je vous supplie tres-humblement d'agréer. Vous avez voulu connoître un Pays, dont la Reine votre Sœur étoit la Souveraine, & faisoit toute la félicité. Vous avez voulu connoître des Caractères & des Mœurs qui se communiquent peu aux Etrangers; ce n'a été pour votre Pénétration naturelle que l'Ouvrage d'un moment. VÔTRE ALTESSE ROYALE comprend toutes choses, sans qu'il lui en coûte aucune peine, & rien n'échappe à ses lumières. Ceux qui ont l'honneur de l'approcher en demeurent d'accord, & sont charmez du progrès qu'Elle a fait dans les plus belles Sciences :
Mais

Mais vous allez, MONSIEUR, nous donner de nouveaux sujets d'admiration, la noble audace qui brille dans vos yeux; cet auguste Sang que vous tenez de tant de Rois, qui anime votre Cœur, & qui vous inspire tous les sentimens des Héros, nous promet des Actions merveilleuses: & comment aussi VÔTRE ALTESSE ROYALE pourroit-elle manquer de remplir les justes Idées que toute la France a sur Elle, puis qu'Elle va apprendre le Métier de la Guerre sous le plus sage & le plus grand Roy de l'Univers. Nos Ennemis alarmez, se souviendront en vous voyant, que dans les Plaines de Cassel, SON A. R. MONSIEUR, a puny des Traîtres comme eux. Ce Lieu memorable par la fameuse Ba-

taille qu'il remporta , & dont
la Victoire ajoutée à ses autres
Exploits , laisse à la Posterité
un Monument éternel de sa Con-
duite & de sa Valeur , garde en-
core des Lauriers & des Palmes
pour V. A. R. digne Fils de ce
Grand Prince , digne Fils d'une
Illustre & Vertueuse Princesse ,
nous vous verrons revenir cou-
vert de Gloire. Mais entre tou-
tes les Personnes qui le souhai-
tent , il n'y en aura point qui en
ressentent plus de joye que moi, &
qui soit avec un plus profond res-
pect ,

MONSEIGNEUR,

De VÔTRE ALTESSE ROYALE,

La tres-humble & tres-
obeissante Servante ,

A U



A U

LECTEUR.

BIEN qu'il ne suffise pas d'écrire des choses vrayes, mais qu'il faille encore qu'elles soient vrayes-semblables pour les faire croire; & que cette raison m'ait donné quelque envie d'ôter de ma Relation les Histoires qui y sont; j'en ay été empêchée par des personnes d'une Naissance & d'un Esprit si distingué, qu'il me

A U L E C T E U R.

semble qu'en suivant leurs lumières, je ne peux manquer. Je ne doute point qu'il n'y en ait d'autres, qui ne m'accusent d'avoir mis ici des Hyperboles, comme l'on a voulu le persuader à d'égard des Mémoires de la Cour d'Espagne: mais celles qui assurèrent avec le plus de véhémence que l'Ouvrage n'est pas juste, pourroient être convaincues par leurs propres Lettres, d'avoir mandé à la Cour la plupart des choses que j'ai recueillies. Je puis en avoir fait quelques-unes, dont elles n'ont pas été informées, ou dont elles croient ne devoir pas convenir. Un fait n'est point faux

A U L E C T E U R.

faux , parce qu'il n'est pas rendu public, ou parce qu'il n'agrée point à quelque particulier. Je n'ay écrit que ce que j'ay vû , ou ce que j'ay appris par des personnes d'une probité incontestable. Je n'allegue point des Noms inconnus , ni des Gens dont la mort m'ait fourny la liberté de leur supposer des Avantures. Il faut aussi remarquer le Pais, l'Humeur & le Caractere en general de ceux dont je parle. Ces reflexions aideront à persuader que de certains Evenemens sont familiers dans un endroit qui n'arriveroient peut-être pas dans un autre : Mais enfin , sans démêler leurs causes, je

AU LECTEUR.

me contente d'affûrer que ce qui est dans mes Memoires, & ce que l'on trouvera dans cette Relation, est tres-exact & tres-conforme à la verité.

NOTES

Figure 1. The effect of the concentration of the *Agaricus bisporus* spores on the growth of *Agaricus bisporus* on the substrate. The concentration of the spores was 10⁴ spores/g substrate (a), 10⁵ spores/g substrate (b), 10⁶ spores/g substrate (c), 10⁷ spores/g substrate (d), 10⁸ spores/g substrate (e).

RESEARCH DESIGN

ENDORSE

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

107-1 015-14000 2000 010100

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be answered. This involves understanding the context and the specific requirements of the task.

1944-1945

DATE OF DEATH

the 1990s, the number of people in the world who are under 15 years of age is expected to increase from 1.1 billion to 1.5 billion. The number of people aged 65 and over is expected to increase from 250 million to 450 million. The number of people aged 15 and over is expected to increase from 3.5 billion to 4.5 billion. The number of people aged 15 and over is expected to increase from 3.5 billion to 4.5 billion. The number of people aged 15 and over is expected to increase from 3.5 billion to 4.5 billion.

$\frac{d}{dt} \left(\frac{\partial L}{\partial \dot{x}} \right) = \frac{\partial L}{\partial x}$

...the ...

[illegible][illegible]

RELA-



RELATION
DU
VOYAGE
D'ESPAGNE.

PREMIERE LETTRE.

Jusque vous voulez être informée de tout ce qui m'arrive & de tout ce que je remarque dans mon Voyage; il faut vous résoudre, ma chere Cousine, de lire bien des choses inutiles, pour en trouver quelqu'unes qui vous plaisent. Vous avez le goût si bon & si délicat, que vous ne voudriez que des Ayantures

A 6

choi-

choisies, & des particularitez agreables; je voudrois bien aussi ne vous en point raconter d'autres; mais quand on rapporte fidellement les choses telles qu'elles se sont passées, il est difficile de les trouver toujours comme on les souhaite.

Je vous ai marqué par ma dernière Lettre, tout ce qui m'est arrivé jusqu'à Bayonne. Vous sçavez que c'est une Ville de France, frontiere au Royaume d'Espagne; elle est arrosée par les Rivières Adour & de Nivelle, qui se joignent ensemble, & la Mer monte jusques là; le Port & le Commerce y sont considerables; j'y vins de d'Axe par eau, & je remarquay que les Bateliers de l'Adour ont la même habitude que ceux de la Garonne; c'est à dire, qu'en passant à côté les uns des autres, ils se chantent poüilles, & ils aimeroient mieux n'être point payez de leur voyage, que de manquer à se faire ces sortes de huées, quoi qu'elles étonnent ceux qui n'y sont pas accoustumez. Il y a deux Châteaux assez forts pour bien defendre la Ville, & l'on y trouve en plusieurs endroits des promenades tres-agreables.

Lorsque je fus arrivée, je pria le Baron de Castelnau, qui m'avoit accompagnée depuis d'Axe, de me donner la connoissance de quelques jolies femmes avec lesquelles je pûsse attendre sans impatience les litières qu'on devoit m'envoyer de saint Sébastien.

Il n'eut pas de peine à me satisfaire ; parce qu'étant homme de Qualité & de Merite , on le considère fort à Bayonne ; il ne manqua pas dès le lendemain de m'amener plusieurs Dames me rendre visite ; c'est la coutume en ce País , d'aller voir les dernieres venuës , lorsqu'on est informé quelles elles sont.

Elles commencent là de se ressentir des ardeurs du Soleil ; leur teint est un peu brun ; elles ont les yeux brillans ; elles sont aimables & caressantes ; leur esprit est vif ; & je vous rendrois mieux raison de leur enjouement si j'eusse entendu ce qu'elles disoient ; ce n'est pas qu'elles ne sçachent toutes parler François ; mais elles ont tant d'habitude au langage de leur Province , qu'elles ne peuvent le quitter ; & comme je ne le sçai point , elles faisoient entre elles d'assez longues conversations où je n'entendois rien.

Quelques-unes qui vinrent me voir , avoient un petit Cochon de lait sous le bras , comme nous portons nos petits Chiens ; il est vrai qu'ils étoient fort dégrassez , & qu'il y en avoit plusieurs avec des Colliers de rubans de différentes couleurs : mais vous conviendrez que c'est une inclination fort bizarre , & je suis persuadée qu'il y en a beaucoup entre elles , dont le gout est trop bon pour s'accommoder de cette coutume. Il fallut lors qu'elles dansèrent , laisser aller dans la chambre

ces vilains animaux , & ils y firent plus de bruit que des Lutins. Ces Dames danserent à ma priere , le Baron de Castelnau ayant envoyé querir les Flutes & les Tabourins. Pour vous faire entendre ce que c'est , il faut vous dire qu'un homme joue en même tems d'une espece de Fife & du Tabourin , qui est un Instrument de bois fait en triangle & fort long , à peu près comme une Trompette-marine , monté d'une seule corde , qu'on frappe avec un petit bâton , cela rend un son de Tambour assez singulier.

Les hommes qui étoient venus accompagner les Dames , prirent chacun celle qu'il avoit amenée , & le branle commença en rond , se tenant tous par la main ; ensuite ils se firent donner des cannes assez longues , ne se tenant plus que deux à deux avec des mouchoirs qui les éloignoient les uns des autres ; leurs airs ont quelque chose de guai & de fort particulier , & le son aigu de ces Flutes se mêlant à celui des Tabourins , qui est assez guerrier , inspire un certain feu qu'ils ne pouvoient modérer ; il me sembloit que c'étoit ainsi que se devoit danser la Pirrique dont parlent les Anciens , car ces Messieurs & ces Dames faisoient tant de tours , de sauts & de cabriolles , leurs cannes se jettoient en l'air & se reprenoient si adroitement , que l'on ne peut décrire leur legereté & leur souplesse. J'eus aussi beaucoup de plaisir à les voir :

voir : mais cela dura un peu trop long-tems ; & je commençois à me lasser de ce bal mal ordonné , lorsque le Baron de Castelnau qui s'en apperçût , fit apporter plusieurs Bassins de tres-belles Confitures seiches ; ce sont des Juifs qui passent pour Portugais , & qui demeurent à Bayonne , qui les font venir de Gennes ; ils en fournissent tout le Païs. On servit quantité de Limonades , & d'autres Eaux glacées , dont ces belles Dames burent à longs traits , & la Fête finit ainsi.

On me mena le lendemain voir la Synagogue des Juifs au Fauxbourg du Saint Esprit ; je n'y trouvay rien de remarquable ; Monsieur de S. Pé , Lieutenant de Roi , qui m'étoit venu voir , quoi qu'il fut fort incommodé de la Goutte , me convia de dîner chez luy. J'y fis un repas tres-delicat & magnifique , car c'est un Païs admirable pour la bonne chere ; tout y est en abondance & à tres-grand marché. J'y trouvay des femmes de Qualité extrêmement bien faites , qu'il avoit priées pour me tenir compagnie ; la vûë du Château qui donne sur la Riviere est fort belle ; il y a toujours une bonne Garnison.

Lorsque je fus de retour chez moi , je demeurai surprise d'y trouver plusieurs pieces de toile qu'on m'avoit apportées de la part des Dames qui m'étoient venuës voir , avec des Quaisses pleines de Confitures seiches & de Bougies. Ces manieres me paru-

rent

rent fort honnêtes pour une Dame qu'elles ne connoissoient que depuis trois ou quatre jours : mais il ne faut pas que j'oublie de vous dire , qu'on ne peut voir de plus beau Linge que celui que l'on fait en ce Pais-là ; il y en a d'ouvré , & d'autre qui ne l'est point. La toile en est faite d'un fil plus fin que les cheveux ; & le beau Linge y est si commun , qu'il me souvient qu'en passant les Landes de Bordeaux , qui sont des Déserts où l'on ne rencontre que des Châumieres & des Paisans qui font compassion par leur extrême pauvreté ; je trouvoy qu'ils ne laissoient pas d'avoir d'aussi belles Serviettes que les gens de Qualité en ont à Paris.

Je ne manquai pas de renvoyer à ces Dames de petits presens , que je crûs qui leur feroient plaisir. Je m'étois apperceuë qu'elles aiment passionnément les Rubans , & elles en mettent quantité sur leur tête & à leurs oreilles ; je leur en envoyai beaucoup , & je joignis à cela plusieurs beaux Evantails ; en revanche elles me donnerent des Gands & des Bas de fil d'une finesse admirable.

En me les envoyant , elles me convierent d'aller au Salut aux Peres Prescheurs , qui n'étoient pas éloignez de ma Maison : elles sçavoient que j'ai quelque goût pour la Musique , & elles voulurent me regaler de ce qu'il y avoit de plus excellent dans la Ville : mais encore qu'il y eût de tres-belles

les voix, l'on ne pouvoit guère avoir du plaisir à les entendre, parce qu'ils n'ont ni la methode ni la belle maniere du chant. J'ay remarqué dans toute la Guyenne & vers Bayonne, que l'on y a de la voix naturellement, & qu'il n'y manque que de bons Maîtres.

Les Littieres que l'on devoit m'envoyer d'Espagne étant arrivées, je songeay à mon départ: mais je vous assure que je n'ai jamais rien vu de plus cher que ces sortes d'Equipages; car chacune des Littieres a son Maître qui l'accompagne; il garde la gravité d'un Sénateur Romain, monté sur un Mulet & son Valet sur un autre, dont ils relayent de tems en tems ceux qui portent les Littieres; j'en avois deux, je pris la plus grande pour moi & pour mon enfant; j'avois outre cela quatre Mules pour mes gens, & deux autres pour mon Bagage. Pour les conduire, il y avoit encore deux Maîtres & deux Valets; voyez quelle misere de payer cette quantité de gens inutiles pour aller jusqu'à Madrid, & pour en revenir aussi, parce qu'ils comptent leur retour au même prix: mais il faut s'accommoder à leur usage, & se ruiner avec eux; car ils traitent les François, ce qui s'appelle de Turc à Maure.

Sans sortir de Bayonne, je trouvai des Turcs & des Maures, & je croy même quelque chose de pis, ce sont les gens de la Douanne; j'avois fait plomber mes Coffres

Coffres à Paris tout exprés, pour n'avoir rien à démêler avec eux : mais ils furent plus fins, ou pour mieux dire plus opiniâtres que moi, & il leur fallut donner tout ce qu'ils demanderent ; j'en étois encore dans le premier mouvement de chagrin, lorsque les Tambours, les Trompettes, les Violons, les Flutes & les Tabourins de la Ville me vinrent faire desespérer ; ils me suivirent bien plus loin que la Porte Saint Antoine, qui est celle par où l'on sort quand on va en Espagne par la Biscaye ; ils jouïoient chacun à leur mode & tous à la fois, sans s'accorder ; c'étoit un vrai charivari. Je leur fis donner quelque argent ; & comme ils ne vouloient que cela, ils prirent promptement congé de moi. Aussitôt que nous eûmes quitté Bayonne, nous entrâmes dans une campagne sterile, où nous ne vîmes que des Chataigniers : mais nous passâmes ensuite le long du rivage de la Mer, dont le sable fait un beau chemin, & la vûë est fort agreable en ce lieu.

Nous arrivâmes d'assez bonne heure à Saint Jean de Luz ; il ne se peut rien voir de plus joly, c'est le plus grand Bourg de France & le mieux bâti, il y a bien des Villes beaucoup plus petites ; son Port de Mer est entre deux hautes Montagnes, qu'il semble que la Nature a placées exprés pour le garantir des orages ; la riviere de Nivelle s'y dégorge, la Mer y remonte fort haut, & les grandes Barques viennent

com-

commodément dans le Quai : on dit que les Matelots en sont très-habiles à la pêche de la Baleine & de la Moluë : on nous y fit fort bonne chère ; & telle , que la table étoit couverte de Pyramides de Gibier : mais les Lits ne répondoient point à cette bonne chère , il leur manque des Matelats ; ils mettent deux ou trois lits de plumes de Coq les uns sur les autres , & ces plumes sortant de tous les côtés font fort mal passer le tems. Je croyois lorsqu'il fallut payer , que l'on m'alloit demander beaucoup , mais ils ne me demandèrent qu'un demy Louis , & assurément il m'en auroit coûté plus de cinq Pistolles à Paris ; la situation de S. Jean de Luz est extrêmement agreable.

On trouve dans la grande Place , une belle Eglise bâtie à la moderne : l'on passe en ce lieu la Riviere de Nivelle , sur un Pont de bois d'une extraordinaire longueur. Il y a là des Peagers qui font payer le droit des Marchandises , & des hardes que l'on porte avec soi. Ce droit n'est réglé que par leur volonté , & il est excessif quand ils voyent des Etrangers. Je me tuois de parler François , & de protester que je n'étois point Espagnolle , ils faignoient de ne me pas entendre , ils me moient au nez ; & s'enfonçant la tête dans leurs Cappes de Bearn , il me sembloit voir des Voleurs déguisez en Capucins. Enfin , ils me taxerent à dix-huit Ecus ;
ils

ils trouvoient que c'étoit grand marché, & pour moy je trouvois bien le contraire : Mais je vous l'ai déjà dit, ma chere Cousine, quond on voyage en ce Pais ici, il faut faire provision de bonne heure de patience & d'argent.

Je vis le Château d'Artois qui paroît assez fort ; & un peu plus loin Orognes, où l'on ne parle que Biscain, sans se servir de la Langue Françoisse ni de l'Espagnolle. Je n'avois dessein que d'aller coucher à Itron, qui n'est éloigné de Saint Jean de Luz que de trois petites lieues, & j'étois partie après midi : mais la dispute que nous avions eüe avec les Gardes du Pont, la peine que nous eûmes à passer les Montagnes de Bécotie, & le mauvais tems joint à d'autres petits embarras qui survinrent, furent cause que nous n'arrivâmes qu'à la nuit au bord de la riviere de Bidassoa, qui separe la France de l'Espagne. Je remarquay le long du chemin depuis Bayonne jusques là, des petits Chariots sur lesquels on met toutes les choses que l'on transporte, il n'y a que deux rouës qui sont de fer ; & le bruit en est si grand, qu'on les entend d'un quart de lieue lorsqu'il y en a plusieurs ensemble, ce qui arrive toujours ; car on en rencontre soixante & quatre-vingt à la fois, ce sont des Bœufs qui les traînent. J'en ai vû de pareils dans les Landes de Bordeaux, & particulièrement du côté de d'Axe.

La Riviere de Bidassoa est d'ordinaire
fort

fort petite : mais les neiges fonduës l'avoient grossie à tel point , que nous n'eûmes pas peu de peine à la passer , les uns en bateau , & les autres à la nâge sur leurs Mulets ; il faisoit un grand clair de Lune , à la faveur duquel on me fit remarquer à main droite , l'Isle de la Conference , où s'est fait le Mariage de nôtre Roi avec Marie Thérèse , Infante d'Espagne. Je vis peu après la Forteresse de Fontarabie , qui est au Roi d'Espagne ; elle est à l'embouchure de cette petite Riviere. Le flux & reflux de la Mer y entre. Nos Rois prétendoient autrefois qu'elle leur appartenoit , & ceux d'Espagne le prétendoient aussi. Il y a eu de si grandes contestations là-dessus , particulièrement entre les Habitans de Fontarabie & ceux d'Andaye , qu'ils en ont été venus plusieurs fois aux mains. Cette raison obligea Louis XII. & Ferdinand , de régler qu'elle seroit commune entre les deux Nations. Les François & les Espagnols partagent les droits de la Barque ; ces derniers tirent le payement de ceux qui passent en Espagne , & les premiers le recoivent de ceux qui vont en France , mais des deux côtez l'on rançonne également.

La Guerre n'empêche point le Commerce sur cette Frontiere ; il est vrai que c'est une nécessité dont leur vie dépend ; ils mourroient de misere , s'ils ne s'entr'assistoient. Ce Pais appelé la Biscaye , est plein

22 RELAT. DU VOYAGE

plein de hautes Montagnes, où l'on trouve beaucoup de Mines de fer. Les Biscayens grimpent sur les Rochers aussi vite & avec autant de legereté, que feroit un Cerf. Leur langue (si l'on peut appeller Langue un tel baragouin) est si pauvre, qu'un même mot signifie plusieurs choses. Il n'y a que les Naturels du Pais qui la puissent entendre ; & l'on m'a dit qu'afin qu'elle leur soit plus particuliere, ils ne s'en servent pas pour écrire ; ils font apprendre à leurs enfans à lire & à écrire en François ou en Espagnol, selon le Roy duquel ils sont Sujets. Il est vrai qu'aussi-tôt que j'eus passé la petite Riviere de Bidassoa, on ne m'entendoit plus à moins que je ne parlasse Castillan ; & ce qui est de singulier, c'est qu'un demi quart d'heure auparavant, on ne m'auroit pas entenduë si je n'avois parlé François.

Je trouvay de l'autre côté de cette Riviere un Banquier de S. Sebastien à qui j'étois recommandée, il m'attendoit avec deux de ses parens ; les uns & les autres étoient vêtus à la *Schomborg*, c'est proprement à la maniere de France, mais d'une maniere ridicule ; les Just'aucorps sont courts & larges, les manches ne passent pas le coude, & sont ouvertes par devant ; celles de leurs chemises sont si amples, qu'elles tombent plus bas que le Just'aucorps. Ils ont des Rabats sans avoir de collets de pourpoint, des Perruques où il y a plus

plus de cheveux qu'il n'en faut pour en faire quatre autres bien faites, & ces Cheveux sont plus frisez que du crin bouilly; l'on ne peut voir des gens plus mal coëffez. Ceux qui ont leurs Cheveux les portent fort longs & fort plats; ils les separent sur le côté de la tête, & en passent une partie derriere les oreilles: mais quelles oreilles, bon Dieu! je ne croipas que celles de Midas fussent plus grandes, & je suis persuadée que pour les allonger, ils se les tirent étant encore petits; ils y trouvent sans doute quelque sorte de beauté.

Mes trois Espagnols me firent en mauvais François de tres-grands & tres-ennuyeux complimens; nous passâmes le Bourg de Tran, qui est à peu près à un quart de lieuë de la Riviere, & nous arrivâmes ensuite à Irun, qui en est éloigné d'un autre quart de lieuë. Cette petite Ville est la premiere d'Espagne que l'on trouve en sortant de France. Elle est mal bâtie. Les ruës en sont inégales, & il n'y a rien dont on puisse parler: Nous entrâmes dans l'Hôtellerie par l'Ecurie, où donne le pied du degré par où l'on monte à la Chambre: c'est l'usage du País. Je trouvay cette Maison fort éclairée par une quantité de Chandelles qui n'étoient guère plus grosses que des allumettes; il y en avoit bien quarante dans ma Chambre, attachées sur des petits morceaux de bois; l'on avoit mis au milieu un brasier plein de

24 RELAT. DU VOYAGE

de noyaux d'Olives en charbon , pour ne pas faire mal à la tête.

L'on me servit un grand souper que les Galands Espagnols m'avoient fait preparer ; mais tout étoit si plein d'ail , de safran & d'épice , que je ne pûs manger de rien ; & j'aurois fait fort mauvaise chere , si mon Cuisinier ne m'eût accommodé un petit Ragoût de ce qu'il pût trouver le plutôt prêt.

Comme je ne voulois aller le lendemain qu'à saint Sebastien , qui n'en est éloigné que de sept ou huit lieuës , je crûs que je devois dîner avant que de partir. J'étois encore à table , lorsqu'une de mes femmes m'apporta ma Montre pour la monter à midy , comme c'étoit ma coutume ; c'étoit une Montre d'Angleterre de Tampion , qui rappelloit les heures , & qui me coûtoit cinquante Louis. Mon Banquier qui étoit auprès de moi , me témoigna quelqu'envie de la voir ; je la lui donnai avec la civilité que l'on a d'ordinaire , lorsque l'on presente ces sortes de choses , c'en fut assez : mon Homme se leve , me fait une profonde reverence , & me dit qu'il ne méritoit pas un Present si considerable ; mais qu'une Dame comme moi n'en pouvoit faire d'autre ; qu'il m'engageoit sa foi & sa parole qu'il garderoit ma Montre toute sa vie , & qu'il m'en avoit la dernière obligation. Il la baisa , en achevant ce beau

beau compliment, & l'enfonça dans une poche plus creuse qu'une bourse. Vous m'allez trouver bien sot, de ne rien dire à tout cela ; j'en tombe d'accord : mais je vous avouë que je demeurai si surprise de son procédé, que la Montre avoit déjà disparu, avant que je pûsse bien déterminer ce que je voulois faire. Mes femmes & ceux de mes gens qui se trouverent presens, me regardoient ; je les regardois aussi, toute rouge de honte & de chagrin d'être prise pour dupe. Je ne l'aurois pas été long tems ; car, graces à Dieu, je sçai fort bien comme on refuse ce que l'on ne veut pas donner, mais je fis réflexion que cet Homme devoit me compter une grosse somme pour achever mon Voyage, & pour renvoyer de l'argent à Bordeaux où j'en avois pris, que j'avois des Lettres de crédit pour lui, sur lesquelles, en cas de facheries, il pouvoit me faire attendre, & dépenser deux fois la valeur de la Montre. Enfin, je la lui laissay, & j'essayay de me faire honneur d'une chose qui me faisoit grand dépit.

J'ay sçu depuis cette petite Avanture, que c'est la mode en Espagne, lorsque l'on presente quelque chose à quelqu'un, & qu'on baise la main, que ce quelqu'un peut l'accepter s'il en a envie. Voilà une assez plaisante mode ; & comme je ne l'ignore plus, ce sera ma faute si j'y suis trappée.

26 RELAT. DU VOYAGE



Je partis de cette Hôtellerie, où l'on acheva de me ruiner ; car tout est gueux en ce Païs-là , & tout y voudroit être riche aux dépens du Prochain. Peu après que nous fûmes sorties de la Ville , nous entrâmes dans les Montagnes des Pyrénées , qui sont si hautes & si droites ; que lors qu'on regarde en bas , l'on voit avec frayeur les Precipices qui les environnent. Nous allâmes de cette maniere jusqu'à Rentery , Dom Antonio (c'est le nom de mon Banquier) prit les devans ; & pour me faire aller plus commodément , il m'obligea de quitter ma Littiere , parce qu'encore que nous eussions traversé beaucoup de Montagnes , il en restoit de plus difficiles à passer. Il me fit entrer dans un petit Bateau qu'il avoit fait preparer pour descendre sur la riviere d'Andaye , jusqu'à ce que nous fussions proche de l'emboucheure de la Mer , où nous vîmes d'assez près les Gallions du Roi d'Espagne ; il y en avoit trois d'une grandeur & d'une beauté considerable ; nos petits Bateaux étoient ornez de plusieurs Banderolles peintes & dorées , ils étoient conduits par des Filles d'une habileté & d'une gentillesse charmante : il y en a trois à chacun , deux qui rament & une qui tient le Gouvernail.

Ces Filles sont grandes ; leur taille est fine , le teint brun ; les dents admirables , les cheveux noirs & lustrez comme du
geais ;

geais; elles les nattent & les laissent tomber sur leurs épaules, avec quelques rubans qui les attachent; elles ont sur la tête une espèce de petit voile de Mouffeline brodée de fleur d'or & de soye qui voltige & qui couvre la gorge; elles portent des pendants d'Oreilles d'or & de Perles; & des Colliers de Corail; elles ont des espèces de Justaucorps comme nos Bohémiennes; dont les manches sont fort serrées. Je vous assure qu'elles me charmerent. L'on me dit que ces Filles au Pied-marin nageoient comme des Poissons; & qu'elles ne souffroient entre elles ni femmes ni hommes; c'est une espèce de petite République où elles viennent de tous côtez, & leurs parens les y envoient jeunes.

Quand elles veulent se marier, elles vont à la Messe à Fontarable, c'est la Ville la plus proche du lieu qu'elles habitent; & c'est là que les jeunes gens se viennent choisir une femme à leur gré; celui qui veut s'engager dans l'Henimence, va chez les parens de la Maîtresse leur déclarer ses sentimens; régler tout avec eux; & cela étant fait, l'on en donne avis à la Fille; si elle en est contente, elle se retire chez eux, où les Noces se font.

Je n'ai jamais vu un plus grand air de gayeté, que celui qui paroît sur leurs visages; elles ont de petites Mailloinettes qui sont le long du rivage; & elles sont sous de vieilles Filles auxquelles elles obéis-

18 RELAT. DU VOYAGE

sent comme si elles étoient leurs Mères ; elles nous contoient toutes ces particularitez en leur langage , & nous les écoutions avec plaisir , lorsque le Diable qui ne dort point nous suscita noise.

Mon Cuisinier qui est Gascou , & de l'humeur vive des gens de ce Pais-là , étoit dans un de nos Bateaux de suite assés proche d'une jeune Biscayenne qui lui parut tres-jolie ; il ne se contenta pas de le lui dire , il voulut lever son Voile , & le voulut bien fort ; elle n'entendit point de raillerie , & sans autre compliment elle lui cassa la tête avec un Aviron , armé d'un Croc qui étoit à ses pieds. Quand elle eut fait cet exploit , la peur la prit , elle se jeta promptement dans l'eau , quoiqu'il fit un froid extrême ; elle nagea d'abord avec beaucoup de vitesse : mais comme elle avoit tous ses habits , & qu'il y avoit loin jusqu'au rivage , les forces commencèrent à lui manquer ; plusieurs filles qui étoient sur la Grève , entrèrent vite dans leurs Bateaux pour la secourir : cependant celles qui étoient restées avec le Cuisinier craignant la perte de leur Compagne , le jetterent sur lui comme deux Furies , elles vouloient résolument le noyer , & le petit Bateau n'en alloit pas mieux : car il pensa deux ou trois fois se renverser ; nous voyons du nôtre toute cette querelle , & mes gens étoient bien empêchez de les separer & à les apaiser.

Je vous assure que l'indiscret Gascon fut si cruellement battu, qu'il en étoit tout en sang; & mon Banquier me dit que quand on irritoit ces jeunes Biscayennes, elles étoient plus farouches & plus à craindre que des petits Lions. Enfin nous prîmes terre; & nous étions à peine débarquez, que nous vîmes cette Fille que l'on avoit sauvée bien à propos; car elle commençoit à boire lorsqu'on la tira de l'eau; elle venoit à notre rencontre avec plus de cinquante autres, chacune ayant une Rame sur l'épaule; elles marchèrent sur deux longues files; & il y en avoit trois à la tête qui jouoient parfaitement bien du Tambour de Basque; celle qui devoit porter la parole s'avança, & me nommant plusieurs fois *Andria*, qui veut dire Madame (c'est tout ce que j'ay retenu de sa Harangue) elle me fit entendre que la peau de mon Caissier leur resteroit, ou que les Habits de leur Compagne seroient payez à proportion de ce qu'ils étoient gâtez. En achevant ces mots, les joueuses de Tambours commencerent à les frapper plus fort; elles poussèrent de hauts cris, & ces belles Pyrates firent l'Exercice de la Rame; en sautant & dansant avec beaucoup de disposition & de bonne grace.

Don Antonio, pour m'indemniser du Present qu'il m'avoit escamoté (j'en parle souvent, mais il me tient encore au cœur) voulut pacifier toutes choses; il trouvoit

80 RELAT. DU VOYAGE

que mon Cuisinier qui se croyoit suffisamment battu , auroit raison de ne vouloir rien donner , & ce fut lui qui distribua quelques Patagons à la Troupe Maritime. A cette vûe , elles firent des cris encore plus grands & plus longs que ceux qu'elles avoient déjà faits , & elles me souhaiterent un heureux voyage & un prompt retour , chacune dansant & chantant avec les Tambours de Balque.

Nous entrâmes dans un chemin très-rude , & nous montâmes long-tems par des sentiers si étroits au bas desquels il y a des Précipices , que j'avois grand peur que les Mulets qui portoient ma Littiere ne fissent un faux pas. Nous passâmes ensuite une Campagne sablonneuse ; je m'arrêtai quelque tems au Convent de S. François ; il est bâti proche de la riviere d'Andaye , nous la traversâmes sur un Pont de bois extrêmement long ; & bien que nous fussions fort proche de S. Sebastien , nous ne l'appercevions point encore , parce qu'une butte de sable assez haute cacheoit cette Ville ; elle est située au pied d'une Montagne qui sert d'un côté comme de Digue à la Mer ; elle en est si proche , qu'elle y forme un Bassin , & les Vaisseaux viennent jusqu'au pied de cette Montagne , pour se mettre à l'abri des orages ; car il y a quelquefois là des tempêtes extraordinaires , & des Ouragans si affreux , que les Navires à l'ancre perissent dans le Port. Il est profond & fermé de deux Môles , qui

ne laissent qu'autant de place qu'il en faut, pour passer un seul Navire. On a élevé en cet endroit une grosse Tour carrée, où il y a toujours une bonne Garnison pour se défendre en cas de surprise; le jour étoit beau pour la Saison où nous sommes; je trouvai la Ville assez jolie; elle est ceinte d'un double mur. Il y a plusieurs pieces de Canon sur celui qui donne du côté de la Mer, avec des bastions & des demi-lunes; elle est située dans une Province d'Espagne nommée Guipuscoa; les dehors en plaisent infiniment à cause que la Mer, comme je viens de vous le dire, lui sert de Canal. Les Ruës de cette Ville sont longues & larges, pavées d'une grande pierre blanche que est fort unie, & toujours nettes; les Maisons en sont assez belles, & les Eglises tres-propres, avec des Autels de bois chargez depuis la Voûte jusqu'au bas, de petits Tableaux grands comme la main. Les Mines de Fer & d'Acier se trouvent tres-facilement dans tout le Pais; on y en voit de si pur, que l'on tient qu'il n'y en a point de pareil en Europe, c'est leur plus grand trafic. On y embarque les Laines qui viennent de la vieille Castille, & il s'y fait un gros Commerce. Bilbao & Saint Sebastien sont les deux Ports les plus considerables que le Roi d'Espagne ait sur l'Océan; le Château est tres-élevé & d'une mediocre defense, j'y ai pourtant vu d'assez belles pieces de Canon, & il y en a

32 RELAT. DU VOYAGE

quantité le long des Ramparts : mais la Garnison est si foible , que des femmes la battoient avec leurs Quenoüilles.

Tout est aussi cher dans cette Ville qu'à Paris ; on y fait très-bonne chere , le Poisson est excellent , & l'on me dit que les Fruits y étoient d'un goût & d'une beauté admirable. Je descendis dans la meilleure Hôtellerie : & quelque tems après que j'y fus , Dom Fernand de Tolede envoya un Gentilhomme sçavoir s'il pourroit me voir sans m'incommoder : mon Banquier qui le connoissoit , & qui étoit pour lors dans ma Chambre , me dit que c'étoit un Espagnol de grande Qualité , Neveu du Duc d'Albe , qu'il venoit de Flandres , & qu'il alloit à Madrid.

Je le reçus avec l'honnêteté qui étoit due à sa Naissance , & j'y ajoutai bientôt des égards particuliers pour son propre Merite ; c'est un Cavalier qui est bien fait de sa personne , qui a de l'esprit & de la politesse ; il est complaisant & agreable , il parle aussi bien François que moi : mais comme je sçai l'Espagnol , & que je ferois bien-aisé de le sçavoir encore mieux , nous ne parlâmes qu'en cette Langue.

Je restai très-satisfaite de ses manieres ;
„ il me dit qu'il étoit venu en poste depuis
„ Bruxelles ; & que si je le trouvois bon ,
„ il augmenteroit mon train & seroit de
„ ma suite. Je crus qu'il railloit , & je
lui

lui répondis en plaisantant, mais il ajouta que les chemins étoient si remplis de Neiges, qu'effectivement il lui seroit impossible d'aller en poste; qu'il pourroit bien faire sur des Chevaux de plus grandes traites que s'il alloit en Litiere; mais que l'honneur de m'accompagner, & Enfin je connus qu'il étoit fort honnête, & qu'il ne démentoît point la galanterie naturelle aux Cavaliers Espagnols; je regardai comme un tres-grand secours, d'avoir un homme de cette Qualité, & du País, qui sçauroit se faire entendre & encore mieux se faire obeïr par les Muletiers, qui ont des têtes de fer & des ames de boüe.

Je lui dis que j'étois fort aise de l'avoir rencontré, & que les fatigues du chemin me seroient bien adoucies, par une aussi bonne Compagnie que la sienne. Il commanda aussi-tôt à son Gentilhomme d'aller chercher une Litiere pour lui; il étoit déjà tard, il prit congé de moi, & je me couchai après avoir fort bien soupé: car, ma chere Cousine, je ne suis pas une Heroïne de Roman, qui ne mange point.

Je commençois à peine à m'endormir, lorsque j'entendis quelqu'un parler François si proche de moi, que je crus d'abord que c'étoit dans ma Chambre: mais ayant écouté avec plus d'attention, je connus que c'étoit dans une Chambre qui n'étoit sepa-

34 RELAT. DU VOYAGE

rée de la mienne que par une Cloison d'ais
assez mal joints. J'ouvris mon Rideau du
côté de la Ruelle, j'apperçûs de la lumière
au travers des planches, & je vis deux Fil-
les, dont la plus âgée paroissoit avoir dix-
sept à dix-huit ans; ni l'une ni l'autre n'é-
toient pas de ces beautés sans défauts; mais
elles avoient tant d'agréments, le son de
la voix si beau, & une si grande douceur
sur le visage, que j'en fus charmée.

La plus jeune qui sembloit continuer la
conversation, disoit à l'autre: Non, ma
„ Sœur, il n'y a point de remède à nos
„ maux; il faut mourir ou les tirer des
„ mains de cet indigne Vieillard. Je suis
résoluë à tout, dit l'autre, en poussant
un profond soupir, m'en dût-il coûter la
„ vie; Qu'avons-nous à ménager? n'a-
„ vous nous pas tout sacrifié pour eux?
Alors, faisant reflexion sur leurs infortu-
nes, elles s'embrassèrent, & se prirent à
pleurer fort douloureusement: & après
avoir consulté, & dit encore quelques pa-
rolles, dont je perdois la plus grande par-
tie à cause de leurs sanglots, elles conclu-
rent qu'il falloit qu'elles écrivissent: cha-
cune le fit de son côté, & voici à peu près
ce qu'elles se lûrent l'une à l'autre.

*Ne juge pas de mon amour & de ma dou-
leur par mes paroles; je n'en ai point qui
puisse t'exprimer l'un & l'autre; mais sou-
viens-toi que tu vas me perdre, si tu ne te
portes*

porte aux dernières extrémités, contre celui qui nous persécute. Il vient de me faire dire, que si je tarde à partir, il nous fera arrêter. Juge par cet indigne traitement de ce qu'il mérite, & souviens-toi que tu me dois tout, puisque tu me dois mon cœur.

Il me semble, que l'autre Billet étoit en ces termes :

Si je pouvois assurer ton repos en perdant le mien, je t'aime assez pour t'en faire le sacrifice. Oui, je te fuirais si tu pouvois être heureux sans moi ; mais je connois trop ton cœur pour t'en croire capable. Cependant, tu restes aussi tranquille dans ta prison, que si tu me voyois sans cesse : romps tes chaînes sans différer, punis l'ennemi de notre amour, mon cœur en sera la récompense.

Après avoir fermé ces Billets, elles sortirent ensemble, & je vous avoue que j'eus de l'inquietude pour elles, & beaucoup d'envie de sçavoir ce qui pouvoit être arrivé à deux si jolies personnes. Cela m'empêcha de me rendormir ; & j'attendois qu'elles revinssent, quand tout d'un coup l'on entendit un grand bruit dans la maison. Dans ce moment, je vis un Vieillard qui entroit dans cette Chambre, suivi de plusieurs Valets, il tenoit les Cheveux d'une de ces belles filles, tortillez au tour de son bras, & la tiroit après lui comme

36 RELAT. DU VOYAGE

une misérable victime ; sa Sœur n'étoit pas traitée avec moins de cruauté par ceux qui la menoient. Perfides, leur disoit-il, vous n'êtes pas contentes du tort irrep-
rable que vous faites à mes Neveux ; vous voulez leur persuader d'être mes bou-
reaux : Si je ne vous avois surprise avec ces Billets seducteurs, qu'en pouvoit-il arriver ? Quelles suites funestes n'au-
rois-je pas eu lieu d'en craindre ? Mais vous me payerez tout pour une bonne fois. Dès que le jour paroîtra, je vous ferai punir comme vous le méritez. Ah, Seigneur ! (dit celle des deux qu'il te-
noit encore) confiderez que nous sommes des filles de Qualité, & que nôtre Al-
liance ne peut vous déshonorer ; que vos Neveux nous ont donné leur foi & reçu la nôtre ; que dans un âge si peu avancé, nous avons tout quitté pour les suivre ; que nous sommes Etrangères, & abandonnées de tout le monde. Que deviendrons-nous ? Nous n'oserions retourner chez nos parens ; si vous voulez nous y contraindre, ou nous mettre en prison, donnez-nous plutôt la mort tout d'un coup. Les larmes qu'elle ver-
soit en abondance, acheverent de me tou-
cher sensiblement ; & si le Vieillard en avoit été aussi attendri que moi, il leur auroit bien-tôt rendu le repos & la joye.

Mes Femmes qui avoient entendu, un si grand bruit, & si proche de ma Cham-
bre,

bre, se leverent, dans la crainte qu'il ne me fût arrivé quelque accident; je leur fis signe de s'approcher doucement, & de regarder à travers les planches ce triste spectacle. Nous écoutions ce qu'ils disoient, lorsque deux hommes l'épée à la main, entrèrent dans ma Chambre, dont mes Femmes avoient laissé la porte ouverte: ils avoient le desespoir peint sur le visage; & la fureur dans les yeux: J'en eus une si grande frayeur, que je ne vous la puis bien exprimer; ils se regarderent sans rien dire, & ayant entendu la voix du Vieillard ils coururent de ce côté-là.

Je ne doutai point que ce ne fut les deux Amans, & c'étoit eux en effet, qui entrèrent comme deux Lions dans cette Chambre. Ils inspirèrent une si grande terreur à ces maraudeurs de Valets, qu'il n'y en eut aucun qui osât s'approcher de son Maître pour le défendre; quand ses Neveux s'avancerent vers lui, & lui mirent l'épée sur la gorge. Barbare, lui dirent-ils, pouvez-vous traiter ainsi des Filles de qualité que nous devons épouser? Pour être notre Tuteur, avez-vous droit d'être notre Tiran? Et n'est ce pas nous arracher la vie, que de nous separer de ce que nous aimons? Nous pourrions bien à present vous en faire porter une juste punition, mais nous sommes incapables de nous vanger d'un homme de votre âge, qui n'est pas en état de se défendre:

38 RELAT. DU VOYAGE

„ donnez-nous vôtre parole , & nous ju-
 „ rez sur ce qu'il y a de plus Saint , qu'en
 „ reconnoissance de la vie que nous vous
 „ laissons , vous contribuërez à nôtre bon-
 „ heur , & que vous souffrirez que nous
 „ executions ce que nous leur avons pro-
 „ mis.

Le pauvre Vieillard étoit si transsi , que les paroles lui mouroient dans la bouche ; il jura plus que l'on ne vouloit ; il se mit à genoux ; il baïsa plus de cent fois son pœ-
 „ ce mis en croix sur un autre de ses doigts ,
 „ à la maniere d'Espagne. Il leur dit nean-
 „ moins , qu'en tout ce qu'il avoit fait ,
 „ il n'avoit envisagé que leurs propres in-
 „ terests ; que sans cette vûë il devoit lui
 „ être fort indifferant qu'ils se mariaissent
 „ à leur fantaisie ; & qu'enfin cela étoit
 „ resolu , qu'il ne s'y opposeroit de sa vie.
 Deux de ses Domestiques le prirent sous
 les bras , & l'emportèrent plutôt qu'ils ne
 lui aiderent à marcher. Alors les Cavaliers
 se voyans libres , se jetterent entre les bras
 de leurs Maîtresses , ils se dirent les uns
 aux autres , tout ce que la douleur , l'amour
 & la joye peuvent inspirer dans de pareilles
 occasions. Mais en verité , il faudroit
 avoir le cœur aussi touché & aussi content
 qu'étoit le leur , pour redire toutes ces cho-
 ses. Elles ne sont propres qu'aux personnes
 plus tendres que vous ne l'êtes , ma chere
 Cousins , dispensez-moi donc de vous en
 fatiguer. J'étois si fatiguée moi-même de
 n'a-

n'avoir pas encore dormi ; que je ne les entendois plus que confusément ; mais pour ne les plus entendre du tout , je m'enfonçai dans mon lit , & je me couvris la tête de ma couverture.

Le lendemain , Dom Fernand de Tolede m'envoya des Vins de liqueurs , avec une grande quantité de Confitures & d'Oranges. Dès qu'il crût que l'on me pouvoit voir il y vint ; après l'avoir remercié de son present, je luy demanday s'il n'avoit rien entendu de ce qui s'étoit passé pendant la nuit ; il me dit que non , parce qu'il étoit dans un autre corps de Logis ; mais qu'il en avoit déjà appris quelque chose. J'allois luy raconter ce que j'en sçavois , lorsque nôtre Hôtesse entra dans ma Chambre. Elle me venoit prier de la part des deux Cavaliers , qui m'avoient fait si grande peur , l'épée à la main , de vouloir bien recevoir leurs excuses. Elle me dit aussi que deux Demoiselles , qui étoient proche de Blaye , souhaitoient de me faire la reverence. Je répondis à ces honnêtetez comme je devois , & ils ne tarderent gueres sans venir.

Que le retour de la joye produit des effets charmans ! Je trouvai ces Messieurs fort bien faits , & ces Demoiselles tres-aimables ; ni les uns ni les autres n'avoient plus sur leurs visages les caracteres du désespoir ; un air de gayeté étoit répandu dans leurs actions , & dans leurs parolles. L'ainé des
deux

46 RELAT. DU VOYAGE

deux freres me dir tout ce que l'on peut dite de plus honnête, sur la bêtise qu'ils avoient faite d'entrer dans ma Chambre : il ajoûta, qu'il avoit bien remarqué la peur qu'il m'avoit causée ; mais qu'il m'avoüoit que dans ce moment, il se possédoit si peu, qu'il n'avoit sçu penser à autre chose qu'à secourir la Maîtresse. Vous auriez été blâmable, lui dis-je, si vous aviez pensé à autre chose ; cependant, s'il est vrai que vous ayez envie de reparer l'alarme que vous m'avez donnée, ne refusez pas de satisfaire ma curiosité ; & si ces belles personnes y veulent consentir, apprenez-moy ce qui vous a réduits les uns & les autres, aux extrémités où vous avez été. Il les regarda comme pour demander leur approbation, & elles la donnerent de fort bonne grace à ce que je souhaitois ; il commença ainsi.

„ Nous sommes deux Freres, Mada-
 „ me, nez à Burgos, & d'une des meil-
 „ leurs Maisons de cette Ville. Nous
 „ étions encore fort jeunes, lorsque nous
 „ restâmes sous la conduite d'un Oncle
 „ qui prit soin de nôtre éducation & de
 „ nôtre bien, qui est assez considerable,
 „ pour n'envier pas celui d'autrui. Dom
 „ Diegue (c'est le nom de nôtre Oncle)
 „ avoit lié depuis long-tems une tres-
 „ étroite amitié avec un Gentilhomme qui
 „ demeure proche de Blaye, dont le meri-
 „ te est beaucoup au dessus de la fortune ;

on l'appelle Monsieur de Messignac. Comme nôtre Oncle avoit resolu de nous envoyer quelque tems en France, il l'écrivit à son ami, qui lui offrit sa Maison; il l'accepta avec joye. Il nous fit partir, & il y a un an que l'on nous y reçût avec beaucoup de bonté. Madame de Messignac nous traita comme les propres enfans; elle en a plusieurs: mais de ses quatre filles, celles que vous voyez, sont les plus aimables. Il auroit été bien difficile de les voir tous les jours, de demeurer avec elles, & de se deffendre de les aimer éperduëment.

Mon Frere me cacha d'abord sa passion naissante: je lui cachai aussi la mienne; nous étions tous deux dans une mélancolie extrême: l'inquietude d'aimer sans être aimez, & la crainte de déplaire à celles qui causeroient nôtre passion, tout cela nous tourmentoit cruellement: mais une nouvelle peine augmenta encore celles que nous avions déjà: ce fut une jalousie effroyable que nous prîmes l'un contre l'autre. Mon Frere voyoit bien que j'étois amoureux; il crût que c'étoit de sa Maîtresse; je le regarday aussi comme mon Rival, & nous avions une haine l'un contre l'autre qui nous auroit porté aux dernières extrémités, si un jour que je m'étois trouvé dans un état à ne pouvoir plus ignorer ma destinée, sans mourir de

dou

42 RELAT. DU VOYAGE

22 douleur , je ne me fusse déterminé à
 22 découvrir mes sentimens à Mademoisel-
 22 le de Messignac : mais comme je n'étois
 22 pas assez hardy pour lui parler moy-mê-
 22 me j'écrivis sur des Tablettes quelques
 22 Vers que j'avois faits pour elle , & je les
 22 glissay dans sa poche ; elle ne s'en apper-
 22 çût point. Mon Frere qui m'observoit
 22 toujours , le remarqua ; & badinant
 22 avec elle , il les prit adroitement , &
 22 trouva que c'étoit une déclaration d'a-
 22 mour , timide & respectueuse que je
 22 lui faisois. Il les garda jusques au soir ,
 22 que m'étant retiré dans ma Chambre ,
 22 avec la dernière inquietude , il vint m'y
 22 trouver ; & m'embrassant tendrement ,
 22 il me dit qu'il venoit me témoigner
 22 l'excès de sa joye , de me sçavoir amou-
 22 reux de Mademoiselle de Messignac.
 22 Je demeurai comme un Homme frappé
 22 de la Foudre ; je voyois mes Tablettes
 22 entre ses mains ; je me persuadois qu'el-
 22 le lui en avoit fait un sacrifice , & qu'il
 22 venoit insulter à mon malheur. Il con-
 22 nût à mon air & dans mes yeux , une
 22 partie de ce que je pensois. Détrompez-
 22 vous , continua-t-il , elle ne m'a point
 22 confié vos Tablettes ; je les ay prises sans
 22 qu'elle ait eu le temps de les voir. Je
 22 veux vous servir auprès d'elle : mais ,
 22 mon cher Frere , servez-moi aussi au-
 22 près de sa Sœur aînée. Je l'embrassay
 22 alors , & je luy promais tout ce qu'il vou-
 22 loit ;

loit ; ainsi mutuellement nous nous ren-
 dions de bons offices l'un à l'autre ; &
 nos Maîtresses qui ne connoissoient point
 encore le pouvoir de l'Amour, commen-
 cerent à s'accoutumer à en entendre par-
 ler.

Ce seroit abuser de votre patience , de
 vous dire , Madame , comme nous par-
 vinmes enfin par nos soins & nos ass-
 duitez à gagner leurs cœurs. Que d'heu-
 reux momens ! Que de beaux jours !
 de voir sans cesse ce que l'on aime , & d'en
 être aimé , de se trouver ensemble à la
 Campagne, où la vie innocente & cham-
 pêtre laisse goûter sans trouble les plai-
 sirs d'une passion naissante : c'est une fe-
 licité que l'on ne peut exprimer.

Comme l'Hyver approchoit , Mada-
 me de Messignac fut à Bordeaux où elle
 avoit une Maison ; nous l'y accompa-
 gnâmes : mais cette Maison n'étoit pas
 assez grande pour nous loger avec toute
 sa famille ; nous en prîmes une proche
 de la sienne. Bien que cette séparation ne
 fut que pour la nuit , nous ne laissâmes
 pas de la ressentir vivement ; ce n'étoit
 plus se trouver à tous momens , nos
 visites avoient un certain air de cere-
 monies qui nous allarmoit : mais nos
 alarmes redoublèrent beaucoup , lors-
 que nous vîmes deux Hommes riches &
 bien faits s'attacher à Mesdemoiselles de
 Messignac , & attaquer la Place en for-
 me ;

44 RELAT. DU VOYAGE

me ; cela s'appelle, qu'ils déclarerent
qu'ils prétendoient à l'Himénée, &
qu'ils furent agreablement écoutez
du Pere & de la Mere. O Dieu ! que
devinmes-nous ? leurs Affaires alloient
fort vite ; & nos cheres Maîtresses qui
parrageoient nôtre defespoir, mêloient
tous les jours leurs larmes avec les nô-
tres. Enfin, apres nous être bien tour-
mentez, & avoir cherché mille moyens
inutiles, je me resolus d'aller trouver
Monsieur de Messignac. Je luy parlay, &
je luy dist tout ce que ma passion me pût
inspirer, pour luy persuader de différer
ces Mariages. Il me dit qu'il recevoit
avec reconnoissance, les offres que mon
Frere & moi luy faisons : que n'étant
point encore en âge, ce que nous fe-
rions à présent pourroit être cassé dans
la suite, qu'il aimoit l'honneur ; que
sa fortune étoit mediocre ; mais qu'il
s'estimerait toujours heureux tant qu'il
pourroit vivre sans reproche ; que mon
Oncle qui nous avoit confiez à luy, se-
roit en droit de l'accuser de nous avoir
seduits ; & qu'en un mot il n'y falloit
pas penser.

Je me retiray dans une affliction incon-
cevable ; je la partageay avec mon Fre-
re, & ce fut un trouble affreux parmi
nous. Monsieur de Messignac pour met-
tre le comble à nos mal-heurs, écrivit à
mon Oncle ce qui se passoit, & le con-

jura de nous donner des ordres précis de
 partir. Il le fit aussi-tôt ; & ne voyant
 plus de remède à nos maux , nous fû-
 mes mon Frere & moy trouver Mesde-
 moiselles de Messignac ; nous nous jet-
 tâmes à leurs pieds , nous leur dîmes ce
 qui peut persuader des cœurs déjà préve-
 nus ; nous leur donnâmes nôtre Foi , &
 des Promesses signées de nôtre sang : en-
 fin l'Amour acheva de les vaincre , elles
 consentirent à leur enlèvement. Il ne
 nous fut pas mal-aisé de prendre des me-
 sures justes , & Nôtre Voyage avoit été
 heureux jusqu'à nôtre arrivée ceans :
 mais il y a deux jours qu'entrant dans
 cette Maison , la première personne qui
 se presenta à nous ce fut Dom Diegue. Il
 étoit impatient de nôtre retour ; & pour
 se tirer de peine , il venoit nous querir
 lui-même. Que devinmes-nous à cette
 vûe ? Il nous fit arrêter comme des cri-
 minels ; & oubliant que Mesdemoiselles
 de Messignac étoient les Filles de son
 meilleur ami , & personnes de Qualité ,
 il les chargea d'injures & les accabla de
 menaces , apres qu'il eut appris d'un de
 mes gens que nous avions résolu d'aller
incognito jusques à Madrid , chez des
 paréns que nous y avons , pour attendre
 en ce lieu que nous eussions une entière
 liberté de déclarer nôtre Mariage. Il
 nous enferma dans une Chambre proche
 de la sienne , & nous y étions , lorsque

46 RELAT. DU VOYAGE

35 Demoiselles sont venuës cette nuit au
 35 clair de la Lune tousser sous nos fenêtres.
 35 Nous les avons entenduës , & nous y
 35 sommes courus. Elles nous ont fait
 35 voir leurs Lettres ; & nous cherchions
 35 quelque chose pour les tirer , quand mon
 35 Oncle a été averti de ce qui se passoit. Il
 35 est descendu sans bruit avec tous ses
 35 gens , & à nos yeux il a outragé ces ai-
 35 mables Personnes. Dans l'excès de nô-
 35 tre desespoir , nos forces ont sans doute
 35 augmenté , nous avons enfoncé les Por-
 35 tes que l'on avoit fermées sur nous ; &
 35 nous courions pour les secourir , lors
 35 qu'imprudemment , Madame , nous
 35 sommes entrez dans votre Chambre.

35 Le Cavalier se tint en cet endroit , & je
 trouva qu'il avoit raconté la petite Histo-
 re avec esprit. Je le remerciay , & j'offris
 à ces Demoiselles mes soins & ceux de mes
 amis pour appaiser leur Famille. Elles les
 acceptèrent , & m'en témoignèrent beau-
 coup de reconnoissance.

Quelques Dames de la Ville qui me sont
 venu voir veulent m'arrêter , elles me
 proposent d'aller chez des Religieuses dont
 le Convent est au haut de la Côte ; elles
 m'offrent de m'y faire entrer , & me di-
 sent que la venë de ce lieu n'a point de bor-
 nes ; que l'on découvre tout à la fois la
 Mër , des Vaisseaux , des Villes , des Bois
 & des Campagnës ; elles vantent fort la
 voix , la beauté & les agrémens de ces Reli-
 gieuses.

gieuses. Ajoutez à cela, que le mauvais tems est augmenté d'une telle maniere, & que la Neige est tombée en si grande abondance, que personne ne me conseille de me mettre en chemin. J'ay balancé un peu, mais l'impatience que j'ay de me rendre à Madrid, l'emporte sur toutes ces considerations, & je pars demain; j'ay reçu de mon Banquier l'argent dont j'avois besoin. Il ne faut pas au reste que j'oublie de vous dire, que les Habitans de cette Ville ont un Privilege assez particulier, & dont aussi ils se vantent beaucoup. C'est que lorsqu'ils traitent de quelques Affaires avec le Roi d'Espagne, & que c'est directement avec luy, il est obligé de leur parler la tête découverte; on ne m'en a pû dire la raison.

On m'a avertie qu'il faut faire une grosse provision pour ne pas mourir de faim en quelques endroits par où nous devons passer: comme les Jambons & les Langues de Porc sont en reputation dans le País, j'en ay fait prendre une bonne quantité; & à l'égard du reste, nous n'avons rien oublié. Cependant c'est aujourd'hui le jour du Courrier, je ne veux pas laisser passer cette occasion de vous donner de mes nouvelles, ma chere Cousine, & de vous asseurer de toute ma tendresse.

A S. Sebastien, ce 20. Février 1679.



S E C O N D E

L E T T R E.

JE reprens sans compliment la suite de mon Voyage, ma chere Cousine; en sortant de Saint Sebastien, nous entrâmes dans un chemin fort rude, qui aboutit à des Montagnes si affreuses & si escarpées, que l'on ne peut les monter qu'en grim-pant; on les appelle Sierra de Sant Adrian. Elles ne montrent que des Preci-pices & des Rochers sur lesquels un Amant desesperé se tueroit à coup sûr, pour peu qu'il en eut envie. Des Pins d'une hau-teur extraordinaire couronnent la cime de ces Montagnes: tant que la vue peut s'é-tendre, on ne voit que des Deserts coupez de Ruisseaux plus clairs que le Crystal. Vers le haut du Mont Saint Adrian, on trouve un Rocher fort élevé, qui semble avoir été mis au milieu du chemin pour en fermer le passage, & separer ainsi la Bis-caye de la vieille Castille.

Un long & penible travail a percé cette Masse de pierre en façon de Voute: on mar-

marche quarante ou cinquante pas deffous, sans recevoir de jour que par les ouvertures qui sont à chaque entrée, elles sont fermées par de grandes Portes. On trouve sous cette Voûte, une Hôtellerie que l'on abandonne l'Hyver à cause des Neiges. On y voit aussi une petite Chapelle de Saint Adrian, & plusieurs Cavernes où d'ordinaire les Voleurs se retirent; de sorte qu'il est dangereux d'y passer, sans être en état de se défendre. Lorsque nous eûmes traversé le Roc, nous montâmes encore un peu pour arriver jusqu'au sommet de la Montagne, que l'on tient la plus haute des Pyrennées; elle est toute couverte de grands bois de Hêtre: Il n'a jamais été une si belle Solitude; les Ruisseaux y coulent comme dans les Valons; la vûe n'est bornée que par la foiblesse des yeux; l'ombre & le silence y régner, & les Ecos répondent de tous côtez. Nous commençâmes ensuite à descendre autant que nous avions monté: l'on voit en quelques endroits des petites plaines peu fertiles, beaucoup de sables, & de tems en tems des Montagnes couvertes de gros Rochers. Ce n'est pas sans raison, qu'en passant si proche l'on appréhende qu'il ne s'en détache quelqu'un dont on seroit assurément écrasé; car on en voit qui sont tombez du sommet, & qui se sont arrêtez dans la pente sur d'autres Rochers; & ceux là ne trouvant rien en leur chemin, feroient mal passer.

50 RELAT. DU VOYAGE

ser le tems aux Voyageurs. Je faisois toutes ces reflexions à mon aise ; car j'étois seule dans ma Litthere avec mon Enfant, & la conversation d'une petite fille n'est pas d'un grand secours. Une Riviere nommée Urrola, assez grosse, mais qui étoit beaucoup augmentée par les Torrens & les Neiges fondues, coule long du chemin & forme d'espace en espace des Nappes d'eau & des Cascades qui tombent avec un bruit & une impetuosité sans pareille ; cela donne beaucoup de plaisir à la vûe.

On ne trouve pas là de ces beaux Châteaux qui bordent la Loire, & qui font dire aux Vayageurs que c'est le Païs des Fées. Il n'y a sur ces Montagnes que des cabanes de Bergers & quelques petits Hameaux si reculez, que pour y arriver il faut les chercher long-tems ; cependant tous ces Objets naturels quoi qu'affreux, ne laissent pas que d'avoir quelque chose de très-beau : les Neiges étoient si hautes, que nous avions toujours vingt hommes qui nous frayoient les chemins avec des pèles. Vous allez peut-être croire qu'il m'en coûtoit beaucoup ; mais les ordres sont si bien établis & si bien observez, que les Habitans d'un Village sont obligez de venir au devant des Voyageurs, & de les conduire jusqu'à ce qu'on trouve les Habitans d'un autre village ; & comme l'on n'a aucun engagement de leur rien donner, la plus petite liberalité les satisfait. On adjointe à ce premier soin, ce-
lui

lui de sonner les Cloches sans cesse, pour avertir les Voyageurs des lieux où ils peuvent faire retraite dans un si mauvais tems; il est tres-rare d'en voir un pareil en ce Pais; & l'on m'assura que depuis quarante ans, les Neiges n'y avoient pas été si hautes que nous les trouvions: ainsi on les regardoit comme un espede de prodige, & il se passe beaucoup d'Hyvers sans qu'il gelle dans toute cette Province.

Nôtre Troupe étoit si grosse, que nous l'aurions bien disputé à ces fameuses Caravannes qui vont à la Méque: car sans compter mon train & celui de Don Fernand de Toledé, il se joignit à nous proche de Saint Sebastien trois Chevaliers avec leurs gens, qui revenoient d'une Commanderie de Saint Jacques. Ils étoient deux de cet Ordre, & un de celui d'Alcantara. Ceux-là portoient leurs Croix rouges faites en forme d'Epée brodée, sur l'épaule; & celui d'Alcantara, en avoit une verte: Un des deux premiers est d'Andalousie, l'autre de Galice, & le troisiéme de Catalogne. Ils sont d'une Naissance distinguée: celui d'Andalousie se nomme Don Esteve de Garrajal; celui de Galice s'appelle Don Sauche Sanniento; & celui de Catalogne, Don Frederic de Cardonne. Ils sont bien faits, & sçavent fort le monde. J'en reçois toutes les honnêtetez possibles, & je leur trouve quelque chose de nos manieres Françoises. Il est vray aussi qu'ils ont vo-

52 RELAT. DU VOYAGE

yagé dans toute l'Europe, & que cela les a rendus fort polis. Nous allâmes coucher à Galareta; c'est un Bourg peu distant du Mont Saint Adrian, situé dans la petite Province d'Espagne dont je viens de parler, nommée Alava, qui fait partie de la Biscaye. Nous y fûmes tres-mal: l'on compte de là à Saint Sebastien, onze lieues.

Nous eûmes un plus beau-chemin depuis Galareta jusqu'à Victoria, que nous ne l'avions eu le jour precedent. La terre y rapporte beaucoup de Bleds & de Raisins, & les Villages y sont fort près les uns des autres. Nous trouvâmes les Gardes de la Douanne, qui font payer les Droits du Roy lorsqu'on passe d'un Royaume à l'autre, & les Royaumes en Espagne sont d'une mediocre étendue; ce Droit se prend sur les hardes & sur l'argent que l'on porte. Ils ne nous dirent rien par une raison assez naturelle, c'est que nous étions les plus forts. Don Fernand de Toledé m'avoit raconté le soir, que l'on voyoit proche de nôtre chemin le Château de Quebare, où l'on disoit qu'il revenoit un Lutin, & il me dit cent extravagances que les Habitans du Pais croyoient, & dont ils étoient si bien persuadés, qu'effectivement personne n'y vouloit demeurer. Je sentis un grand desir d'y aller: car encore que je sois naturellement aussi poltronne qu'une autre, je ne crains pas les Esprits; & quand bien j'aurois été peureuse, nôtre Troupe étoit si grosse, que je

je comprenois assez qu'il n'y avoit rien à risquer. Nous prîmes un peu sur la gauche, & nous fumes au Bourg de Quebare; le Maître de l'Hôtellerie où nous entrâmes, avoit les Clefs du Château; il disoit en nous y menant, que le *Duende*, c'est à dire l'Esprit follet, n'aimoit pas le monde: que quand nous aurions été mille ensemble, si l'envie lui en prenoit il nous battoit tous à nous laisser pour morts. Je commençay à trembler; Don Fernand de Toledo & Don Frederic de Cardonne qui me donnoient la main, s'aperçurent bien de ma frayeur, & s'en éclatèrent de rire. J'en eus honte, je feignis d'être rassurée, & nous entrâmes dans le Château, qui auroit pû passer pour un des plus beaux, si l'on avoit pris soin de l'entretenir. Il n'y avoit aucuns Meubles, excepté dans une grande Salle une Tapisserie fort ancienne, qui représentoit les Amours du Roy Don Pedro le Cruel, & de Doña Maria de Padilla. On la voyoit dans un endroit assise comme une Reine au milieu des autres Dames, & le Roy luy mettoit sur la tête une Couronne de Fleurs. Dans un autre, elle étoit à l'ombre d'un Bois, le Roy luy montrait un Epervier qu'il tenoit sur le poing: Et dans un autre encore, elle paroissoit en habit de Guerrière, & le Roy tout armé lui presentoit une Epée, ce qui m'a fait croire qu'elle avoit été à quelque expedition de Guerre

54 RELAT. DU VOYAGE

avec lui. Elle étoit tres-mal dessinée, & Don Fernand disoit qu'il avoit vû de ses Portraits, qu'elle avoit été la plus belle & la plus mauvaise personne de son Siecle, & que les Figures de cette Tapisserie ne ressembloient point ni à Elle ni au Roy; son Nom, son Chifre, & ses Armes étoient par tout. Nous montâmes dans une Tour, au haut de laquelle étoit un Donjon, & c'est là que l'Esprit follet demouroit: mais apparemment il étoit en Campagne, car assurément nous ne vîmes & nous n'entendîmes rien qui eut aucun rapport avec luy; & après avoir parcouru ce grand Bâtiment, nous en sortîmes pour reprendre nôtre chemin. En approchant de Victoria, nous traversâmes une Plaine tres-agreable, elle est terminée par la Ville que l'on trouve au bout, & qui est située dans cette Province d'Espagne dont je viens de parler, nommée Alava; c'en est la Ville Capitale, aussi bien que la premiere de Castille: elle est fermée de deux enceintes de Murailles, dont l'une est vieille & l'autre moderne; du reste, il n'y a aucunes Fortifications. Après que je me fus un peu délassée de la fatigue du chemin, l'on me proposa d'aller à la Comedie: mais en attendant qu'elle commençât, j'eus un vray plaisir de voir arriver dans la grande Place quatre Troupes de jeunes hommes precedez de Tambours & de Trompettes; ils firent plusieurs tours, & enfin tout d'un coup ils commencerent

la mêlée à coups de pelotes de Neige avec tant de vigueur , qu'il n'a jamais été si bien peloté ; ils étoient plus de deux cens qui se faisoient cette petite Guerre ; de vous dire ceux qui tomboient , qui se relevoient , qui culbutoient , qui étoient culbutez , & le bruit & la huée du Peuple , en vérité cela ne se peut : mais je fus obligée de les laisser dans ce ridicule combat , pour me rendre au lieu où se devoit représenter la Comedie. Quand j'entray dans la Salle , il se fit un grand cry de *mira, mira*, qui veut dire regarde , regarde. La Décoration du Theatre n'étoit pas magnifique. Il étoit élevé sur des Tonneaux & des Planches mal rangées , les Fenêtres toutes ouvertes ; car on ne se sert point de Flambeaux , & vous pouvez penser tout ce que cela derobe à la beauté du Spectacle. On jouïoit la Vie de saint Antoine ; & lorsque les Comediens disoient quelque chose qui plaisoit , tout le monde crioit *Victoria, Victoria* ; j'ay appris que c'est la couronne de ce Paysicy. J'y remarquay que le Diable n'étoit pas autrement vêtu que les autres , & qu'il avoit seulement des Bas couleur de feu , & une paire de cornes pour se faire reconnoître. La Comedie n'étoit que de trois Actes , & elles sont toutes ainsi. A la fin de chaque Acte sérieux , on en commençoit un autre de farce & de plaisanteries , où paroïssoit celui qu'ils nomment *El gracioso*, c'est-à-dire le Bouffon , qui parmi un grand nom-

36 RELAT. DU VOYAGE

bre de choses assez fades , en dit quelque-fois qui sont un peu moins mauvaises. Les entre-Actes étoient mêlez de Danses au son des Harpes & des Guitarres. Les Comediennes avoient des Castagnettes, & un petit Chapeau sur la tête : c'est la coutume , quand elles dansent : & lorsque c'est la Sarabande , il ne semble pas qu'elles marchent , tant elles coulent legerement. Leur maniere est toute differente de la nôtre : Elles donnent trop de mouvement à leurs bras , & passent souvent la main sur leur chapeau & sur leur Visage , avec une certaine grace qui plaît assez ; elles jouient admirablement bien des Castagnettes.

Au reste , ne pensez pas , ma chere Cousine , que ces Comediens , pour être dans une petite Ville , soient forts differens de ceux de Madrid. L'on m'a dit que ceux du Roi sont un peu meilleurs : mais enfin , les uns & les autres jouient ce que l'on appelle , *la Comedias famosas* , je veux dire les plus belles & les plus fameuses Comedies ; & en verité , la plupart sont tres-ridicules. Par exemple , quand saint Antoine disoit son *Confiteor* , ce qu'il faisoit assez souvent , tout le monde se mettoit à genoux , & se donnoit des *mea culpa* si rudes , qu'il y avoit de quoi s'enfoncer l'estomac.

Ce seroit ici un endroit à vous parler de leurs Habits ; mais il faut , s'il vous plaît , que vous attendiez que je sois à Madrid ;

drid ; car , Description pour Description , il vaut mieux choisir ce qui est de plus beau : Je ne puis pourtant m'empêcher de vous dire , que toutes les Dames que je vis dans cette Assemblée , avoient une si prodigieuse quantité de rouge , qui commence juste sous l'œil , & qui passe du menton aux oreilles & aux épaules ; & dans les mains , que je n'ay jamais vû d'Ecrevisses-cuites d'une plus belle couleur.

La Gouvernante de la Ville s'approcha de moi : elle touchoit mes Habits , & retiroit vite sa main , comme si elle s'étoit brûlée. Je luy dis en Espagnol , qu'elle n'eut point de peur. Elle s'apprivoisa aisément , & me dit que ce n'étoit pas par crainte ; mais qu'elle avoit appréhendé de me déplaire : qu'il ne luy étoit pas nouveau de voir des Dames Françoises ; & que s'il lui étoit permis , elle aimeroit fort à prendre leurs modes. Elle fit apporter du Chocolat , dont elle me presenta ; & l'on ne peut disconvenir qu'on ne le fasse ici meilleur qu'en France. La Comedie étant finie , je pris congé d'elle , après l'avoir remerciée de toutes ses honnêtetez.

Le lendemain , comme j'entrois dans l'Eglise pour entendre la Messe , je vis un Hermite qui avoit l'air d'un Homme de Qualité , & qui me demanda l'aumône si humblement , que j'en fus surprise. Don Fernand l'ayant remarqué , s'approcha de moy , & me dit. La personne que vous

58 RELAT. DU VOYAGE

„ regardez, Madame, est d'une Illustre
 „ Maison, & d'un grand merite ; mais sa
 „ destinée à été bien malheureuse. Vous
 me faites naître, luy dis-je, une forte cu-
 riosité d'en sçavoir d'avantage : voudrez-
 „ vous bien la satisfaire. Je voudrai tou-
 „ jours ce qui dépendra de moy pour vous
 „ plaire, me dit-il, mais je ne suis pas as-
 „ sez bien informé de ses Aventures, pour
 „ entreprendre de vous les raconter, & je
 „ croy qu'il vaut mieux que je l'engage de
 „ vous en faire le recit lui-même. Il me
 quitta, & fut aussi-tôt l'embrasser, comme
 l'on s'embrasse quand on se connoît. Don
 Frederic de Cardonne & Don Esteve de Car-
 rajal l'avoient déjà abordé, par ce qu'ils le
 connoissoient ; & lorsque Don Fernand les
 eut joints, ils le prièrent tous tres-instam-
 ment de venir avec eux quand on auroit dit
 la Messe. Il s'en défendit avec force ; mais
 lui ayant dit que j'étois Etrangere, & qu'ils
 le conjuroient que je pusse apprendre de lui-
 même, ce qui l'avoit obligé de se faire
 Hermite, il y consentit enfin à condition
 que je luy permettrois d'amener un de ses
 amis, qui étoit parfaitement bien informé
 de tout ce qui le regardoit. Rendons-nous
 „ justice continua-t-il, & jugez si je pour-
 „ rois raconter de telles particularitez avec
 „ l'Habit que je porte. Ils trouverent qu'il
 avoit raison, & le prièrent de vouloir amie-
 ner son amy ; c'est ce qu'il fit peu après que
 je fus revenue chez moy. Il me presenta un

Cavalier tres-bien fait ; & prenant congé de nous fort civilement , il lui dit , qu'il lui seroit obligé de satisfaire la curiosité que Dom Fernand de Toledé m'avoit donnée de connoître la source de ses malheurs : ce Gentilhomme prit place auprès de moi , & commença en ces termes.

Je me trouve fort heureux , Madame , que mon amy m'ait choisi pour satisfaire l'envie que vous avez de sçavoir ses aventures ; mais j'apprehende de ne m'en pas acquitter aussi bien que je le voudrois. Celui dont vous voulez apprendre l'Histoire a été un des Hommes du monde le mieux fait ; il seroit difficile d'en bien juger à présent , qu'il est comme ensevely dans son Habit d'Hermité. Il avoit la tête belle , l'air grand , la taille aisée , toutes les manieres d'un Homme de Qualité ; avec cela , un esprit charmant , beaucoup de bravoure & de liberalité. Il est né à Cagliari , Capitale de l'Isle de Sardagne , d'une des plus Illustres & des plus riches Maisons de tout ce Pais.

On l'éleva avec un de ses Cousins germains ; & la sympathie qui se trouva dans leur humeur & dans leurs inclinations , fut si grande , qu'ils étoient bien plus étroitement unis par l'amitié que par le sang : ils n'avoient rien de secret l'un pour l'autre ; & lors que le Marquis Barbaran

60 RELAT. DU VOYAGE

„ fut marié (c'est le nom de son Cousin) leur
 „ tendresse continua de la même force.
 „ Il épousa la plus belle personne du
 „ monde, & la plus accomplie : elle n'a-
 „ voit que quatorze ans. Elle étoit heri-
 „ tière d'une tres-grande Maison ; le Mar-
 „ quis deconvroit tous les jours de nou-
 „ veaux charmes dans l'esprit & dans la
 „ personne de sa Femme, qui augmen-
 „ toient aussi tous les jours sa passion. Il
 „ parloit sans cesse de son bonheur à Dom
 „ Louïs de Barbaran ; c'est le nom, Ma-
 „ dame, de mon Amy ; & lorsque quel-
 „ ques affaires obligeoient le Marquis de
 „ s'éloigner, il le conjuroit de rester au-
 „ près de la Marquise, & de la consoler
 „ de son absence. Mais, ô Dieu ! qu'il
 „ est mal-aisé quand on est dans un âge
 „ incapable de réflexions serieuses, de
 „ voir sans cesse une personne si belle,
 „ si jeune & si aimable, & de la voir avec
 „ indifférence. Don Louïs aimoit déjà
 „ eperduëment la Marquise, & croyoit
 „ encore ne l'aimer qu'à cause de son Ma-
 „ ry. Pendant qu'il étoit dans cette er-
 „ reur, elle tomba dangereusement ma-
 „ lade : il en eut des inquietudes si violen-
 „ tes, qu'il connut alors, mais trop tard,
 „ qu'elles étoient causées par une passion
 „ qui devoit faire tous les malheurs de sa
 „ vie. Se trouvant en cet état, & n'y pou-
 „ vant plus résister, il se fit la dernière
 „ violence, & se résolut, enfin, de fuir
 „ & de

& de s'éloigner d'un lieu où il risquoit de mourir d'amour, ou de trahir les devoirs de l'amitié. La plus cruelle mort luy auroit semblé plus douce que l'exécution de ce dessein ; cependant lorsque la Marquise commença de se porter mieux, il fut chez elle pour lui dire adieu, & ne la plus voir.

Elle étoit occupée à choisir parmy plusieurs Pierreries de grand prix, celles qui étoient les plus belles, dont elle vouloit ordonner un nouvel assortiment. Don Louïs étoit à peine entré dans sa Chambre, qu'elle le pria, avec cet air de familiarité que l'on a pour ses proches, de lui aller querir d'autres Pierreries qu'elle avoit encore dans son Cabinet. Il y courut ; & par un bonheur auquel il ne s'attendoit point, il trouva parmy ce qu'il cherchoit le Portrait de la Marquise fait en émail entouré de diamans & rattaché d'un cordon de ses cheveux ; il étoit si ressemblant, qu'il n'eut pas la force de résister au desir pressant qu'il eut d'en faire un larcin. Je vais la quitter, disoit-il ; je ne la verray plus, je sacrifie tout mon repos à son Mary. Hélas ! n'en est-ce pas assez, & ne puis-je point sans crime chercher dans mes peines une consolation aussi innocente que celle-cy ? Il baïsa plusieurs fois ce Portrait : il le mit à son bras, il le cacha avec soin ; & retournant vers el-

62 RELAT. DU VOYAGE

„ le avec ces Pierreries, il lui dit en
„ tremblant la resolution qu'il avoit prise
„ de voyager. Elle en parut étonnée ; elle
„ en changea de couleur : Il la regardoit
„ dans ce moment ; il eut le plaisir de s'en
„ appercevoir , & leurs yeux d'intelligence
„ en disoient bien plus que leurs parolles.
„ Hé ! qui peut vous obliger , Dom Louïs,
„ luy dit-elle, de nous quitter, vôtre Cou-
„ sin vous aime si tendrement ; je vous es-
„ time : nous sommes ravis de vous voir ;
„ il ne pourra vivre sans vous. N'avez-vous
„ pas déjà voyagé ? Vous avez sans doute
„ quelque autre raison pour vous éloigner :
„ mais au moins ne me la cachez pas. Dom
„ Louïs pénétré de douleur , ne pût s'em-
„ pêcher de pousser un profond soupir ; &
„ prenant une des belles mains de cette
„ charmante personne , sur laquelle il at-
„ tacha sa bouche. Ha ! Madame , que me
„ demandez-vous ; luy dit-il , que vou-
„ lez-vous que je vous dise ; & que puis-je
„ en effet vous dire dans l'état où je suis ?
„ La violence qu'il se faisoit pour cacher
„ ses sentimens luy causa une si grande foi-
„ blesse , qu'il tomba demy mort à ses
„ pieds. Elle resta troublée & confuse à cer-
„ te vüe ; elle l'obligea de s'asseoir auprès
„ d'elle ; elle n'osoit lever les yeux sur luy,
„ mais elle luy laissoit voir des larmes
„ qu'elle ne pouvoit s'empêcher de répan-
„ dre , ni se résoudre de luy cacher.
„ A peine étoient ils remis de cette pre-
miere

miere émotion où le cœur n'écoute que ses mouvemens , lorsque le Marquis entra dans la Chambre. Il vint embrasser Dom Louïs , avec tous les témoignages d'une parfaite amitié ; & il fut inconsolable , quand il apprit qu'il partoit pour Naples. Il n'ômit rien pour l'en dissuader : il lui montra inutilement toute sa douleur , il ne s'y rendit point : il prit congé de la Marquise sur le champ , & ne la revit plus. Le Marquis sortit avec lui ; il ne le quitta point jusqu'au moment de son départ. C'étoit une augmentation de peine pour Don Louïs , il auroit bien voulu rester seul pour avoir une entière liberté de s'affliger.

La Marquise fut sensiblement touchée de cette separation ; elle s'étoit aperçue qu'il l'aimoit avant qu'il l'eût bien connu lui-même : & elle lui trouvoit un mérite si distingué , qu'à son tour elle l'avoit aimé sans le sçavoir : mais elle ne le sçût que trop après son départ. Comme elle sortoit d'une grande maladie , dont elle n'étoit pas encore bien remise , ce surcroit de chagrin la fit tomber dans une langueur qui la rendit bientôt méconnoissable ; son devoir , sa raison , sa vertu la persécutoient également : elle sentoit avec une extrême reconnaissance les bontez de son Mary , & elle ne pouvoit souffrir qu'avec beau-

coup

64 RELAT. DU VOYAGE

„ coup de douleur ; qu'un autre que luy
 „ occupât ses pensées & remplit sa ten-
 „ dresse : Elle n'osoit plus prononcer le
 „ nom de Dom Louïs ; elle ne s'infor-
 „ moit jamais de ses nouvelles ; elle s'é-
 „ toit fait un devoir indispensable de
 „ l'oublier ; cette attention qu'elle avoit
 „ sur elle-même , luy faisoit souffrir
 „ un continuel martyre ; elle en fit la
 „ confidence à une de ses Filles qu'elle
 „ aimoit chèrement. Ne suis je pas
 „ bien malheureuse, lui dit-elle, il faut
 „ que je souhaite de ne revoir jamais un
 „ homme pour lequel je ne suis plus en
 „ état d'avoir de l'indifference , son Idée
 „ m'est toujours présente ; trop inge-
 „ nieuse à me nuire , je croy même le voir
 „ en la personne de mon Epoux , la res-
 „ semblance qui est entre-eux ne sert qu'à
 „ entretenir ma tendresse. Ha ! Maria-
 „ ne , il faut que je meure pour expier ce
 „ crime , bien qu'il soit involontaire ;
 „ il ne me reste que ce moyen de me de-
 „ faire d'une passion dont je n'ay pû jus-
 „ qu'ici être Maîtresse. Helas ! que n'ay-
 „ je point fait pour l'étouffer , cette pas-
 „ sion qui ne laisse pas de m'être chere !
 „ elle accompagnoit ces parolles de mille
 „ soupirs : elle fondoit en larmes ; & bien
 „ que cette Fille eut de l'esprit & beaucoup
 „ d'attachement pour sa Maîtresse , elle
 „ ne luy pouvoit rien dire qui fut capable
 „ de la consoler.

Cepen-

Cependant le Marquis reprochoit tous les jours à sa femme son indifférence pour Dom Louis. Je ne puis souffrir, lui disoit il, que vous ne pensiez plus à l'homme du monde que j'aime davantage, & qui avoit pour vous tant de complaisance & tant d'amitié. Je vous avoué que c'est une espece de dureré qui fait mal juger de la bonté de vôtre cœur : mais convenez au moins, Madame, qu'il n'étoit pas encore party, que vous l'aviez déjà oublié. Dequoy luy serviroit mon souvenir, disoit la Marquise avec une langueur charmante, ne voyez-vous point qu'il nous fuit ? ne seroit-il pas encore avec nous s'il nous avoit véritablement aimez ? Croyez-moi, Seigneur, il merite un peu qu'on l'abandonne à son tour. Tout ce qu'elle pouvoit dire ne rebuta point le Marquis : il la persécutoit sans cesse pour qu'elle écrivit à Dom Louis de revenir. Un jour entr'autre qu'elle étoit entrée dans son Cabinet pour luy parler de quelques affaires, elle le trouva occupé à lire une Lettre de Dom Louis qu'il venoit de recevoir.

Elle voulut se retirer : mais il prit ce moment pour l'obliger de faire ce qu'il souhaitoit : il lui dit fort sérieusement, qu'il ne pouvoit plus supporter l'absence de son Cousin, qu'il étoit résolu de l'aller trouver ; qu'il y avoit déjà deux ans qu'il étoit party, sans témoigner aucun de-

„ fir de revoir son País & ses amis : qu'il
 „ étoit persuadé qu'il auroit plus de dése-
 „ rence pour ses prieres que pour les sien-
 „ nes : qu'il la conjuroit de luy écrire : &
 „ qu'enfin, elle pouvoit choisir, ou de
 „ luy donner cette satisfaction, ou de se
 „ résoudre à le voir partir pour Naples, où
 „ Don Louïs devoit faire quelque séjour.
 „ Elle demeura surprise & embarrassée
 „ de cette proposition : mais connoissant
 „ qu'il attendoit avec une extrême inquie-
 „ tude qu'elle se fut déterminée. Que vou-
 „ lez-vous que je luy mande, Seigneur,
 „ luy dit-elle d'un air triste ? dictéz-moy
 „ cette Lettre, je l'écriray ; c'est tout ce
 „ que je puis, & je croy même que c'est
 „ plus que je ne dois. Le Marquis transpor-
 „ té de joye l'embrassa tendrement ; il la
 „ remercia de sa complaisance, & luy fit
 „ écrire ces paroles devant luy.

*Si vous avez de l'amitié pour nous, ne
 differez pas votre retour, j'ay des raisons
 pressantes pour le souhaiter ; je vous veux du
 mal, que vous songiez si peu à revenir ; Et
 c'est payer les sentimens que l'on a pour
 vous, d'une indifférence qui n'est pas ordi-
 naire. Revenez, Don Louïs, je le souhaite,
 je vous en prie ; Et s'il m'étoit permis de me
 servir de termes plus pressans, je dirois
 peut-être que je vous l'ordonne.*

„ Le Marquis fit un paquet seul de cette
 „ fata-

fatale Lettre, afin que Don Louïs ne pût
 croire que c'étoit par son ordre que la
 Marquise la luy avoit écrite; & l'ayant
 envoyé au Courrier, il en attendoit le
 succez avec une impatience qui n'est pas
 concevable. Que devint cét Amant à la
 vûë d'un ordre si cher & si peu esperé!
 Bien qu'il eut remarqué des dispositions
 de tendresse dans les regards de cette bel-
 le personne, il n'auroit osé se promet-
 tre qu'elle eut souhaité son retour, sa
 raison se revoltoit contre sa joye. Que je
 suis mal-heureux, disoit-il, j'adore la
 plus aimable de toutes les femmes, & je
 n'ose luy vouloir plaire; elle a de la bon-
 té pour moy, l'honneur & l'amitié me
 défendent d'en profiter. Que feray-je
 donc, ô Ciel! que ferai je; je m'étois
 flaté que l'absence me pourroit guérir;
 hélas! c'est un remède que j'ay tenté
 inutilement, je n'ay jamais jetté les
 yeux sur son Portrait, que je ne me sois
 trouvé plus amoureux & plus misérable
 que lorsque je la voyois tous les jours. Il
 faut luy obeïr: elle ordonne mon re-
 tour, elle veut bien me revoir, & elle
 ne peut ignorer ma passion: Lorsque je
 pris congé d'elle, mes yeux luy declare-
 rent le secret de mon cœur; & quand je
 me souviens de ce que je vis dans les
 siens, en ce moment toutes mes refle-
 xions deviennent inutiles, & je me re-
 fous plutôt à mourir à ses pieds que de
 vivre éloigné d'elle.

68 RELAT. DU VOYAGE

„ Il partit sans differer d'un seul jour , &
 „ sans dire adieu à ses amis : il laissa un
 „ Gentilhomme pour l'excuser auprès
 „ d'eux , & pour regler ses affaires. Il
 „ avoit tant d'empressement de revoir la
 „ Marquise , qu'il fit pour se rendre au-
 „ près d'elle une diligence que personne
 „ que luy n'auroit pû faire. En arrivant à
 „ Cagliari, Capitale de la Sardagne , il ap-
 „ prit que le Marquis & sa femme étoient
 „ à une magnifique Maison de Campa-
 „ gne , où le Viceroy les étoit allé voir
 „ avec toute sa Cour. Il sçeut encore que
 „ le Marquis de Barbaran lui préparoit une
 „ grande Fête , où il se devoit faire une
 „ Course de Cañas , à l'ancienne maniere
 „ des Maures. Il étoit le tenant , & de-
 „ voit soutenir avec sa Quadrille , *Qu'un*
 „ *Mary aimé est plus heureux qu'un A-*
 „ *mant.*

„ Bien des gens qui n'étoient pas de cer-
 „ te opinion , se préparoient pour lui aller
 „ disputer le prix que la Marquise à la prie-
 „ re de la Vice-Reine , devoit donner au
 „ Victorieux : c'étoit une Echarpe qu'el-
 „ le avoit brodée elle-même , & semée
 „ de ses chiffres : l'on ne devoit y paroître
 „ qu'en Habit de Masque , pour que tout
 „ y fut plus libre & plus galant.

„ Don Louis eut un secret dépit , de
 „ comprendre le Marquis si satisfait. Il est
 „ aimé , disoit-il ; je ne puis m'empêcher
 „ de le regarder comme un Rival , & com-

me

me un Rival heureux ; mais il faut essayer de troubler sa félicité, en triomphant de sa vaine gloire. Ayant formé ce dessein, il ne voulut point paroître dans la Ville ; il se fit faire un Habit d'un Brocard vert & or ; il avoit des Plumes vertes, & toute sa Livrée étoit de la même couleur pour marquer ses nouvelles espérances.

Lorsqu'il entra dans la Lice où l'on devoit courre, tout le monde attachait les yeux sur luy ; sa magnificence & son air donnerent de l'émulation aux Cavaliers, & beaucoup de curiosité aux Dames. La Marquise en sentit une émotion secrète, dont elle ne pût démêler la cause : il étoit placé fort proche du Balcon où elle étoit avec la Vice-Reine, mais il n'y avoit là aucune Dame qui ne perdit tout son éclat auprès de celui de la Marquise ; son air de jeunesse qui ne passoit pas encore dix-huit ans, son tein de lys & de roses, ses yeux si beaux & si touchans, sa bouche incarnate & petite, un sourire agreable, & sa taille qui commençoit à passer les plus avantageuses, la rendoient l'admiration de tout le monde.

Don Louis fut tellement ravy de la revoir si belle, & de remarquer à travers de ses charmes un air triste & abbatu, qu'il se flata d'y avoir quelque part ; & ce fut le premier moment où il se trouva

heu-

71 heureux. Quand son tour vint, il cou-
 72 rut contre le Marquis, & luy lança ses
 73 Canes avec tant d'adresse; qu'il n'y en
 74 eut aucune qui manquât son coup. Il
 75 ne fut pas moins habile à se parer de cel-
 76 les qu'il luy jetta; & enfin il gagna le
 77 Prix avec un applaudissement general.
 78 Il se rendit aux pieds de la Marquise
 79 pour le recevoir de ses mains; il degui-
 80 sa le son de sa voix; & luy parlant avec
 81 son Masque assez bas pour n'être enten-
 82 du que d'elle. Divine Personne, luy
 83 dit-il, veüillez remarquer ce que la For-
 84 tude decide en faveur des Amans. Il
 85 n'osa lui en dire davantage; & sans le
 86 connoître, elle lui donna le Prix avec
 87 cette grace naturelle, dont toutes ses
 88 actions étoient accompagnées.

89 Il se retira promptement, de peur
 90 d'être connu: car c'auroit été un sujet
 91 de querelle entre le Marquis & luy; &
 92 sans doute il ne lui auroit pardonné qu'a-
 93 vec peine la Victoire qu'il venoit de
 94 remporter. Cela l'obligea de se tenir
 95 encore caché pendant quelques jours.
 96 Le Vice Roy & sa femme revinrent à Ca-
 97 gliari; & Monsieur & Madame de Bar-
 98 baran les y accompagnerent avec tou-
 99 te la Cour.

100 Don Louïs se fit voir alors; il fei-
 101 gnit d'arriver, & ne fit pas même sem-
 102 blant d'avoir appris ce qui s'étoit passé à
 103 la Campagne. Le Marquis de Barbaran
 fut

fut transporté de joye en le voyant ; & “
 l'absence n'avoit en rien alteré la ten- “
 dresse qu'il avoit pour ce cher parent. Il “
 ne lui fut pas mal-aisé de se ménager un “
 moment favorable pour entretenir son “
 aimable Marquise ; il avoit autant de “
 liberté dans la Maison que dans la sienne “
 propre ; & vous jugez bien , Madame , “
 qu'il n'oublia pas de lui parler du Prix “
 qu'il avoit reçu de ses belles mains. Que “
 je suis mal-heureux , luy disoit-il , que “
 vous ne m'ayez pas reconnu ! Helas ! “
 Madame , je me flatois que quelques se- “
 crets pressentimens vous apprendroient “
 qu'un autre que moy ne pouvoit soute- “
 nir avec tant de passion la cause des A- “
 mans contre les Marys. Non , Sei- “
 gneur , luy dit-elle d'un air assez fier , “
 pour ne lui laisser aucune esperance ; je “
 ne voulois pas deviner que vous fussiez “
 Partisan d'une si mauvaise Cause , & je “
 n'aurois pas crû que vous eussiez pris des “
 engagemens si forts à Naples , que vous “
 fussiez venu jusqu'en Sardagne triom- “
 pher d'un Amy qui soutenoit mes inte- “
 rêts aussi bien que les siens. Je mourrois “
 de douleur , Madame interrompit Don “
 Louis , si je vous avois déplû dans ce que “
 j'ai fait ; & si vous aviez des dispositions “
 un peu plus favorables , & que j'osasse “
 vous prendre pour ma Confidente , il ne “
 me seroit pas difficile de vous persuader “
 que ce n'est point à Naples que j'ai laissé “
 l'Ob-

„ l'Objet de mes Vœux. Comme la Mar-
 „ quise apprehenda qu'il ne luy en dit plus
 „ qu'elle n'en vouloit entendre, & qu'il lui
 „ paroïssoit vivement touché du reproche
 „ qu'elle luy avoit fait, elle prit un air
 „ plus enjoué ; & tournant la conversation
 „ sur un ton de raillerie, elle luy répondit
 „ qu'il prenoit trop sérieusement ce qu'elle
 „ luy avoit dit. Il n'osa profiter de cette
 „ occasion pour luy declarer son amour :
 „ s'il l'aimoit plus que toutes choses au
 „ monde, il ne la respectoit pas moins.
 „ Lorsqu'il l'eut quittée, il commença
 „ de se reprocher sa timidité. Eh quoy !
 „ disoit-il, souffrirai-je toujours, sans
 „ chercher quelque soulagement à mes
 „ peines. Il se passa assez de tems, sans
 „ qu'il pût rencontrer une occasion favo-
 „ rable, parce que la Marquise prenoit
 „ soin de l'éviter : Mais étant venu un soir
 „ chez elle, il la trouva seule dans son
 „ Cabinet : le Plafon en étoit tout peint &
 „ doré ; il y avoit depuis le haut jusqu'en
 „ bas de grandes Glaces jointes ensemble ;
 „ un Lustre de crystal & des Girandolles
 „ de même étoient remplies de bougies,
 „ qui rassemblant toutes leurs lumieres
 „ autour d'elle, la faisoient paroître la
 „ plus belle personne du monde. Elle étoit
 „ couchée sur un Lit-d'ange le plus galant
 „ que l'on eut jamais vû ; son déshabillé
 „ étoit magnifique, & ses cheveux ratta-
 „ chez de quelques nœuds de Pierreries

tomboient negligemment sur sa gorge. "
 Le trouble qu'elle sentit en voyant Don "
 Louïs parut sur son visage, & la rendit "
 encore plus belle. Il s'approcha d'un air "
 timide & respectueux; il se mit à genoux "
 auprès d'elle, il la regarda quelque tems "
 sans oser luy parler : mais devenant un "
 peu plus hardy. Si vous considérez, Ma- "
 dame, lui dit-il, l'état pitoyable où "
 vous m'avez réduit, vous comprendrez "
 sans peine qu'il n'est plus à mon pou- "
 voir de garder le silence; je n'ay pû pa- "
 rer des coups aussi inévitables que sont "
 les vôtres; je vous ay adorée dès que je "
 vous ay vûe; j'ay essayé de me guérir "
 en vous fuyant: je me suis arraché à "
 moy-même, en m'arrachant au plaisir "
 d'être auprès de vous, ma passion n'en "
 a pas eu moins de violence. Vous m'a- "
 vez rapellé, Madame, de mon exil vo- "
 lontaire, & je meurs mille fois le jour "
 incertain de ma destinée; Si vous êtes "
 assez cruelle pour me refuser votre pi- "
 tié; souffrez au moins qu'après vous "
 avoir appris ma passion, je meure de "
 douleur à vos pieds. La Marquise fut "
 quelque tems sans se pouvoir résoudre "
 de luy répondre. Enfin se rassurant; Je "
 vous l'avouë, lui dit elle, Don Louïs, "
 j'ay déjà connu une partie de vos senti- "
 mens: mais je voulois me persuader que "
 c'étoit les effets d'une tendresse innocen- "
 te; ne me rendez point complice de vô- "

„ tre crime, vous en faites un, quand
 „ vous trahissez l'amitié que vous devez à
 „ mon Epoux : mais bon Dieu, vous n'en
 „ ferez que trop puny, je sçay que le de-
 „ voir vous defend de m'aimer : à mon
 „ égard il ne me defend pas seulement de
 „ vous aimer, il m'ordonne de vous fuir.
 „ Je le feray, Don Louïs, je vous fuiray ;
 „ je ne sçay même, si je ne devrois point
 „ vous haïr : mais hélas ! il me semble
 „ qu'il me seroit impossible de le faire. Hé !
 „ que faites-vous donc, Madame, inter-
 „ rompit-il d'un air plein de douleur & de
 „ desespoir ; que faites-vous, cruelle, quand
 „ vous prononcez l'Arrest de ma mort ?
 „ Vous ne pourriez me haïr, dites-vous ;
 „ ne me haïssez vous pas ? & ne me faites-
 „ vous point tout le mal dont vous êtes ca-
 „ pable, lorsque vous prenez la resolution
 „ de me fuir : achevez, Madame, ache-
 „ vez, ne laissez pas vôtre vengeance im-
 „ parfaite ; sacrifiez-moy à vôtre devoir &
 „ à vôtre Epoux, aussi bien la vie m'est
 „ odieuse si vous m'ôtez l'espoir de vous
 „ plaire. Elle le regarda dans ce moment
 „ avec des yeux pleins de langueur. Don
 „ Louïs, luy dit-elle, vous me faites des
 „ reproches que je voudrois bien meriter.
 „ En achevant ces mots, elle se leva, elle
 „ craignoit trop que sa tendresse ne triom-
 „ phât de sa raison ; & mal-gré l'effort
 „ qu'il fit pour la retenir, elle passa dans
 „ sa Chambre où toutes ses Femmes
 „ étoient. Elle

Elle crût avoir beaucoup gagné sur elle, d'être sortie de cette Conversation, sans répondre aussi favorablement que son cœur l'auroit souhaité : mais l'Amour est un Séducteur, qu'il ne faut point du tout écouter si l'on veut s'en défendre. Depuis ce jour, Don Louïs commença de se croire heureux, quoy qu'il manquât beaucoup de choses à la parfaite félicité : la Marquise avoit en effet un principe de vertu, qui s'opposoit toujours avec succès aux desirs de son Amant.

Il n'avoit plus ces scrupules d'amitié pour le Marquis de Barbaran, qui avoient si foit troublé son repos : l'Amour avoit entièrement banny l'amitié ; il le haïssoit même en secret.

Enfin, Don Louïs se flatant que peut-être il pourroit trouver un moment favorable pour toucher le cœur de la Marquise de quelque pitié, il le cherchoit avec soin ; & pour le trouver, un jour qu'il faisoit excessivement chaud, sachant bien que la Marquise avoit accoutumé de se retirer pour dormir l'après-midy, comme c'est un usage que chacun suit en ce Pais-là, il vint chez elle, ne doutant pas que tout le monde ne fut endormy.

Elle étoit dans un Appartement bas qui donnoit sur le Jardin ; tout étoit fermé, & ce ne fut qu'à la faveur d'un

„ faux jour qu'il vit sur son lit cette char-
 „ mante Personne; elle dormoit d'un
 „ profond sommeil: elle étoit à demy dés-
 „ habillée, & il eut le tems de découvrir
 „ des beautez qui augmentèrent encore la
 „ force de sa passion. Il s'approcha si dou-
 „ cement d'elle, qu'elle ne s'éveilla point;
 „ il y avoit déjà quelques momens qu'il la
 „ regardoit avec tous les transports d'un
 „ homme qui ne se possède plus, lorsque
 „ voyant sa gorge nue, il ne pût s'empê-
 „ cher de luy faire un larcin amoureux.
 „ Elle se reveilla en sursaut, elle n'avoit
 „ pas encore les yeux bien ouverts; la
 „ Chambre étoit sombre, & elle n'au-
 „ roit jamais pû croire que Don Louis
 „ eût été si temeraire. Je vous ay déjà dit,
 „ Madame, qu'il ressembloit beaucoup au
 „ Marquis de Barbaran: elle ne douta donc
 „ point que ce ne fut luy; & le nommant
 „ plusieurs fois mon cher Marquis & mon
 „ cher Epoux, elle l'embrassa tendrement.
 „ Il connut bien son erreur; quelque plai-
 „ sir qu'elle luy procurât, il auroit sou-
 „ haité n'en être redevable qu'aux bontez
 „ de sa Maîtresse: mais, ô Ciel! quel
 „ contre-tems? Le Marquis vint dans ce
 „ dangereux moment; & ce ne fut pas
 „ sans la dernière fureur qu'il vit la liberté
 „ que Don Louis prenoit auprès de sa fem-
 „ me. Au bruit qu'il avoit fait en entrant,
 „ elle avoit tourné les yeux vers la Porte;
 „ & voyant entrer son Mary qu'elle
 „ croyoit

crovoit auprès d'elle , l'on ne peut rien “
 ajoûter à sa surprise & à son affliction , “
 de se trouver entre les bras d'un autre. “

Don Louis desespéré de cette Avanture “
 se flata que peut-être il ne l'auroit “
 pas reconnu , il passa promptement dans “
 la Gallerie ; & trouvant une fenêtrre ou- “
 verte qui donnoit sur le Jardin , il s'y “
 jetta , & sortit aussi-tôt par une Porte “
 de derriere. Le Marquis le poursuivit “
 sans pouvoir le joindre : en revenant sur “
 ses pas , il trouva mal-heureusement le “
 Portrait de la Marquise qui étoit tombé “
 du bras de Don Louis comme il couroit. “
 Il fit sur le champ de tres-cruelles re- “
 flexions ; un tête à tête de Don Louis & “
 de sa femme à une heure où les Dames “
 ne voyent personne ; ce Portrait ratta- “
 ché de ses cheveux qu'il venoit de laisser “
 tomber ; enfin avoir vû la Marquise “
 l'embrasser , tout cela ensemble luy don- “
 na lieu de soupçonner sa vertu. Je suis “
 trahy , s'écria-t-il , je suis trahy par “
 tout ce que j'aimois au monde ; qui peut “
 être si mal heureux que moy ! En ache- “
 vant ces mots , il rentra dans la Cham- “
 bre de sa femme. Elle se jetta d'abord à “
 ses pieds ; & fondant en larmes elle vou- “
 lut se justifier , & luy faire connoître son “
 innocence : mais le Demon de la Jalou- “
 sie le possédoit à tel point , qu'il la re- “
 poussa avec violence ; il n'écouta plus “
 que les transports de sa rage & de son “

78 RELAT. DU VOYAGE

„ desefpoir ; & détournant ses yeux pour
 „ ne pas voir un Objet si aimable , & qu'il
 „ avoit tant aimé , il eut la barbarie d'en-
 „ foncer son Poignard dans le sein de la
 „ plus belle & de la plus vertueuse femme
 „ du monde : elle se laissa égorger com-
 „ me une innocente Victime , & son ame
 „ sortit avec un ruisseau de sang.

„ O Dieu ! m'écriay-je , trop impru-
 „ dent Don Louïs ; pourquoy abandon-
 „ niez-vous cette charmante Personne aux
 „ fureurs d'un Mary amoureux , empor-
 „ té & jaloux ? vous l'auriez arrachée de
 „ ses cruelles mains. Helas ! Madame ,
 „ reprit ce Gentil-homme , il sortit sans
 „ reflexion ; & s'il avoit pû prévoir un tel
 „ malheur , que n'auroit il pas fait ?

„ Aussi-tôt que l'infortunée Marquise
 „ eut rendu les derniers soupirs , son Bou-
 „ reau ferma son Appartement , prit tout
 „ ce qu'il avoit de pierreries & d'argent ,
 „ monta à cheval , & s'enfuit avec une di-
 „ ligence extrême. Don Louïs inquiet &
 „ plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été
 „ revint le soir chez elle , au hazard de tout
 „ ce qui pourroit lui en arriver. Il fut sur-
 „ pris , quand on lui dit qu'elle avoit tou-
 „ jours dormy , que sa Chambre étoit en-
 „ core fermée , & que le Marquis étoit
 „ monté à Cheval. Un pressentiment se-
 „ cret commença de luy faire tout crain-
 „ dre ; il fut vite dans le Jardin , & par la
 „ même fenêtre qu'il avoit trouvée ouver-

re il entra dans la Gallerie & de là dans la Chambre : il y faisoit si sombre, qu'il marchoit à tâton. Lorsqu'il sentit quelque chose qui faillit à le faire tomber, il se baissa, & connût bien que c'étoit un corps mort. Il poussa un grand cry ; & ne doutant point que ce ne fut celui de sa chere Maîtresse, il tomba pâmé de douleur ; quelques unes des Femmes de la Marquise se promenoient sous les fenêtres de son appartement, elles entendirent le cris de Don Louis : elles monterent aisément par la même fenêtre, & entrèrent. Quel triste Spectacle ; Bon Dieu ! peut-on se le figurer ! l'Amante morte, l'Amant prêt à mourir, je ne trouve point de paroles qui vous puissent bien exprimer l'état où il étoit. Il ne fut pas plutôt revenu à soy par la force des remedes, que sa douleur, sa rage & son desespoir, éclaterent avec tant de violence, que l'on croyoit qu'il n'y auroit jamais rien qui pût le consoler ; & je suis persuadé qu'il n'auroit pas survécu à celle dont il venoit de causer la perte ; si le desir de la vanger ne l'avoit encore animé.

Il partit comme un furieux à la quête du Marquis de Barbaran, il le cherchoit par tout sans le pouvoir trouver. Il parcourut l'Italie ; il passa par l'Allemagne ; il revint en Flandres ; il se rendit en France. On l'assura que le Marquis

D 4 étoit

„ étoit à Valence en Espagne. Il y fut, &
 „ ne l'y rencontra point. Enfin trois ans
 „ s'érant écoulés sans qu'il pût trouver les
 „ moyens de sacrifier son Ennemy aux Ma-
 „ nes de sa Maîtresse, la Grace qui peut
 „ tout, & particulièrement sur les gran-
 „ des Ames, toucha la sienne si efficace-
 „ ment, que tout d'un coup il changea
 „ ses desirs de vangeance en des desirs se-
 „ rieux de faire son salut & de sortir du
 „ monde.

„ Etant rempli de cét Esprit, il retour-
 „ na en Sardagne : il vendit tout son bien,
 „ qu'il distribua à quelques-uns de ses
 „ Amis, qui avec beaucoup de merite
 „ étoient fort pauvres ; & par ce moyen il
 „ se rendit si pauvre luy-même, qu'il
 „ voulut être réduit à demander l'aumô-
 „ ne.

„ Il avoit vû en allant autrefois à Ma-
 „ drid, un lieu tout propre à faire un Her-
 „ mitage (c'est vers le Mont Dragon)
 „ cette Montagne est presque inaccessible,
 „ & l'on n'y passe que par une ouverture
 „ qui est au milieu d'un grand Rocher. El-
 „ le se ferme lorsqu'il tombe de la Neige,
 „ & l'Hermitage est ensevely plus de six
 „ mois dessous. Don Louis en fit bâtir un
 „ en ce lieu ; il avoit accoustumé d'y passer
 „ des années entieres sans voir qui que ce
 „ soit. Il y faisoit les Provisions necessai-
 „ res ; il a de bons Livres, & il demeu-
 „ roit seul dans cette affreuse Solitude :
 „ mais

mais cette année on l'a forcé de venir icy, à cause d'une grande maladie dont il a pensé mourir. Il y a déjà quatre ans qu'il mene une vie toute spirituelle, & si différente de celle pour laquelle il étoit né, que ce n'est même qu'avec peine qu'il voit les personnes qui le connoissent.

A l'égard du Marquis de Barbaran, il a quitté pour jamais l'Isle de Sardagne, où il n'a pas la liberté de retourner. J'ay appris qu'il s'est remarié à Anvers à la veuve d'un Espagnol nommé Fonceca.

Et c'est luy-même qui a raconté à un de mes Amis les particularitez de son crime; il en est si furieusement bourelé, qu'il croit toujours voir sa femme mourante qui luy fait des reproches; & son imagination en est si blessée, qu'il en a contracté une noire melancolie, dont on apprehende qu'il ne meure bien-tôt, ou qu'il ne perde tout à fait l'esprit. Ce Cavalier se tût en cet endroit; & comme je n'avois pû m'empêcher de pleurer la fin tragique d'une si aimable personne, Don Fernand de Toledé qui l'avoit remarqué, & qui n'avoit pas voulu m'en parler, crainte d'interrompre le fil de l'Histoire, m'en fit la guerre & me dit galamment, qu'il étoit ravy de me connoître sensible à la pitié, & que je pourrois n'être pas longtemps sans trouver des sujets dignes de l'exercer. Je m'arrêtay moins à luy re-

pondre, qu'à remercier ce Gentilhomme qui avoit bien voulu me raconter une aventure si extraordinaire. Je le priay de faire mes complimens à Don Louïs, & de luy donner de ma part deux Pistolles, puisqu'il recevoit des aumônes. Don Fernand & chacun des Chevaliers en donnerent autant. Voila, nous dit ce Cavalier, de quoy entichir les pauvres de Victoria; car Don Louïs ne s'approprie pas des charitez si fortes. Nous dûmes qu'il en étoit le Maître, & qu'il en feroit tel usage qu'il jugeroit à propos: mais pour revenir à mes Aventures.

Bien que j'aye un Passeport du Roy d'Espagne le mieux spécifié & le plus general qu'il est possible, j'ay été obligée de prendre un Billet de la Douïanne; car sans cette precaution, l'on auroit confisqué toutes mes Hardes. Dequoy me sert le Passeport du Roy, leur ay-je dit? De rien du tout, ont-ils repliqué; les Commis & les Gardes des Douïannes ne daignent pas même jeter les yeux dessus; ils disent qu'il faut que le Roy vienne les asseurer que cet ordre vient de luy; lorsque l'on manque à la formalité de prendre ce Billet, l'on vous confisque tout ce que vous avez; il est inutile de s'excuser sur ce qu'on est Etranger, & qu'on est mal informé des coutumes du Pais. Ils repondent sechement, que l'ignorance de l'Etranger fait le profit de l'Espagnol. Le mauvais tems m'a retenu encore

encore deux jours icy, pendant lesquels j'ay vu la Gouvernante & la Comedie. La principale place de cette Ville est ornée d'une fort belle Fontaine qui est au milieu; elle est entourée de la Maison de Ville, de la Prison, de deux Convents, & de plusieurs Maisons assez bien bâties. Il y a la Ville neuve & la vieille; tout le monde quitte cette dernière pour venir demeurer dans l'autre. On y trouve des Marchands fors riches; leur Commerce se fait à saint Sebastien ou à Bilbao. Ils envoient beaucoup de fer à Grenade, en Estremadoure, en Galice, & dans les autres parties du Royaume. Je remarquay que les grandes rues sont bordées de beaux Arbres & ces Arbres arrosez de ruisseaux d'eau vive. Du Mont S. Adrian icy il y a sept lieux; enfin je vais partir & finir cette longue Lettre, il est tard, & je vous ay tant parlé de ce que j'ay vu, que je ne vous ay rien dit de ce que je sens pour vous. Croyez au moins, ma chere Cousine que ce n'est pas manque d'avoir bien des choses à vous dire, vôtre cœur m'en sera caution, s'il est encore à mon égard ce que vous m'avez promis.

De Victoria, ce 24. Février 1679.



TROISIÈME L E T T R E.

MES Lettres sont si longues, qu'il est difficile de croire lorsque je les finis, que j'aye encore quelque chose à vous dire ; cependant, ma chere Cousine, je n'en ferme jamais aucune qu'il ne me reste toujours dequoy vous en écrire une autre. Quand je n'aurois à vous parler que de mon amitié, c'est un chapitre inépuisable : vous en jugerez aisément, par le plaisir que je trouve à faire ce que vous souhaitez. Vous avez voulu sçavoir toutes les particularitez de mon Voyage, je vais continuer de vous les raconter.

Je partis assez tard de Victoria, à cause que je m'étois arrêtée chez la Gouvernante dont je vous ai parlé, & nous fûmes coucher à Miranda. Le Païs est fort agreable jusqu'à Arigny. Nous arrivâmes ensuite par un chemin difficile au bord de la riviere d'Urola, dont le bruit est d'autant plus grand

grand, qu'elle est remplie de gros Rochers sur lesquels l'eau frappe, bondit, retombe, & forme des Cascades naturelles en plusieurs endroits. Nous continuâmes de monter les hautes Montagnes des Pyrenées, où nous courûmes mille dangers differens. Nous y vîmes les restes antiques d'un vieux Château, où l'on ne fait pas moins revenir de Lutins qu'à celui de Guebare; il est proche de Gargançon; & comme il nous y fallut arrêter pour montrer mon Passeport, parce que l'on paye là les Droits du Roy, j'appris de l'Alcade du Bourg qui s'approcha de ma Litiere pour lier conversation avec moy, que l'on disoit dans le Pais qu'il y avoit autrefois un Roy & une Reine qui avoient pour fille une Princesse si belle & si charmante, qu'on la prenoit plutôt pour une Divinité que pour une simple Mortelle. On l'appelloit Mira; & c'est de son nom qu'est venu le *Mira* des Espagnols, qui veut dire *Regarde*; parce qu'aussi tôt qu'on la voyoit, tout le monde attentif s'écrioit, *Mira, Mira*; voila l'étimologie d'un mot tirée d'assez loin. On ne voyoit point cette Princesse, sans en devenir éperduement amoureux: mais sa fierté & son indifférence faisoit mourir tous les Amans. Le Basilic n'avoit jamais tant rûé de monde que la belle & trop dangereuse Mira; elle dépeupla ainsi le Royaume de son Pere, & toutes les Contrées d'alentour; ce n'étoit que Morts & que Mourans. Après s'être

adressé inutilement à elle, on s'adressoit au Ciel pour demander justice de sa rigueur. Les Dieux s'irriterent enfin, & les Déeses ne furent pas les dernières à se fâcher : de sorte que pour la punir, les fieux du Ciel acheverent de ravager le Royaume de son Pere. Dans cette affliction generale il consulta l'Oracle, qui luy dit que tant de mal-heurs ne cesseroient point, jusqu'à ce que Mira eut expié les maux que ses yeux avoient faits, & qu'il falloit qu'elle partit; que les Destins la conduiroient dans le lieu fatal où elle devoit perdre son repos & sa liberté. La Princesse obéit, croyant qu'il étoit impossible qu'elle fut touchée de tendresse. Elle ne mena avec elle que sa Nourrice; elle étoit vêtue en simple Bergere, de peur qu'on ne la remarquât, soit par Mer soit par Terre. Elle parcourut les deux tiers du monde, faisant chaque jour trois ou quatre douzaines d'homicides : car sa beauté n'étoit point diminuée par les fatigues du Voyage. Elle arriva proche de ce vieux Château qui étoit à un jeune Comte appelé *Nios*, doué de mille perfections, mais le plus farouche de tous les hommes. Il passoit sa vie dans les Bois, dès qu'il appercevoit une femme, il la fuïoit; & de toutes les choses qu'il voyoit sur la terre, c'étoit celle qu'il haïssoit davantage. La belle Mira se reposoit un jour au pied de quelques Arbres, lorsque *Nios* vint à passer vêtu de la peau d'un

Lion,

Lion, un Arc à sa ceinture & une Massuë sur l'épaule, il avoit ses cheveux tous melez, & il étoit barboüillé comme un Charbonnier (cette circonstance est du conte) la Princesse ne laissa pas de le trouver le plus beau & le plus charmant des hommes. Elle courut après luy comme une folle; il s'enfuit comme un fou. Elle le perdit de vûë; elle ne sçeut où le trouver; la voila au desespoir pleurant jour & nuit avec sa Nourrice. Nios revint à la Chasse; elle le vit encore, elle voulut le suivre: dès qu'il l'eut apperçûë, il fit comme la première fois, & Mira de pleurer amèrement: mais sa passion luy donnant des forces, elle courut mieux que luy; elle l'arrêta par ses longs cheveux, & elle le pria de la regarder; elle croyoit que cela suffisoit pour le toucher. Il jeta les yeux sur elle avec autant d'indifference que si elle eut été de bois. Jamais Fille n'a été plus surprise; elle ne voulut point le quitter; elle vint malgré luy à son Château. Dès qu'elle y fut entrée, il l'y laissa & ne parut plus. La pauvre Mira inconsolable, mourut de douleur, & depuis l'on dit que l'on entend de longs gémissemens qui sortent du Château de Nios. Les jeunes Filles de la Contrée y alloient, & lui portoient de petits presens de fruits, de lait, & d'œufs, qu'elles posoient à la porte d'une Cave où personne ne veut entrer. Elles disoient que c'étoit pour la consoler: mais cette coutume a été abolie comme une super-

perstitution : & bien que je n'aye rien crû de tout ce que l'on me dit à Gargançon de Mira & de Nios , je ne laissay pas de prendre plaisir au récit de ce conte , dont j'ô mets mille particularitez , dans la crainte de vous ennuyer par sa longueur. Ma Fille étoit si aise , qu'il ne tint pas à elle que nous ne retournassions sur nos pas , pour mettre à la porte de la Cave quelques Perdrix rouges , que mes gens venoient d'acheter. Elle comprenoit que les Manes de la Princesse seroient fort consolées de recevoir ce témoignage de nôtre bonne volonté ; mais pour moy je compris , que je serois plus contente qu'elle , d'avoir ces Perdrix à mon souper. Nous passâmes la Riviere d'Urola sur un grand Pont de pierre ; & après en avoir traversé une autre à gué assez difficilement , à cause des Neiges fonduës , nous arrivâmes à Miranda d'Ebro. C'est un gros Bourg , ou une fort petite Ville. Il y a une grande Place ornée de fontaines. La Riviere d'Ebro , qui est une des plus considérables de l'Espagne , la traverse : l'on voit sur le haut d'une Montagne le Château avec plusieurs Tours. Il paroît de quelque défense , & il sort une si grosse Fontaine d'un Rocher sur lequel il est bâti , que dès sa Source elle fait moudre des Moulins. Du reste je n'y remarquay rien qui merite de vous être écrit. Les trois Chevaliers dont je vous ay déjà parlé , étoient arrivés avant moy , & ils avoient donné tous les

ordres

ordres nécessaires pour le souper , ainsi nous mangeâmes ensemble ; & bien que la nuit parut assez avancée , parce que les jours sont courts en cette Saison , il n'étoit pas tard. De sorte que ces Messieurs qui ont beaucoup d'honnêteté & de complaisance pour moy ; me demandèrent ce que je voulois faire. Je leur proposay de jouer à l'Ombre , & que je me mettrois de moitié avec Don Fernand de Toledé. Ils acceptèrent la partie. Don Frederic de Cardonne dit , qu'il aimoit mieux m'entretenir que de jouer. Ainsi les trois autres commencerent , & je m'arrêtay quelque tems à les voir avec beaucoup de plaisir : car leurs manieres sont tout-à fait différentes des nôtres. Ils ne prononcent jamais un mot : je ne dis pas pour se plaindre , (cela seroit indigne de la gravité Espagnole) mais je dis pour demander un *gano* , pour couper de plus haut , ou pour faire entendre que l'on peut prendre quelqu'autre avantage. Enfin , il semble que ce sont des Statuës , qui agissent par le moyen d'un ressort , & il est vray qu'ils se reprocheroient à eux-mêmes le moindre geste.

Après les avoir examinez , je passay vers le Brasier , & Don Frederic s'y plaça auprès de moy : Il me demanda en quel état étoient les affaires lorsque j'étois partie de Paris ; qu'il m'avoüoit que les grandes Qualitez du Roy de France , faisoient bien souvent le sujet de ses plus agréables réflexions ;

flexions; qu'il avoit eu l'honneur de le voir, que son idée luy étoit toujours présente, & que depuis ce tems-là il en avoit parlé comme d'un Monarque digne de l'amour de ses Sujets; & de la veneration de tout le Monde. Je luy repliquay que les sentimens qu'il avoit pour le Roy, me confirmoient la bonne opinion que j'avois déjà de son esprit & de ses lumieres, qu'il étoit certain que nos Ennemis & les Etrangers ne pouvoient sans admiration entendre parler des grandes Actions de ce Monarque, de sa Conduite, de sa Bonté pour ses Peuples, & de sa Clemence. Que quelque tems avant mon depart, on avoit reçu les nouvelles de la ratification de la Paix avec la Hollande; qu'il sçavoit assez combien la Guerre qui avoit commencé en 1672. avoit intéressé de Princes; que les Hollandois mieux conseillés que les autres avoient fait leur Paix, & que le Traité qui venoit d'être conclu à Nimegue, étoit sçu de toute l'Europe, & luy rendoit la tranquillité qu'elle avoit perdue.

J'ajoutay à cela, que le Roy venoit de reduire ses Compagnies de Cavalerie à trente-sept Maîtres, & celles de Dragons à quarante-cinq; que cette reforme alloit à quatre mille Chevaux, & que celle qu'il avoit encore faite de quinze Soldats par Compagnie d'Infanterie, montoit à quarante-cinq mille Hommes. Qu'il avoit aussi retranché dix Hommes par chaque Com-
pagnie

pagnie de Cavalerie, ce qui alloit à douze mille Chevaux : que tout cela faisoit voir ses dispositions pour entretenir les Traitez de bonne foy.

Il me répondit que le Roy son Maître n'y étoit pas moins disposé : qu'il l'en avoit entendu parler plusieurs fois, & qu'il y avoit peu qu'il l'avoit quitté. Qu'il s'étoit rendu auprès de luy, parce qu'il avoit été député par la Principauté de Catalogne avec ceux du Royaume de Valence, pour le supplier de faire sortir de leur Païs les Troupes qui y sont en Quartier d'Hyver. Que bien loin de l'obtenir, ils s'estimoient heureux qu'on ne leur eût pas donné quelques-unes de celles qui étoient venuës de Naples & de Sicile ; qu'ils avoient paré le coup avec bien de la peine ; qu'on les avoit envoyées sur les Frontieres de Portugal, & dans les Royaumes de Galice & de Leon. Mais, continuait-il, si on nous avoit secondés, ce ne seroit pas à present au Roy d'Espagne que nous nous adresserions pour être soulagez. Les Peuples de Catalogne accablez de l'oppression, & de la violence inouïe des Castillans, chercherent en 1640. les moyens de s'en affranchir. Ils se mirent sous la Protection du Roy Tres-Chrétien, & pendant l'espace de douze ans ils s'y trouverent fort heureux. Les Guerres Civiles qui troublerent le repos dont la France jouïssoit alors, luy ôterent les moyens de nous secourir contre le Roy d'Espagne. Il sceut bien profiter

fiter de la conjoncture , & il remit Barcel-
 lone , avec la plus grande partie de cette
 Principauté , sous son obéissance. Je luy
 demanday , s'il retourneroit bien tôt en ce
 pais-là ; il me dit que la Duchesse de Me-
 dina Celi sa proche parente , venoit de ga-
 gner un grand Procès contre la Duchesse de
 Frias sa belle-Mere , Femme du Connéta-
 ble de Castille ; qu'il s'agissoit du Duché
 de Segorbe dans le Royaume de Valence ,
 & du Duché de Cardone dans la Principau-
 té de Catalogne. Que Madame de Medina-
 Celi pretendoit ces deux Terres , comme
 Fille aînée & heritiere du Duc de Cardone.
 Que la Duchesse de Frias l'ayant epousé en
 premieres Nôces , en étoit en possession
 par le Testament de son Mary , qui luy en
 avoit laissé la jouïssance sa vie durant ; mais
 qu'enfin Madame de Frias avoit été con-
 damnée à rendre les Terres à la Duchesse
 de Medina-Celi , avec les jouïssances de
 neuf ans , qui montoient à quarante mille
 Ecus par an. Qu'elle vouloit l'engager d'al-
 ler en son nom prendre possession du Du-
 ché de Cardone , & qu'il ne pensoit pas
 qu'il pût la refuser.

Il me dit ensuite qu'il y avoit deux cho-
 ses assez singulieres dans ce Duché , dont
 l'une est une Montagne de Sel , en partie
 blanche comme la Neige , & l'autre plus
 claire & plus transparente que du Cristal ;
 qu'il y en a de Bleu , de Vert , de Violet , d'In-
 carnat , d'Orangé , & de mille couleurs diffe-
 ren-

rentes, qui ne laisse pas de perdre sa teinture, & de devenir tout blanc quand on le lave ; Il s'y forme & y croît continuellement ; & bien qu'il soit salé, & que d'ordinaire les endroits où l'on trouve le sel soient si stériles, que l'on n'y voit pas même de l'Herbe, il y a dans ce lieu-là des Pins d'une grande hauteur, & des Vignobles excellens. Lorsque le Soleil darde ses rayons sur cette Montagne, il semble qu'elle soit composée des plus belles Pierreries du Monde, & le meilleur, c'est qu'elle est d'un revenu fort considérable.

L'autre particularité dont il me parla, c'est d'une Fontaine dont l'Eau est tres-bonne, & la couleur pareille à du Vin clairret. On ne m'a rien dit de celle-là, interrompis-je ; mais un de mes Parens qui a été en Catalogne m'a assurée qu'il y en a une près de Balut, dont l'Eau est de sa couleur naturelle, & cependant tout ce que l'on y met paroît comme de l'Or. Je l'ay vûë, Madame, continua Don Frederic ; & je me souviens qu'un homme fort avare & encore plus fou, y alloit tous les jours jeter son Argent, parce qu'il croyoit qu'il se changeroit en Or ; mais il se ruinoit, bien loin de s'enrichir : Car quelques Païsans plus fins & plus habilles que luy, ayant apperçu ce qu'il faisoit, attendoient un peu plus bas, & le coulant de l'eau leur conduisoit cet Argent. Si vous retourniez en France par la Catalogne, ajouta-t-il, vous

vous verriez cette Fontaine. Ce ne seroit pas elle qui pourroit m'y attirer, luy dis-je, mais l'envie de passer par le Montfer-
 rat me feroit faire un plus long voyage. Il est situé, dit il, proche de Barcelone, & c'est un lieu d'une grande devotion: Il sem-
 ble que le Rocher est cié par la moitié; l'Eglise est au plus haut, petite & obscure. A la clarté de quatre-vingt-dix Lampes d'argent, l'on apperçoit l'Image de la Vier-
 ge qui est fort brune, & que l'on tient pour miraculeuse. L'Autel a coûté tren-
 te mille Ecus à Philippe Second, & l'on y voit chaque jour des Pelerins de toutes les
 Parties du Monde. Ce saint Lieu est rem-
 ply de plusieurs Hermitages, habitez par des Solitaires d'une grande pieté. Ce sont
 pour la plûpart des personnes de Naissance, qui n'ont quitté le Monde qu'après l'a-
 voir bien connu, & qui paroissent char-
 mez des douceurs de leur retraite, bien que le séjour en soit affreux, & qu'il eut été
 impossible d'y aborder si l'on n'avoit pas taillé un chemin dans les Rochers. On
 ne laisse pas d'y trouver plusieurs beautez, une vûë admirable, des sources de Fontai-
 nes, des Jardins tres-propres cultivez de la main de ces bons Religieux, & par tout
 un certain air de solitude & de devotion qui touche ceux qui s'y rendent. Nous
 avons encore une autre Devotion fort re-
 nommée, ajoûta-t-il: C'est *Nuestra Señora del Pilar*. Elle est à Saragosse dans une
 Cha-

Chapelle sur un Pilier de Marbre, où elle tient le petit Jesus entre ses bras. L'on pretend que la Vierge apparût sur ce même Pilier à S. Jacques, & l'on en revere l'Image avec beaucoup de respect. On ne peut la remarquer fort bien, parce qu'elle est élevée & dans un lieu si obscur, que sans les flambeaux qui l'éclairent, on ne s'y verroit pas. Il y a toujours plus de cinquante Lampes allumées; l'Or & les Pierres y brillent de tous côtez, & les Pelerins y viennent en foule. Mais, continua-t-il, je puis dire sans prévention pour Saragosse, que c'est une des plus belles Villes qu'on puisse voir. Elle est située le long de l'Ebre, dans une vaste Campagne. Elle est ornée de grands Bâtimens, de riches Eglises, d'un Pont magnifique, de belles Places, & des plus jolies Femmes du Monde, agreables, vives, qui aiment la Nation Françoisse, & qui n'oublieroient rien pour vous obliger à dire du bien d'elles, si vous y passez. Je lui dis que j'en avois déjà entendu parler d'une maniere tres-avantageuse. Mais, continuay-je, ce Pais est fort sterile, & les Soldats n'y subsistent qu'avec beaucoup de peine. En effet, repliqua-t-il, soit que l'Air n'y soit pas sain, ou qu'il leur manque quelque chose, les Flamands & les Allemands n'y peuvent vivre; & s'ils n'y meurent pas tous, ils tâchent de trouver les moyens de deserter. Les Espagnols

gnols & les Napolitains sont encore plus portez qu'eux à cet esprit de desertion. Ces derniers passent par la France; & retournent en leur País; les autres côtoient les Pyrenées le long du Languedoc, & rentrent dans la Castille par la Navarre ou par la Biscaye. C'est une Route que les vieux Soldats ne manquent guères de tenir; pour les nouveaux, ils perissent dans la Catalogne, parce qu'ils n'y sont pas accoutumés, & l'on peut assurer qu'il n'y a point de lieu où la Guerre embarrasse tant le Roy d'Espagne qu'en celuy-là. Il ne l'y soutient qu'avec beaucoup de dépense; & les avantages que les Ennemis y remportent sur luy, ne peuvent être petits. Je scay aussi que l'on est plus sensible à Madrid sur la moindre perte qui se fait en Catalogne, qu'on ne le seroit sur la plus grande qui se feroit en Flandres, à Milan, ou ailleurs. Mais à présent, continua-t-il, nous allons être plus tranquilles que nous ne l'avons été; & l'on espere à la Cour, que la Paix fera de durée, parce qu'on y parle fort d'un Mariage qui feroit une nouvelle Alliance: & comme le Marquis de Los Balbazes, Plenipotentiaire à Nimégue, a reçu ordre de se rendre promptement auprès du Roy Très-Chrétien, pour demander Mademoiselle d'Orleans; l'on ne doute point que le Mariage ne se fasse, & l'on pense déjà aux Charges de sa Maison; il est vray que l'on est surpris que Don Juan d'Autriche consente à ce Mariage. Vous
me

me feriez un plaisir singulier, dis-je en l'interrompant, de m'apprendre quelques particularitez de ce Prince; il est naturel d'avoir de la curiosité pour les personnes de son caractere; & quand on se trouve dans une Cour où l'on n'a jamais été, pour n'y paroître pas trop neuve, on a besoin d'être un peu instruite. Il me témoigna que ce seroit avec plaisir qu'il me diroit les choses qui étoient venues à sa connoissance, & il commença ainsi.

Vous ne serez peut-être pas fâchée, Madame, que je prenne les choses dès leur source, & que je vous dise que ce Prince étoit Fils d'une des plus belles Filles qui fût en Espagne, nommée Maria Calderona. Elle étoit Comedienne, & le Duc de Medina de las Torrès en devint éperduëment amoureux. Ce Cavalier avoit tant d'avantage au dessus de tous les autres, que la Calderona ne l'aima pas moins qu'elle en étoit aimée. Dans la force de cette intrigue, Philippe Quatre la vit, & la préféra à une Fille de qualité qui étoit à la Reine, & qui demeura si piquée du changement du Roy, qu'elle aimoit de bonne foy, & dont elle avoit eu un Fils, qu'elle se retira à *las del Calfas Reales*, où elle prit l'Habit de Religieuse. Pour la Calderona, comme son inclination se tournoit toute du côté du Duc de Medina, elle ne voulut point écouter le Roy, qu'elle ne sçeut auparavant si le Duc y consentiroit.

98 RELAT. DU VOYAGE

Elle luy en parla , & luy offrit de se retirer secrettement en quel lieu il voudroit ; mais le Duc craignit d'encourir la disgrâce du Roy , & il luy répondit , qu'il étoit resolu de ceder à Sa Majesté un bien qu'il n'étoit pas en état de luy disputer. Elle luy en fit mille reproches ; elle l'appella traître à son amour : ingrat pour sa Maîtresse , & elle luy dit encore , que s'il étoit assez heureux pour disposer de son cœur comme il le vouloit , elle n'étoit pas dans les mêmes circonstances , & qu'il falloit absolument qu'il continuât de la voir , ou qu'il se préparât à la voir mourir de désespoir. Le Duc touché d'une si grande passion , luy promit de feindre un voyage en Andalousie , & de rester chez elle caché dans un Cabinet. Effectivement il partit de la Cour , & fut ensuite s'enfermer chez elle comme il en étoit convenu , quelque risque qu'il y eut à courre par une conduite si imprudente. Le Roy cependant en étoit fort amoureux & fort satisfait. Elle eut dans ce tems-là Don Juan d'Autriche , & la ressemblance qu'il avoit avec le Duc de Medina de las Torres , a persuadé qu'il pouvoit être son Fils : mais bien que le Roy eut d'autres enfans , & particulièrement l'Evêque de Malaga , la bonne Fortune decida en sa faveur , & il a été le seul reconnu.

Les Partisans de Don Juan disent , que c'étoit par la raison de l'échange qui avoit été faite du Fils de Calderona avec le Fils de

de la Reine Elizabeth ; & voicy comme ils établissent cét échange , qui est un contre fait exprés pour imposer aux Peuples , & qui je croy n'a aucun fondement de verité. Ils pretendent que le Roy étant éperduement amoureux de cette Comedienne , elle devint grosse en même tems que la Reine ; & voyant que la passion du Monarque étoit si forte qu'elle en pouvoit tout esperer ; elle fit si bien qu'elle l'engagea de luy promettre , que si la Reine avoit un Fils , & qu'elle en eut un aussi , il mettroit le sien à la place. Que risquerez-vous , luy disoit-elle, Sire, ne sera-ce pas toujours vôtre Fils qui regnera , avec cette difference , que m'aimant comme vous me le dites , vous l'en aimerez aussi davantage. Elle avoit de l'esprit , & le Roy avoit beaucoup de foiblesse pour elle. Il consentit à ce qu'elle vouloit , & en effet l'affaire fut conduite avec tant d'adresse , que la Reine étant accouchée d'un Fils , & Calderona d'un autre , l'échange s'en fit ; celui qui devoit regner , & qui portoit le nom de Baltazar , mourut à l'âge de quatorze ans. L'on dit au Roy que c'étoit de s'être trop échauffé en jouant à la Paume ; mais la verité est , que l'on laissoit conduire ce Prince par de jeunes Libertins , qui luy procuroient de fort méchantes Fortunes. On pretend même que Don Pedro d'Arragon son Gouverneur , & Premier Gentilhomme de sa Chambre , y contribua plus

qu'aucun autre, luy laissant la liberté de faire venir dans son Appartement une Fille qu'il aimoit. Après cette visite, il fut pris d'une violente fièvre, il n'en dit point le sujet. Les Medecins qui l'ignoroient, crurent le soulager par de frequentes saignées, qui acheverent de luy ôter le peu de forces qui luy restoit, & par ce moyen ils avancerent la fin de sa vie. Le Roy sçachant, mais trop tard, ce qui s'étoit passé, exila Don Pedro pour n'avoir pas empêché cet excès; ou pour ne l'avoir pas découvert assez tôt.

Cependant Don Juan d'Autriche qui étoit élevé comme Fils naturel, ne changea point d'état, bien que cela eût dû être, si effectivement il avoit été Fils legitime. Malgré cela, ses Creatures soutiennent qu'il ressemble si parfaitement à la Reine Elizabeth, que c'est son Portrait; & cette opinion ne laisse pas de faire impression dans l'Esprit du Peuple, qui court volontiers après les nouveaux, & qui aimoit cette grande Reine si passionnément, qu'il la regrette encore comme si elle ne venoit que de mourir; très souvent même l'on prononce son Panegyrique, sans autre engagement que celui de la veneration que l'on conserve pour sa memoire. Il est vrai que si Don Juan d'Autriche avoit voulu profiter des favorables dispositions du Peuple, il a trouvé bien des tems propres à pousser sa Fortune fort loin. Mais son

unique but est de servir le Roy , & de tenir ses Sujets dans les sentimens de fidelité qu'ils doivent.

Pour en revenir à la Calderona , le Roy surprit un jour le Duc de Medina de las Torres avec elle , & dans l'excès de sa colere, il courut à luy son Poignard à la main. Il alloit le tuer , lorsque cette Fille se mit entre deux , lui disant qu'il pouvoit la frapper , s'il vouloit. Comme il avoit la dernière foiblesse pour elle , il ne pût s'empêcher de lui pardonner , & il se contenta d'exiler son Amant. Mais ayant appris qu'elle continuoit de l'aimer , & de luy écrire , il ne songea plus qu'à faire une nouvelle passion. Quand il en eût une assez forte , pour n'apprehender point les charmes de la Calderona , il luy fit dire de se retirer dans un Monastere , ainsi que c'est la coûtume lorsque que le Roy quitte sa Maîtresse. Celle-cy ne différa point , elle écrivit une Lettre au Duc pour luy dire adieu ; & elle reçut le Voile de Religieuse de la Main du Nonce Apostolique , qui fut depuis Innocent Dix. Il y a beaucoup d'apparence que le Roy ne crût pas que Don Juan fût à un autre qu'à luy , puisqu'il l'aima cherement. Une chose qui vous paroîtra assez singuliere ; c'est qu'un Roy d'Espagne ayant des Fils naturels qu'il a reconnus , ils n'entrent point pendant sa vie dans Madrid. Ainsi Don Juan a été élevé à Ocaña , qui en est éloigné de quelques

lieux. Le Roy son Pere s'y rendoit souvent, & il le faisoit même venir jusqu'aux Portes de la Ville, où il l'alloit trouver. Cette coutume vient de ce que les Grands d'Espagne disputent le Rang que ces Princes veulent tenir. Celuy-cy avant qu'il allât en Catalogne, demouroit d'ordinaire au Buen Retiro, qui est une Maison Royale à l'une des extremitez de Madrid, un peu hors la Porte. Et il se communicoit si peu, qu'on ne l'a jamais vû à aucune Fête publique pendant la vie du feu Roy : mais depuis les tems ont changé, & sa fortune est sur un pied fort different.

Pendant que la Reine Marie-Anne d'Autriche, Sœur de l'Empereur & Mere du Roy, gouvernoit l'Espagne, & que son Fils n'étoit pas encore en âge de tenir les resnes de l'Etat, elle voulut toujours que Don Juan fut éloigné de la Cour ; & d'ailleurs elle se sentoit si capable de gouverner, qu'elle avoit aussi fort grande envie de soulager long-tems le Roy du soin de ses Affaires. Elle n'étoit point trop fâchée, qu'il ignorât tout ce qui donne le desir de regner : mais bien qu'elle apportât les dernières précautions pour l'empêcher de sentir qu'il étoit dans une tutelle un peu gênante, & qu'elle tâchât de ne laisser approcher de luy que les personnes dont elle pouvoit s'asseurer, cela n'empêcha pas que quelques-uns des fidèles Serviteurs du Roy, n'hazardassent tout pour luy faire com-
pren-

prendre ce qu'il pouvoit faire pour sa liberté. Il voulut suivre les Avis qu'on luy donnoit ; & enfin ayant pris des mesures justes, il se déroba une nuit & fut au Buen-Retiro. Il envoya aussi tôt un Ordre à la Reine sa Mere , de ne point sortir du Palais.

Don Juan est d'une taille mediocre, bien fait de sa personne ; il a tous les traits réguliers , les yeux noirs & vifs , la tête très-belle. Il est poly , genereux , & fort brave. Il n'ignore rien des choses convenables à sa Naissance , & de celles qui regardent toutes les Sciences & tous les Arts. Il écrit & parle fort bien en cinq sortes de Langues, & il en entend encore davantage. Il a étudié long-tems l'Astrologie judiciaire. Il sçait parfaitement bien l'Histoire. Il n'y a point d'Instrument qu'il ne fasse & qu'il ne touche comme les meilleurs Maîtres. Il travaille au Tour. Il forge des Armes. Il peint bien. Il prenoit un fort grand plaisir aux Mathématiques : mais étant chargé du Gouvernement de l'Etat , il a été obligé de se détacher de toutes ses autres occupations.

Il arriva au Buen-Retiro au commencement de l'année 1677. & aussi tôt qu'il y fut , il fit envoyer la Reine-Mere à Toledé, parce qu'elle s'étoit déclarée contre luy , & qu'elle empêchoit son retour auprès du Roy. Don Juan eut une joye extrême , de recevoir par le Roy même l'Ordre de pourvoir à tout , & de conduire les Affaires du Royaume ; & ce n'étoit pas sans sujet qu'il

s'en déchargeoit sur luy, puisqu'il ignoroit encore l'Art de regner. On apportoit pour raison d'une éducation si tardive, que le Roy son Pere étoit mourant quand il luy donna la vie: que même lorsqu'il vint au monde, l'on fut obligé de le mettre dans une Boëte pleine de Coton, parce qu'il étoit si delicat & si petit, qu'on ne pouvoit l'emmailloter: qu'il avoit été élevé sur les bras & sur les genoux des Dames du Palais jusques à l'âge de dix ans, sans mettre une seule fois les pieds à terre pour marcher: que dans la suite, la Reine sa Mere qui étoit engagée par toutes sortes de raisons à conserver l'unique Heritier de la Branche Espagnolle, appréhendant de le perdre, n'avoit osé le faire étudier de peur de luy donner trop d'application & d'alterer sa santé, qui dans la verité étoit fort foible; & l'on a remarqué que ce nombre de Femmes avec qui le Roy étoit toujours, & qui le repremoient trop aigrement des petites fautes qu'il commettoit, luy avoit inspiré une si grande aversion pour elles, que dès qu'il sçavoit qu'une Dame l'attendoit en quelque endroit sur son passage il passoit par un degré dérobé, ou se tenoit enfermé tout le jour dans sa Chambre. La Marquise de Loz-Vellez qui a été sa Gouvernante, m'a dit qu'elle a cherché l'occasion de luy parler six mois de suite fort inutilement: mais enfin, quand le hazard faisoit qu'elles parvenoient à le joindre, il prenoit le Placer de leurs mains,

& tournoit la tête, de crainte de les voir. Sa santé s'est si bien affermie, que son Mariage avec l'Archiduchesse Fille de l'Empereur ayant été rompu par Don Juan, à cause que c'étoit l'ouvrage de la Reine-Mère, il a souhaité d'épouser Mademoiselle d'Orléans. Les circonstances de la Paix qui vient d'être conclue à Nimegue, lui firent jeter les yeux sur cette Princesse, dont les belles qualitez, Madame, vous sont encore mieux connues qu'à moy.

Il auroit été difficile de croire, qu'ayant des dispositions si éloignées de la galanterie, il fut devenu tout d'un coup aussi amoureux de la Reine, qu'il le devint sur le seul recit qu'on luy fit de ses bonnes qualitez, & sur un Portrait en Mignature qu'on luy en apporta. Il ne veut plus le quitter, il le met toujours sur son cœur; il luy dit des douceurs qui étonnent tous les Courtisans: Car il parle un langage qu'il n'a jamais parlé; sa passion pour la Princesse, luy fournit mille pensées qu'il ne peut confier à personne; il luy semble que l'on n'entre pas assez dans ses impatiences, & dans le desir qu'il a de la voir; il luy écrit sans cesse, & il fait partir presque tous les jours des Courriers extraordinaires pour luy porter ses Lettres, & luy rapporter de ses nouvelles.

Lorsque vous serez à Madrid, ajouta-t-il, vous apprendrez, Madame, plusieurs particularités qui sans doute le feront pas-

sées depuis que j'en suis party , & qui satisferont peut-être plus vôtre curiosité , que ce que je vous ay dit. Je vous suis tres obligée , repliquay-je , de vôtre complaisance : mais faites-moy la grace encore de me dire quel est le veritable caractere des Espagnols. Vous les connoissez , & je suis persuadée que rien n'est échapé à vos lumieres ; comme vous m'en parlerez sans passion & sans interest , je pourray m'en tenir à ce que vous m'en direz. Pourquoi croyez-vous , Madame , reprit-il en souriant , que je vous en parle plus sincerement qu'un autre , il y a des raisons qui me pourroient rendre suspect ; ils sont mes Maîtres , je devois les ménager ; & si je ne suis pas assez politique pour le faire , le chagrin d'être contraint de leur obeir , seroit propre à me donner sur leur chapitre des Idées contraires à la verité. Quoy qu'il en soit , dis-je en l'interrompant , je vous prie de m'apprendre ce que vous en sçavez.

Les Espagnols , dit-il , ont toujours passé pour être fiers & glorieux : Cette gloire est mêlée de gravité ; & ils la poussent si loin , qu'on peut l'appeller un Orgueil outré. Ils sont braves sans être temeraires , on les accuse même de n'être pas assez hardis. Ils sont coleres , vindicatifs sans faire paroître d'emportement , liberaux sans ostentation , sobres pour le manger , trop presomptueux dans la prospérité , trop rampans dans la mauvaise fortune.

Il s

Ils adorent les femmes, & ils sont si fort prévenus en leur faveur, que l'esprit n'a point assez de part au choix de leurs Maîtresses. Ils sont patiens avec excez, opiniâtres, paresseux, particuliers, Philosophes; du reste gens d'honneur & tenant leur parole au peril de leur vie. Ils ont beaucoup d'esprit & de vivacité, comprennent facilement, s'expliquent de même & en peu de paroles. Ils sont prudents, jaloux sans mesure, des-intéressés, peu œconomés, cachez, superstitieux, fort Catholiques, du moins en apparence. Ils font bien des Vers & sans peine. Ils seroient capables des plus belles Sciences, s'ils daignoient s'y appliquer. Ils ont de la grandeur d'ame, de l'élevation d'esprit, de la fermeté, un sérieux naturel, & un respect pour les Dames qui ne se rencontre point ailleurs. Leurs manieres sont composées, pleines d'affectation; ils sont entêtés de leur propre mérite, & ne rendent presque jamais justice à celui des autres. Leur bravoure consiste à se tenir vaillamment sur la défensive, sans reculer & sans craindre le peril, mais ils n'aiment point à se chercher, & ils ne s'y portent pas naturellement; ce qui vient de leur jugement plutôt que de leur timidité. Ils connoissent le peril, & ils l'évitent. Leur plus grand défaut, selon moy, c'est la passion de se vanger, & les moyens qu'ils y emploient. Leurs maximes là-dessus sont ab-

folument opposées au Christianisme & à l'honneur : lorsqu'ils ont reçu un affront, ils font assassiner celuy qui le leur a fait. Ils ne se contentent pas de cela, car ils font assassiner aussi ceux qu'ils ont offensez, dans l'apprehension d'être prévenas, sçachant bien que s'ils ne tuent ils seront zuez. Ils prétendent s'en justifier, quand ils disent que leur Ennemy ayant pris le premier avantage, ils doivent s'asseurer du second. Que s'ils y manquoient, ils feroient tort à leur reputation ; que l'on ne se bat point avec un homme qui vous a insulté ; qu'il se faut mettre en état de l'en punir, sans courre la moitié du danger. Il est vray que l'impunité autorise cette conduite : Car le Privilege des Eglises & des Convents d'Espagne, est de donner une retraite assurée aux Criminels ; & tout autant qu'ils le peuvent, ils commettent leurs mauvaises actions proche du Sanctuaire, pour n'avoir guère de chemin à faire jusqu'à l'Autel ; on le voit souvent embrassé par un Scelerat le Poignard encoire à la main, tout sanglant du Meurtre qu'il vient de commettre.

A l'Egard de leur personne, ils sont fort maigres, petits, la taille fine, la tête belle, les traits réguliers, les yeux beaux, les dents assez bien rangées, le tein jaune & bazanné : ils veulent que l'on marche légèrement, que l'on ait la jambe grosse & le pied petit, que l'on soit chaussé sans talon.

lon, que l'on ne mette point de poudre, qu'on se separe les cheveux sur le côté de la tête, & qu'ils soient coupez tous droits & passez derriere les oreilles, avec un grand Chapeau double de taffetas noir, une Gollille plus laide & plus incommode qu'une Fraise, un Habit toujours noir, au lieu de chemise, des Manches de tafetas ou de tabis noir, une Epée étrangement longue, un Manteau de frise noir par là dessus, des chausses tres-étroites, des manches pendantes, & un Poignard. En verité tout cela gâte à tel point un homme, quelque bien-fait qu'il puisse être d'ailleurs, qu'il semble qu'ils affectent l'habillement le moins agreable de tous, & les yeux ne peuvent s'y accoutumer.

Don Frederic auroit continué de parler, & j'avois tant de plaisir à l'entendre, que je ne l'aurois point interrompu : mais il s'interrompit luy-même, ayant remarqué que la reprise d'Ombre venoit de finir; & comme il eut peur que je ne voulusse me retirer, & que nous devions partir le lendemain de bonne heure, il sortit avec les autres Messieurs. Je me levay en effet fort matin, parce que nous avions une grande journée à faire pour aller coucher à Birbiesca. Nous suivîmes la Riviere pour éviter les Montagnes, & nous passâmes à Oron un gros Ruissseau qui se jette dans l'Ebre. Nous entrâmes peu après dans un chemin si étroit, qu'à peine nos Litteres pouvoient

110 RELAT. DU VOYAGE

y passer. Nous montâmes le long d'une côte fort droite jusqu'à Pancorvo, dont je vis le Château sur une éminence voisine. Nous traversâmes une grande Plaine; & c'étoit une nouveauté pour nous, de voir un Pais uny. Celuy-cy est environné de plusieurs Montagnes, qui semblent se tenir comme une chaîne, & particulièrement celles d'Occa: il fallut passer encore une petite Riviere avant que d'arriver à Birbiesca; ce n'est qu'un Bourg qui n'a rien de remarquable que son College, & quelques Jardins assez jolis le long de l'eau: mais je puis dire que nous nous y rendîmes par le plus mauvais tems que nous eussions encore eu: j'en étois si fatiguée, qu'en arrivant je me mis au lit; ainsi je ne vis Don Fernand de Toledé & les autres Chevaliers que le lendemain, à Castel de Peones. Mais il faut bien vous dire comme l'on est dans les Hôtelleries, & comptez qu'elles sont toutes semblables. Lorsqu'on y arrive fort las & fort fatigué, rôty par les ardeurs du Soleil, ou gelé par les Neiges (car il n'y a guères de temperamment entre ces deux extremités) l'on ne trouve ni pot au feu ni plats lavés; l'on entre dans l'Ecurie, & de là l'on monte en haut. Cette Ecurie est d'ordinaire pleine de Mulets & de Muletiers qui se font des lits des Bats de leurs Mulets pendant la nuit, & le jour ils leur servent de Tables. Ils mangent de bonne amitié avec leurs Mulets, & fraternisent beaucoup ensemble.

L'ES-

L'Escallier par où l'on monte est fort étroit, & ressemble à une méchante échelle. La Señora de la Casa vous reçoit en Robe détroussée & en Manches abbatuës : elle a le tems de prendre les Habits du Dimanche, pendant que l'on descend de la Littiere, & elle n'y manque jamais ; car elles sont toutes pauvres & glorieuses.

L'On vous fait entrer dans une Chambre, dont les Murailles sont assez blanches, couvertes de mille petits Tableaux de devotion, fort mal faits ; les Lits sont sans Rideaux, les Couvertures de Coton à Houpes passablement propres, les Draps grands comme des Serviettes, & les Serviettes comme de petits Mouchoirs de Poche, encore faut-il être dans une grosse Ville pour en trouver trois ou quatre ; car ailleurs il n'y en a point du tout, non plus que de Fourchettes. Il n'y a qu'une Tasse dans toute la Maison, & si les Multiers la tiennent les premiers ; ce qui arrive toujours s'ils le veulent (car on les sert avec plus de respect que ceux qu'ils conduisent) il faut attendre patiemment qu'elle ne leur soit plus nécessaire, ou boire dans une Cruche. Il est impossible de se chauffer au feu des Cuisines sans érouffer, elles n'ont point de Cheminées ; Il en est de même dans toutes les Maisons que l'on trouve sur la Route. On fait un trou au haut du Plancher, & la fumée sort par là. Le feu est au milieu de la Cuisine. L'on met ce que l'on veut

vent faire rôtir sur des Tuilles par terre; & quand cela est bien grillé d'un côté, on le tourne de l'autre. Lorsque c'est de la grosse Viande, on l'attache au bout d'une corde suspenduë sur le feu, & puis on la fait tourner avec la main; de sorte que la fumée la rend si noire, qu'on a peine seulement de la regarder.

Je ne croy pas qu'on puisse mieux représenter l'Enfer, qu'en représentant ces sortes de Cuisines, & les Gens qu'on trouve dedans; car sans compter cette fumée horrible, qui aveugle & suffoque, ils sont une douzaine d'Hommes & autant de Femmes, plus noirs que des Diables, puants & sales comme des Cochons, & vêtus comme des Gueux. Il y en a toujours quelqu'un qui racle impudemment une méchante Guitarre, & qui chante comme un Chat enroué. Les Femmes sont toutes échevelées, on les prendroit pour des Baccantes. Elles ont des Coliers de Verre, dont les grains sont aussi gros que des Noix; ils sont cinq ou six tours à leur col, & servent à cacher la plus vilaine peau du monde.

Ils sont tous plus Voleurs que des Chouettes, & ils ne s'empressent à vous servir que pour vous prendre quelque chose, quoy que ce soit, ne fut-ce qu'une Epingle, elle est prise de bonne guerre, quand on la prend à un François.

Avant toutes choses, la Maîtresse de la Maison vous amène ses petits Enfans, qui
sont

font nuds tête au cœur de l'Hyver, n'eussent-ils qu'un jour. Elle leur fait toucher vos Habits, elle leur en frotte les yeux, les jouës, la gorge, & les mains. Il semble que l'on est devenu Relique, & que l'on guerit de tous Maux. Ces Ceremonies achevées, l'on vous demande si vous voulez manger, & fut-il minuit il faut envoyer à la Boucherie, au Marché, au Cabaret, chez le Boulanger, enfin de tous les côtez de la Ville, pour assembler dequoy faire un très-méchant repas. Car encore que le Mouton y soit fort tendre, leur maniere de le frire avec de l'Huile bouillante n'accommode pas tout le monde; c'est que le Beurre y est très-rare. Les Perdrix rouges s'y trouvent en quantité & fort grosses, elles sont un peu seches, & à cette secheresse naturelle, l'on y en ajoûte une autre, qui est bien-pire; je veux dire, que pour les rôtir, on les réduit en charbon.

Les Pigeons y sont excellents; & en plusieurs endroits l'on trouve de bon Poisson, particulièrement des Bessugos, qui ont le goût de la Truite, & dont on fait des Pârez, qui seroient fort bons, s'ils n'étoient pas remplis d'Ail, de Safran, & de Poivre.

Le Pain est fait de Blé d'Inde, que nous appellons en France Blé de Turquie. Il est assez blanc, & l'on croiroit qu'il est pêtry avec du Sucre tant il est doux; mais il est si mal fait & si peu cuit, que c'est un morceau de Plomb que l'on se met sur l'estomach.

mach. Il a la forme d'un Gâteau tout plat, & n'est gueres plus épais que d'un doigt ; le Vin est assez bon, & dans la Saison des Fruits, l'on a tout sujet d'être content : car les Muscats sont d'une grosseur & d'un goût admirable ; les Figues ne sont pas moins excellentes. L'on peut alors se retrancher à coup seur sur le Dessert. L'on y mange encore des Salades faites d'une Laituë si douce & si rafraîchissante, que nous n'en avons point qui en approchent.

Ne pensez pas, ma chere Cousine, qu'il suffise de dire, allez querir telles choses, pour les avoir ; tres-souvent on ne trouve rien du tout. Mais supposé que l'on trouve ce que l'on veut, il faut commencer par donner de l'argent ; de maniere que sans avoir encore rien mangé, votre repas est compté & payé ; car on ne permet au Maître de l'Hôtellerie, que de vous donner le logement. Ils disent pour raison, qu'il n'est pas juste qu'un seul profite de l'arrivée des Voyageurs, & qu'il vaut mieux que l'argent se répande en plusieurs endroits.

L'on n'entre en aucun lieu pour dîner, l'on porte sa Provision, & l'on s'arrête au bord de quelque Ruisseau, où les Muliers font manger leurs Mulets. C'est de l'Avoine ou de l'Orge, avec de la Paille hachée qu'ils ont dans de grands Sacs ; car pour du Foin, on ne leur en donne point. Il n'est pas permis à une Femme ou à une Fille de demeurer plus de deux jours dans une Hôtellerie.

tellerie sur les chemins , à moins qu'elle n'en aye des raisons tres - apparentes. En voilà assez pour que vous soyez informée des Hôtelleries , & de la maniere dont on y est receu.

Après le souper ces Messieurs jouèrent à l'ombre ; & comme je n'y suis pas assez forte pour jouer contr'eux , je m'interessay avec Don Frederic de Cardone ; & Don Fernand de Toledé se mit auprès du Brasier avec moy. Il me dit qu'il auroit bien souhaité que j'eusse eu le tems de passer par Vailladolid ; que c'est la plus agréable Ville de la vieille Castille ; qu'elle avoit été long-tems la demeure des Rois d'Espagne , & qu'ils y ont un Palais digne de leur Grandeur. Que pour luy , il y avoit des Parentés qui se seroient fait un plaisir de m'y regaler , & qu'elles n'auroient pas manqué de me faire voir l'Eglise des Dominiquains ; que les Ducs de Lerma ont fondée ; qu'elle étoit fort riche , & le Portail d'une singuliere beauté , à cause des Figures & des bas Reliefs qui l'enrichissent. Que dans le College du même Convent , les François y voyoient avec satisfaction toutes les Murailles semées de Fleurs de Lis , & que l'on disoit qu'un Evêque qui appartenoit au Roy de France les y avoit fait peindre. Il ajouta qu'elles m'auroient menées aux Religieuses de Sainte Claire , pour voir dans le Chœur de leur Eglise le Tombeau d'un Chevalier Castillan , dont on pretend qu'il sort des

116 RELAT. DU VOYAGE

accents & des plaintes toutes les fois que quelqu'un de sa Famille doit mourir. Je souris à cela, comme étant dans le doute d'une chose qu'effectivement je ne croy point. Vous n'ajoutez pas foy à ce que je vous dis, continua-t-il, & je ne voudrois pas non plus vous l'assurer comme une vérité incontestable, bien que tout le Monde en soit persuadé en ce Pais-cy. Mais il est certain qu'il y a une Cloche en Arragon, dans un Bourg appelé Vililla sur l'Ebre, laquelle a dix brasses de tour; & il arrive qu'elle sonne quelquefois toute seule, sans que l'on puisse remarquer qu'elle soit agitée par les Vents, ni par aucun tremblement de Terre: en un mot, par rien de visible. Elle tinte d'abord, & ensuite d'intervalle en intervalle, elle sonne à volée tant le jour que la nuit. Lorsqu'on l'entend, on ne doute point qu'elle n'annonce quelque sinistre accident. C'est ce qui arriva en 1601. le Jeudy treize de Juin; jusqu'au Samedy quinze du même mois: Elle cessa alors de sonner, & elle recommença le jour de la Fête de Dieu, comme on étoit sur le point de faire la Procession. Elle sonna aussi quand Alphonse Cinquième, Roy d'Arragon, alla en Italie pour prendre possession du Royaume de Naples. On l'entendit à la mort de Charles Quint. Elle marqua le départ pour Affrique du Roy de Portugal Don Sebastien, l'extremité du Roy Philippe Second, & le trépas de sa dernière Femme la

Reine

Reine Anne. Vous voulez que je vous croye, Don Fernand, luy dis-je, il semble que je suis trop opiniâtre de ne me pas rendre encore ! mais vous conviendrez qu'il est des choses dont il est permis de douter. Avouiez plutôt, Madame, reprit-il d'un air enjoué, que c'est manque de foy pour moy ; car je ne vous ay rien dit, qui ne soit sçeu de tout le Monde ; mais peut-être croirez-vous davantage Don Esteve de Carvajal, sur une chose aussi extraordinaire, qui est en son Pais. Il l'appella en même tems, & luy demanda s'il n'étoit pas vray qu'il y avoit au Convent des Freres Prêcheurs de Cordouë, une Cloche qui ne manque point de sonner toutes les fois qu'il doit mourir un Religieux, & qu'ainsi l'on en sçait le tems à un jour près. Don Esteve confirma ce que disoit Don Fernand, & si je n'en suis pas demeurée absolument convaincuë, j'en ay tout au moins fait semblant.

Vous passez si vite dans la vieille Castille, continua Don Fernand, que vous n'aurez pas le tems d'y rien voir de remarquable. On y parle par tous du Portrait de la Sainte Vierge, qui s'est trouvé miraculeusement empreint sur un Rocher. Il est aux Religieuses Augustines d'Avila, & beaucoup de Personnes s'y rendent par devotion ; mais on n'a guères moins de curiosité pour de certaines Mines de Sel, qui sont proches de là, dans un Village appelé Mengravage ; l'on descend plus de deux

cens

cens degrez sous Terre , & l'on entre dans une vaste Caverne , formée par la Nature , dont le haut est soutenu par un seul Pilier de Sel cristalin , d'une grosseur & d'une beauté surprenante. Assez proche de ce lieu , dans la Ville de Soria , on voit un grand Pont sans Riviere , & une grande Riviere sans Pont , parce qu'elle a changé de Lit par un Tremblement de Terre.

Mais si vous veniez jusqu'à Medina del Campo , ajouta-t-il , je suis sûr que les Habitans vous y feroient une Entrée , par la seule raison que vous êtes François , & qu'ils se piquent de les aimer , pour se distinguer un peu des sentimens des autres Castillans. Leur Ville est tellement privilégiée , que le Roy d'Espagne n'a pas le pouvoir d'y créer des Officiers , ni le Pape même d'y conferer des Benefices. Ce Droit appartient aux Bourgeois ; & très-souvent ils se battent pour l'Election des Ecclesiastiques & des Magistrats.

Une des choses que les Etrangers trouvent la plus belle en ce Pais-cy , c'est l'Aqueduc de Segovie qui est long de cinq lieues , il a plus de deux cens Arches d'une hauteur extraordinaire , bien qu'en plusieurs endroits il y en ait deux l'une sur l'autre , & il est tout bâti de pierre de taille , sans que pour les joindre on y ait employé ni mortier ni ciment : On le regarde comme un Ouvrage des Romains , ou du moins qui est digne de l'être : la Riviere qui est au
bout

bout de la Ville entoure le Château & luy sert de Fossé ; il est bâti sur le Roc. Entre plusieurs choses remarquables, on y voit les Portraits des Roys d'Espagne qui ont régné depuis plusieurs Siècles, & de toutes les Villes du Royaume : On ne bat Monnoye qu'à Seville & à Segovie : l'on tient que les pieces de huit que l'on y fait, sont plus belles que les autres : c'est par le moyen de la Riviere, que de certains Moulins tournent, lesquels servent à battre la Monnoye. On y trouve aussi des promenades charmantes le long d'une Prairie plantée d'Ormeaux, dont le feuillage est si épais, que les plus grandes ardeurs du Soleil ne le peuvent pénétrer. Je ne manque pas de curiosité, luy dis-je, pour toutes les choses qui le méritent : mais je manque à présent de tems pour les voir ; je serois neantmoins bien-aisé d'arriver d'assez bonne heure à Burgos pour me promener dans la Ville. C'est à dire, Madame, reprit Don Fernand, qu'il faut vous laisser en état de vous retirer. Il en avertit les Chevaliers qui quitterent le jeu, & nous nous séparâmes.

Je me suis levée ce matin avant le jour, & je finis cette Lettre à Burgos où je viens d'arriver. Ainsi, ma chere Cousine, je ne vous en manderay rien d'aujourd'huy ; mais je profiteray de la premiere occasion pour vous donner de mes nouvelles.

A Burgos, ce 27. Février 1679.



QUATRIÈME

L E T T R E.

Nous eûmes lieu de nous appercevoir en arrivant à Burgos, que cette Ville est plus froide que toutes celles par où nous avions passé; & l'on dit aussi que l'on n'y ressent jamais ces grandes & excessives chaleurs qui tuënt dans les autres endroits d'Espagne. La Ville est sur la pente de la Montagne, & s'étend dans la Plaine jusqu'au bord de la Rivière, qui mouille le pied des Murailles. Les Ruës sont fort étroites & inégales: le Château qui n'est pas grand, mais assez fort, se voit sur le haut de la Montagne; un peu plus bas est l'Arc de Triomphe de Fernando Gonzales, que les Curieux trouvent extrêmement beau. Cette Ville a été la première reconquise sur les Maures, & les Roys d'Espagne y ont demeuré long-tems; c'est la Capitale de la vieille Castille: Elle tient le premier rang dans les deux Etats des deux Castilles bien que Tolède luy dispute. On y voit de beaux Bâtimens, & le Palais des Velascos est un
des

des plus magnifique. L'on trouve dans tous les Carrefours & dans les Places publiques, des Fontaines jaillissantes, avec des Statuës, dont quelques-unes sont bien faites : mais ce qui est de plus beau c'est l'Eglise Cathedrale; elle est tellement grande & vaste, que l'on y chante la Messe en cinq Chapelles differentes sans s'interrompre les uns les autres; l'Architecturë en est si delicate, & d'un travail si exquis, qu'elle peut passer entre les Bâtimens Goriques pour un Chef-d'œuvre de l'Art; & cela est d'autant plus remarquable, que l'on bâtit assez mal en Espagne: en quelques endroits c'est par pauvreté, & en quelques autres manque de pierre & de chaux. On m'a dit qu'à Madrid même on y voyoit des maisons de terre, & que les plus belles sont faites de briques liées avec de la terre au lieu de chaux. Pour passer de la Ville au Fauxbourg de Bega, on traverse trois Ports de pierre; la Porte qui répond à celui de Santa Maria est fort élevée, avec l'Image de la Vierge au dessus; ce Fauxbourg contient la plus grande partie des Convents & des Hôpitaux: on y en voit un fort grand fondé par Philippes II. pour recevoir les Pellerins qui vont à S. Jacques, & les garder un jour: l'Abbaye de Mille Flores, dont le Bâtiment est tres-magnifique, n'en est pas éloigné. On voit encore dans ce Fauxbourg plusieurs Jardins qui sont arrosés de fontaines & de ruisseaux d'eau vive; la Riviere leur sert de

Canal, & l'on trouve dans un grand Parc entouré de murailles, des Promenoirs en tout tems.

Je voulus voir le saint Crucifix qui est au Convent des Augustins; il est placé dans une Chapelle du Cloître assez grande & si sombre, qu'on ne l'appërçoit qu'à la lueur des Lampes qui sont sans cesse allumées; il y en a plus de cent; les unes sont d'or & les autres d'argent, d'une grosseur si extraordinaire, qu'elles couvrent toute la voûte de cette Chapelle; il y a soixante Chandeliers d'argent plus hauts que les plus grands hommes, & si lourds qu'on ne les peut remuer à moins que de se mettre deux ou trois ensemble. Ils sont rangés à terre des deux côtez de l'Autel; ceux qui sont dessus sont d'or massif. L'on voit entre deux des Croix de même garnies de Pierrieres & des Couronnes qui sont suspendues sur l'Autel, ornées de Diamans & de Perles d'une beauté parfaite. La Chapelle est tapissée d'un Drap d'or fort épais; elle est si chargée de raretez & de Vœux, qu'il s'en faut bien qu'il n'y ait assez de place pour les mettre tous; de sorte que l'on en garde une partie dans le Tresor.

Le Saint Crucifix est élevé sur l'Autel à peu près de grandeur naturelle; il est couvert de trois Rideaux l'un sur l'autre; tous brodez de Perles & de Pierrieres; quand on les ouvre, ce que l'on ne fait qu'après de tres-grandes Ceremonies, & pour des per-
sonnes

sonnes distinguées, l'on sonne plusieurs Cloches, tout le monde est prosterné à genoux, & il faut demeurer d'accord que ce lieu & cette vûë inspirent un tres-grand respect. Le Crucifix est de Sculpture, & ne peut être mieux fait, sa carnation est tres-naturelle; il est couvert depuis l'estomach jusqu'aux pieds, d'une toile fine fort plissée, qui fait comme une espee de Juppe; ce qui ne luy convient guères, du moins à mon sens.

On tient que c'est Nicodeme qui l'a fait: mais ceux qui aiment toujours le merveilleux, pretendent qu'il à été apporté du Ciel miraculeusement. On m'a conté que de certains Religieux de cette Ville le volerent autrefois, & l'emporterent, & qu'il fut retrouvé le lendemain dans sa Chapelle ordinaire; qu'alors ces bons Moines le remporterent à force ouverte une seconde fois, & qu'il revint encore; quoy qu'il en soit, il fait plusieurs Miracles, & c'est une des plus grandes devotions de l'Espagne; les Religieux disent qu'il fuë tous les Vendredis.

J'allois rentrer dans l'Hôtellerie, lorsque nous vîmes le Valet de Chambre du Chevalier de Cardonne qui accouroit de toute sa force après nous. Il étoit botté, & trois Religieux le suivoient fort échauffez. Je fis dans ce moment un Jugement temeraire: car je ne pûs m'empêcher de croire que c'est qu'il avoit volé quelque chose

dans cette riche Chapelle, & qu'on l'avoit pris sur le fait: mais son Maître qui étoit avec moy luy ayant demandé ce qu'il le faisoit aller si vîte, il luy dit, qui étoit entré avec ses Eperons dans la Chapelle du S. Crucifix, qu'il y étoit demeuré le dernier, & que les Religieux l'avoient enfermé pour luy faire donner de l'argent; qu'il s'étoit échappé de leurs mains, après en avoir reçu quelques gourmandes, & qu'ils le poursuivoient encore comme nous venions de voir. C'est la vérité que l'on n'y porte point d'Eperons, ou que tout au moins il en coûte quelque chose. La Ville n'est pas extrêmement grande; elle est ornée d'une belle Place, où il y a de hauts Piliers qui soutiennent de fort jolies maisons; l'on y fait souvent des Courses de Taureaux, car le Peuple aime beaucoup cette sorte de Divertissement. Il y a aussi un Pont tres-bien bâti, fort long & fort large. La Riviere qui passe dessous arrose une Prairie, au bord de laquelle on voit des Allées d'arbres qui forment un bocage tres-riant; le Commerce autrefois y étoit considerable, mais il est bien diminué. On y parle mieux Castillan qu'en aucun autre lieu d'Espagne, & les hommes y sont naturellement Soldats; de manière que lorsque le Roy en a besoin, il en trouve là de plus braves & en plus grand nombre qu'ailleurs.

Après le souper on se mit au jeu à l'ordinaire

naire ; Don Sanche Sarmiento dit qu'il cédoit sa place à qui la voudroit , & qu'il luy sembloit que c'étoit à luy à m'entretenir ce soir-là. Je sçavois qu'il y avoit tres-peu qu'il étoit de retour de Sicile : je luy demanday s'il avoit été un de ceux qui avoient aidé à châtier ce Peuple rebelle. Helas ! Madame , dit-il, le Marquis de Las-Navas suffisoit pour les punir au de là de leur crime ; j'étois à Naples dans le dessein de passer en Flandres , où j'ay des parens de même nom que moy. Le Marquis de Los-Velez Viceroy de Naples , m'engagea de quitter mon premier Projet , & de m'embarquer avec le Marquis de Las-Navas, que le Roy envoyoit Viceroy en Sicile. Nous fîmes voile sur deux Bâtimens de Majorque , & nous nous rendîmes à Messine le six de Janvier : comme il n'avoit point fait avertir de sa venuë , & que Personne n'y étoit préparé , on n'eut pas le tems de le recevoir avec les honneurs que l'on rend d'ordinaire aux Viceroy : mais en verité ses intentions étoient si contraires à ces pauvres gens , que son Entrée n'auroit été accompagnée que de larmes.

Il fut à peine arrivé , qu'il fit mettre en prison deux Jurats nommez Vincenzo Zufso , & Don Diego ; il établit des Espagnols à leur place ; il cassa rigoureusement l'Académie des Chevaliers de l'Etoile , & commença d'exécuter les Ordres que Don Vincenzo Gonzaga avoit receus depuis long-

tems, & qu'il avoit éludé par bonté ou par foiblesse. Il fit publier aussi-tôt un Règlement, par lequel le Roy changeoit toute la forme du Gouvernement de Messine, ôtoit à la Ville les revenus dont elle jouissoit, luy défendoit de porter à l'avenir le titre glorieux d'Exemplaire, cassoit le Senat, & mettoit à la place des six Jurats, six Elûs, deux desquels seroient Espagnols; que ces Elûs ne pourroient plus à l'avenir aller en Public avec leurs Habits de Magistrats; que les Tambours & les Trompettes ne marcherient plus devant eux; qu'ils n'iroient point ensemble dans un même Carosse à quatre Chevaux, comme ils avoient accoutumé: qu'au lieu du Stratico qui demeureroit aboly, le Roy nommeroit un Gouverneur Espagnol, lequel il revoqueroit à sa volonté; qu'ils ne seroient plus assis que sur un Banc; qu'on ne les encenseroit plus dans les Eglises; qu'ils seroient habillez à l'Espagnolle; qu'ils ne pourroient s'assembler pour les Affaires publiques, que dans une Chambre du Palais du Viceroy, & qu'ils n'auroient plus de Jurisdiction sur le Plat-Païs.

Chacun demeura consterné, comme si les Carreaux de la foudre étoient tombez du Ciel pour les écraser: Mais leur douleur augmenta bien le cinquième du même mois, lorsque le Mestre de Camp General fut enlever tous les Privilèges en Original, & jusqu'aux Copies qu'il trouva
dans

dans le Palais de la Ville, & le Bouteau brûla publiquement ces Papiers. L'on arrêta ensuite le Prince de Condre : & la défolation de sa Famille, mais particulièrement de la Princesse Eleonor sa Sœur, avoit quelque chose de si touchant, que l'on ne pouvoit se défendre de mêler ses larmes aux siennes. Cette jeune personne n'a pas encore dix huit ans, sa beauté & son esprit sont de ces miracles qui surprennent toujours. Don Sanche s'attendrit au souvenir de la Princesse, & je connus aisément que la pitié n'avoit pas toute seule part à ce qu'il m'en disoit. Il continua cependant à me parler de Messine.

Le Viceroy, ajouta-t-il, fit publier une Ordonnance, par laquelle il étoit enjoint à tous les Bourgeois, sur peine de dix ans de prison, & de cinq mille écus d'amende, d'apporter leurs Armes dans son Palais. Il fit en même tems ôter la grosse Cloche de l'Hôtel-de-Ville, qui servoit à faire prendre les Armes aux Habitans, & devant luy on la brisa en mille morceaux. Il déclara peu après, qu'il alloit faire bâtir une Citadelle qui contiendrait le Quartier appelé Terra-Nova jusqu'à la Mer. On fonda par son ordre toutes les Cloches de l'Eglise Cathédrale, pour faire la Statue du Roy d'Espagne ; & les enfans du Prince de Condre furent arrêtez. Mais leur crainte devint extrême, lorsque le Viceroy fit couper la tête à D. Vincenzo Zuffo l'un

des Jurats. Cét exemple de severité alarma tout le monde ; & ce qui parut plus terrible, c'est que dans les derniers troubles quelques familles de Messinois s'étant retirées en plusieurs endroits, le Marquis de Liche Ambassadeur d'Espagne à Rome, leur conseilla de bonne foy de retourner en leur País ; il les assura que tout y étoit calme, & que l'Amnistie generale y devoit être déjà publiée ; & pour leur faciliter le passage, il leur donna des Passeports. Ces pauvres gens qui n'avoient pas pris les Armes, & qui n'étant point du nombre des Revoltez, ne se reprochoient rien, & ne croyoient pas aussi qu'on deût les traiter en coupables, se rendirent à Messine : mais ils avoient à peine pris terre au Port, que la joye de le revoir dans leur País natal, & au milieu de leurs Amis, fut étrangement troublée, lorsqu'on les arrêta, & sans aucun quartier dès le lendemain le Viceroy les fit tous pendre, n'ayant point d'égards ni pour l'âge, ni pour le sexe. Il envoya renverser la grosse Tour de Palerme ; & les principaux Bourgeois de cette Ville, ayant voulu s'opposer aux Impôts excessifs que le Marquis de Las Navas venoit de mettre sur le Blé, les Soyes, & les autres Marchandises, il les envoya aux Galeres, sans se laisser toucher par les larmes de leurs Femmes, & par le besoin que tant de malheureux Enfans pouvoient avoir de leurs Peres.

Je vous avouë, continua Don Sanche, que mon caractere est si opposé aux rigueurs que l'on exerce chaque jour contre ce miserable Peuple, qu'il me fut impossible de rester plus long tems à Messine. Le Marquis de las Navas vouloit envoyer à Madrid, pour informer le Roy de ce qu'il avoit fait. Je le priay de me charger de cette Commission; & en effet, il me donna ses Dépêches, que j'ay rendues à Sa Majesté, & en même tems je parlay pour le Prince de Condre. J'ose croire que mes offices ne luy seront pas tout-à-fait inutiles. Je suis persuadée, luy dis je, que ç'a été le principal motif de votre Voyage: Je ne suis pas pénétrante, mais il me semble que vous prenez un tendre intérêt dans les Affaires de cette Famille. Il est vray, Madame, continua-t-il, que l'injustice que l'on fait à ce malheureux Prince, me touche sensiblement. S'il n'étoit pas Frere de la Princesse Eleonor, luy dis-je, peut-être que vous seriez plus tranquille sur ce qui le regarde, mais n'en parlons plus. Je remarque que ce souvenir vous afflige, veuillez plutôt m'apprendre quelque chose de ce qu'on trouve de plus remarquable dans votre Pais. Ah! Madame, s'écria-t-il, vous me voulez insulter; car je ne doute pas que vous ne sçachiez que la Galice est si pauvre, & d'une beauté si mediocre, qu'il n'y a pas lieu de la vanter; ce n'est pas que la Ville de Saint Jacques de

Tro RELAT. DU VOYAGE

Compostelle ne soit considerable ; elle est Capitale de la Province , & il n'y en a gueres en Espagne qui luy puisse être superieure en grandeur ni en richesses. Son Archevêché vaut soixante-dix mille Ecus de rente , & le Chapitre en a autant. Elle est située dans une agréable Plaine , entourée de côteaux , dont la hauteur est mediocre , & il semble que la Nature ne les a mis en ce lieu , que pour garantir la Ville des Vents mortels qui viennent des autres Montagnes. Il y a une Université : on y voit de beaux Palais , de grandes Eglises , des Places publiques , & un Hôpital des plus considerables & des mieux servis de l'Europe. Il est composé de deux Cours d'une grandeur extraordinaire, bâties chacune des quatre côtez , avec des Fontaines au milieu : plusieurs Chevaliers de S. Jacques demeurent dans cette Ville ; & la Metropole , qui est dédiée à ce Saint , conserve son Corps. Elle est extrêmement belle , & prodigieusement riche. On pretend que l'on entend à son Tombeau un cliquetis , comme si c'étoit des Armes que l'on frapât les unes contre les autres ; & ce bruit ne se fait , que lorsque les Espagnols doivent souffrir quelque grande perte. Sa Figure est représentée sur l'Autel , & les Pelerins la baisent trois fois , & luy mettent leur Chapeau sur la tête ; car cela est de la Ceremonie. Ils en font encore une autre assez singuliere ; ils montent au dessus de l'Eglise , qui

qui est couverte de grandes Pierres plates. En ce lieu est une Croix de Fer, où les Pelerins attachent toujours quelques lambeaux de leurs Habits. Ils passent sous cette Croix, par un endroit si petit, qu'il faut qu'ils se glissent sur l'estomach contre le Pavé; & ceux qui ne sont pas menus, sont prêts à crever. Mais il y en a eu de si simples, ou de si superstitieux, qu'ayant obmis de le faire, ils sont revenus exprés de quatre & cinq cens lieues; car on voit là des Pelerins de toutes les contrées du Monde. Il y a la Chapelle de France, dont on a beaucoup de soin. L'on assure que les Rois de France y font du bien de tems en tems. L'Eglise qui est sous terre, est plus belle que celle d'en haut. On y trouve des Tombeaux superbes & des Epitaphes tres-anciennes, qui exercent la curiosité des Voyageurs. Le Palais Archiepiscopal est grand, vaste, bien bâti, & son antiquité luy donne des beautés, au lieu de luy en ôter. Un homme de ma connoissance, grand chercheur d'Etymologies, assuroit que la Ville de Compostelle se nommoit ainsi, parce que Saint Jacques devoit souffrir le martyre dans le lieu où il verroit paroître une Etoile à Campo-Stella. Il est vray, reprit-il, que quelques Gens le pretendent ainsi; mais le zele & la credulité du Peuple va bien plus loin, & l'on montre à Padron proche de Compostelle, une Pierre creuse, & l'on pretend que c'étoit

le petit Bateau dans lequel Saint Jacques arriva, après avoir passé dedans tant de Mers, où sans un continuel Miracle, la Pierre auroit bien dû aller à fond. Vous n'avez pas l'air d'y ajouter foy, luy dis-je. Il se prit à sourire; & continuant son Discours. Je ne puis m'empêcher, dit-il, de vous faire la description de nos Milices; on les assemble tous les ans au mois d'Octobre, & tous les jeunes Hommes depuis l'âge de quinze ans, sont obligez de marcher: Car s'il arrive qu'un Pere, ou qu'un Parent, celât son Fils ou son Cousin, & que ceux qui les rassemblent le sceussent, ils feroient condamner celuy qui cache son Enfant à demeurer toute sa vie en prison. L'on en a vû quelquefois des exemples; mais à la verité, ils ne sont pas frequens, & les Paisans ont une si grande joye de se voir armez, & de se voir traiter de *Cavaliers*, & de *Nobles Soldados del Rey*, qu'ils ne voudroient pour rien, perdre cette occasion. Il est rare que dans tout un Regiment, il se trouve deux Soldats qui ayent plus d'une Chemise; leurs Habits sont d'une Etoffe si épaisse, qu'il semble qu'elle soit faite avec de la Ficelle. Leurs Souliers sont de corde; les Jambes nuës; chacun porte quelques plumes de Coq, ou de Pan à son petit Chapeau, qui est retroussé par derriere, avec une Fraize de Guenilles au cou; leur Epée bien souvent sans Fourreau, ne tient qu'avec une Cor-

de, le reste de leurs Armes, n'est guères en meilleur ordre ; & dans cer équipage, ils vont gravement à Tuy, où est le Rendez vous general ; parce que c'est une Place frontiere au Portugal. Il y en a trois de cette maniere, celle-là, Ciudad-Rodri-go, & Badajoz, mais Tuy est la mieux gardée, parce qu'elle est vis-à-vis de Valentia, Place considerable du Royaume de Portugal, & que l'on a fortifiée avec soin. Ces deux Villes sont si proches, qu'elles se peuvent battre à coup de Canon ; & si les Portugais n'ont rien oublié pour mettre hors d'insulte Valentia, les Espagnols pretendent que Tuy n'est pas moins en état de se défendre. Elle est bâtie sur une Montagne, dont la Riviere de Minho mouille le pied, avec de bons Rempars, de fortes Murailles, & beaucoup d'Artillerie. C'est là, dis-je, que nos Galiegos demandent à combattre les Ennemis du Roy, & qu'ils assurent d'un air un peu fanfaron, qu'ils ne les craignent pas. Il en peut être quelque chose ; car dans la suite des tems, on en forme d'aussi bonnes Troupes, qu'il s'en puisse trouver en toute l'Espagne. Cependant c'est un mal pour le Royaume, que l'on en prenne ainsi toute la Jeunesse ; les Terres pour la plupart y demeurent incultes ; & du côté de S. Jacques de Compostelle, il semble que ce soit un desert ; de celuy de l'Ocean le Pais étant meilleur, & plus peuplé, il y a beaucoup de choses

utiles à la vie , & même agreables ; comme des Grenades , des Oranges , des Citrons , de plusieurs sortes de Fruits , d'excellent Poisson ; & particulièrement des Sardines , plus delicates que celles qui viennent de Royan à Bordeaux.

Une des choses à mon gré la plus singulière de ce Royaume , c'est la Ville Doreuse , dont une partie jouit toujours des douceurs du Printems , & des Fruits de l'Automne , à cause d'une quantité de Sources d'eau bouillante qui échauffent l'Air par leurs exhalaisons , pendant que l'autre partie de cette même Ville éprouve la rigueur des plus longs Hyvers , parce qu'elle est au pied d'une Montagne très-froide ; ainsi l'on y trouve dans l'espace d'une seule Saison , toutes celles qui composent le cours de l'Année.

Vous ne me parlez point , interrompis-je , de cette merveilleuse Fontaine , appelée Louzana. Hé ! qui vous en a parlé à vous-même , Madame , dit-il , d'un air enjoué. Des personnes qui l'ont vûe , j'ajoutay-je. On vous a donc appris , continuait-il que dans la haute Montagne de Cebret on trouve cette Fontaine à la Source du Fleuve Lours , laquelle a son flux & son reflux comme la Mer ; bien qu'elle en soit éloignée de vingt lieues ; que plus les chaleurs sont grandes , plus elle jette d'eau , & que cette eau est quelque fois froide comme de la glace , & quelquefois aussi

chaude

chaude que si elle bouilloit, sans que l'on en puisse alleguer aucune cause naturelle. Vous m'en apprenez des particularitez que j'ignoreis, luy dis-je, & c'est me faire un grand plaisir; car j'ay assez de curiosité pour les choses qui ne sont pas communes. Je voudrois, reprit-il, qu'il fût moins tard, je vous rendrois compte de plusieurs raretez qui sont en Espagne, & que vous seriez bien-aise peut-être de sçavoir. Je vous en quitte pour ce soir, luy dis-je, mais j'espere qu'avant que nous soyons arrivez à Madrid, nous trouverons le tems d'en parler. Il me le promit fort honnêtement; & le Jeu étant finy, nous nous dîmes adieu.

Quand je voulus me coucher, l'on me conduisit dans une Galerie pleine de Lits, comme on les voit dans les Hôpitaux. Je dis que cela étoit ridicule; & que n'ayant besoin que de quatre, il n'étoit pas nécessaire de m'en donner trente, & de me mettre dans une Halle où j'allois gélér. On me répondit que c'étoit le lieu le plus propre de la Maison, & il fallut en passer par là. Je fis dresser mon Lit: mais j'étois à peine couchée, que l'on frappa doucement à ma Porte; mes Femmes l'ouvrirent; & demeurèrent bien surprises de voir le Maître & la Maîtresse suivis d'une douzaine de Misérables, & si déshabillez, qu'ils étoient presque nuds. J'ouvris mon Rideau au bruit qu'ils faisoient, & j'ouvris en-

136 RELAT. DU VOYAGE

encore plus les yeux à la vûe de cette noble Compagnie. La Maîtresse s'approcha de moy, & me dit que c'étoient d'honnêtes Voyageurs, qui alloient coucher dans les Lits qui étoient de reste. Comment coucher icy ? luy dis je, je croy que vous perdez l'esprit. Je le perdrois en effet, dit elle, si je laissois tant de Lits inutiles. Il faut, Madame, que vous les payez, ou que ces Messieurs y demeurent. Je ne puis vous exprimer ma colere, je fus tentée d'envoyer querir Don Fernand & mes Chevaliers, qui les auroient plutôt fait passer par les fenêtres, que par la porte. Mais au fond, scauroit été un beau sujet de vacarme, pour une douzaine de méchants Grabats. Je m'apaisay donc, & je tombay d'accord de payer vingt sols pour chacun de ses Lits. Ils ne sont guères plus chers à Fontainebleau, lorsque la Cour y est. Ces illustres Espagnols, ou pour parler plus juste, ces Marauts qui avoient eu l'insolence d'entrer dans cette Galerie, se retirèrent aussi tôt, après m'avoir fait beaucoup de reverence.

Le lendemain je pensay pâmer de rire, bien que ce fût à mes dépens, quand je connus l'habileté de mes Hôtes pour me ruiner. Car vous scaurez en premier lieu, que ces prétendus Voyageurs étoient leurs voisins, & qu'ils sont accoutumés à ce manège, lorsqu'ils voient des Etrangers: mais quand je voulus compter les Lits pour les payer, on les roula tous au milieu de la Galerie, &

l'on

l'on commença de tirer des ais qui étoient le long de la muraille, & qui cachotent certains trous pleins de paille, qui auroient pû servir à coucher des Chiens. Je les payay pourtant aussi chacun vingt sols. Quatre Pistoles terminerent nôtre petite dispute. Je m'eus pas la force de m'en fâcher, tant je trouvay la chose singuliere. Je ne vous raconterois pas ce petit incident, sans qu'il pût servir à vous faire connoître le caractère de cette Nation.

Nous ne partîmes de Burgos que bien tard, le tems étoit si mauvais. & il étoit tombé pendant la nuit une si grande abondance de pluie, que j'attendis le plus long-tems que je pûs, esperant toujours qu'elle cesseroit. Enfin je me déterminay, & je montay dans ma Litier. Je n'étois pas encore bien éloignée de la Ville, que je me repentois déjà d'en être partie. On ne voyoit aucun chemin, particulièrement celui d'une grande Montagne fort haute & fort roide, par laquelle il falloit de nécessité passer: un de nos Multiers qui alloit devant prit trop tôt le penchant de cette Montagne, & il tomba avec son Mulet dans une espee de precipice où il se cassa la tête, & se demit le bras. Comme c'étoit le fameux Philippe de Saint Sébastien, lequel est plus intelligent que tous les autres, & qui conduit d'ordinaire les Personnes de qualité à Madrid, il s'attira une compassion generale, & nous demeurâmes tres long-tems
à la

à le retirer du méchant endroit où il étoit tombé ; Don Fernand de Toledé eut la charité de luy donner sa Litte. La nuit vint promptement ; & nous nous en ferions consoler , si nous eussions pû revenir à Burgos ; mais il étoit impossible , les chemins n'étoient pas moins couverts de Neige de ce côté-là , que de tous les autres. Ainsi nous arrêtâmes à Madrigalesco , qui n'a pas douze maisons , & je puis dire que nous y fûmes assiegez sans avoir des Ennemis. Cette aventure ne laissa pas de nous donner quelque inquietude , bien que nous eussions apporté des provisions pour plusieurs jours.

La plus considerable maison du Village étoit à demy découverte ; & il y avoit peu que j'y étois logée , lorsqu'un venerable Vieillard me demanda de la part d'une Dame qui venoit d'arriver. Il me fit un compliment , & me dit qu'elle avoit appris que c'étoit le seul lieu où l'on pouvoit être moins incommodé , qu'ainsi elle me prioit de luy permettre qu'elle s'y retirât avec moy. Il ajouta que c'étoit une Personne de qualité d'Andalousie , qu'elle étoit veuve depuis peu , & qu'il avoit l'honneur d'être à elle.

Un de nos Chevaliers nommé Don Esteve de Carvajal , qui est du même Pais , ne manqua pas de demander son nom au vieux Gentilhomme. Il luy dit que c'étoit la Marquise de Los Rios. A ce nom il se tourna vers moy , & m'en parla comme d'une Personne dont le merite & la naissance étoient

étoient également distinguez ; j'acceptay avec plaisir cette bonne compagnie. Elle vint aussi-tôt dans sa Litier, dont elle n'étoit point descenduë, parce qu'elle n'avoit trouvé aucune maison où l'on pût la recevoir.

Son Habit me parut fort singulier ; il falloit être aussi belle qu'elle étoit, pour y conserver des charmes. Elle avoit un corps d'une étoffe noire, & la jupe de même, & par dessus une maniere de Surplis de toile de Baptiste, qui luy descendoit plus bas que les genoux ; les manches étoient longues, & serrées au bras, qui tomboient jusques sur les mains. Ce surplis s'attachoit sur le Corps, & comme il n'étoit point plissé par devant, il sembloit que c'étoit une bavette. Elle portoit sur sa tête un morceau de Mouffeline qui luy entouroit le visage ; & l'on auroit crû que c'étoit une guimpe de Religieuse, sans qu'il étoit trop chiffonné & trop clair. Il couvroit sa gorge, & descendoit plus bas que le bord du corps de jupe. Il ne luy paroissoit aucuns cheveux ; ils étoient tous cachez sous cette Mouffeline. Elle portoit une grande Mante de Taffetas noir, qui la couvroit jusqu'aux pieds ; & par dessus cette Mante, elle avoit un Chapeau, dont les bords étoient fort larges, attaché sous le menton avec des cordons de Soye. On me dit qu'elles ne portent ce Chapeau, que lors qu'elles sont en voyage.

Tel est l'Habit des Veuves & des Dueñas, Habit qui n'est pas supportable à mes yeux ; & si l'on rencontroit la nuit une femme vêtue ainsi, je suis persuadée que l'on pourroit en avoir peur sans être trop poltron ; cependant il faut avouer que cette jeune Dame étoit d'une beauté admirable avec ce vilain deüil, on ne le quitte jamais à moins que l'on ne se remarie ; & par toutes les choses qu'il faut que les Veuves observent en ce Pais-icy, on les contraint de pleurer la mort d'un Epoux qu'elles n'ont quelquefois guère aimé vivant.

J'ay appris qu'elles passent la premiere année de leur deüil dans une Chambre toute renduë de noir, où l'on ne voit pas un seul rayon de Soleil : elles sont assises les jambes en Croix sur un petit Matelas de toile de Holande. Quand cette année est finie, elles se retirent dans une Chambre renduë de gris : elles ne peuvent avoir ni Tableaux, ni Miroirs, ni Cabinets, ni belles Tables, ni aucuns Meubles d'argent : elles n'osent porter de Pierrieres, & moins encore de couleurs. Quelques modestes qu'elles soient, il faut qu'elles vivent si retirées, qu'il semble que leur ame est déjà dans l'autre monde. Cette grande contrainte est cause que plusieurs Dames qui sont très riches, & particulièrement en beaux Meubles, se remarient pour avoir le plaisir de s'en servir.

Après les premiers complimens, je m'infor-

formay de la belle Veuve où elle alloit ; elle me dit qu'il y avoit long-tems qu'elle n'avoit vû une Amie de sa Mere qui étoit Religieuse à Lashuegas de Burgos, qui est une Abbaye celebre où il y a cent cinquante Religieuses, la plûpart Filles de Princes, de Ducs & de Titulados. Elle ajouta que l'Abbesse est Dame de 14 grosses Villes, & de plus de 50 autres Places, où elle établit des Gouverneurs & des Magistrats ; qu'elle est Superieure de 17 Convents ; confere plusieurs Benefices, & dispose de 12 Comanderies en faveur de qui il luy plaît. Elle me dit qu'elle avoit dessein de passer quelque tems dans ce Monastere. Pourrez-vous, Madame, luy dis-je vous accoutumer à une vie aussi retirée que l'est celle d'un Convent ? Il ne me sera pas difficile, dit-elle ; je croy même que je voyois moins de monde chez moy, que je n'en verray là ; & en effet excepté la clôture, ces Religieuses ont beaucoup de liberté. Ce sont d'ordinaire les plus belles Filles d'une Maison qu'on y met : ces pauvres enfans y entrent si jeunes, qu'elles ne connoissent ni ce qu'on leur fait quitter, ni ce qu'on leur fait prendre dès l'âge de six ou sept ans, & même plutôt. On leur fait faire des Vœux, bien souvent c'est le Pere ou la Mere, ou quelque proche Parent, qui les prononcent pour elles, pendant que la petite Victime s'amuse avec des Confitures, & se laisse habiller comme on veut. Le marché

tient

tient néanmoins, il ne faut pas songer à s'en dédire; mais à cela près, elles ont tout ce qu'elles peuvent souhaiter dans leur condition. Il y en a à Madrid, que l'on appelle les Dames de S. Jacques: ce sont proprement des Chanoinesses qui font leurs Preuves, comme les Chevaliers de cet Ordre. Elles portent aussi comme eux une Epée faite en forme de Croix, brodée de soye Cramoisy: elles en ont sur leur Scapulaire & sur leurs grands Manteaux qui sont blancs. La Maison de ces Dames est magnifique; toutes celles qui les vont voir y entrent sans difficulté: leurs Apparemens sont tres-beaux; elles ne sont pas moins bien meublées qu'elles le seroient dans le monde. Elles jouissent de tres-grosses Pensions, & chacune d'elle a trois ou quatre Femmes pour la servir. Il est vrai qu'elles ne sortent jamais, & ne voyent leurs plus proches parens qu'au travers de plusieurs Grilles: cela ne plairoit peut-être pas dans un autre Pais, mais en Espagne, l'on y est accoutumé.

Il y a même des Convents, où les Religieuses voyent plus de Cavaliers que les femmes qui sont dans le monde; elles ne sont aussi guère moins galantes. L'on ne peut avoir plus d'esprit & de délicatesse qu'elles en ont: Et comme je vous l'ay déjà dit, Madame, la beauté y régne plus qu'ailleurs: mais il faut convenir, qu'il s'en trouve parmi elles qui ressentent bien vive-

ment

ment d'avoir été sacrifiées de si bonne heure : Elles regardent les plaisirs qu'elles n'ont jamais goûté , comme les seuls qui peuvent faire le bon-heur de la vie. Elles passent la leur dans un état digne de pitié , disant toujours qu'elles ne sont là que par force , & que les Vœux qu'on leur fait prononcer à cinq ou six ans , doivent être regardez comme des jeux d'enfans.

Madame , luy dis-je , ç'auroit été grand dommage que vos proches vous eussent destinée à vivre ainsi ; & l'on peut juger en vous voyant , que toutes les belles Espagnoles ne sont pas Religieuses. Hélas ! Madame , dit-elle en poussant un soupir , je ne sçay ce que je voudrois être , il semble que j'aye d'esprit fort mal tourné , de n'être pas contente de ma fortune : mais on a quelquefois des peines que toute la raison ne sçauroit surmonter. En achevant ces mots , elle attacha ses yeux contre terre , & elle s'abandonna tout d'un coup à une si profonde rêverie , qu'il me fut aisé de juger qu'elle avoit de grands sujets de déplaisir : quelque curiosité que j'eusse de les apprendre , il y avoit si peu que nous étions ensemble , que je n'osay la prier de me donner ce témoignage de sa confiance ; & pour la tirer de la mélancolie où elle étoit , je la priay de me dire des nouvelles de la Cour d'Espagne , puisqu'elle venoit de Madrid. Elle fit effort sur elle-même pour se remettre un peu ; elle nous dit que l'on avoit fait
de

de grandes Illuminations & beaucoup de réjouissances à la Fête de la Reine-Mère; que le Roy avoit envoyé un des Gentilshommes de sa Chambre à Tolède, pour luy faire des Complimens de sa part: mais que ces belles apparences n'avoient pas empêché que le Marquis de Mansera, Major-Dome de la Reine, n'eut reçu ordre de se retirer à vingt lieues de la Cour; ce qui avoit fort chagriné cette Princesse. Elle nous apprit que la Flote qui portoit des Troupes en Galice, étoit mal-heureusement perie sur les Côtes de Portugal; que la petite Duchesse de Terranova devoit épouser Don Nicolo Pignatelli, Prince de Montéleon son Oncle; que le Marquis de Leganez avoit refusé la Viceroyauté de Sardagne, parce qu'il étoit amoureux d'une belle personne qu'il ne pouvoit se résoudre de quitter; que Don Carlos Omodei Marquis d'Almonazid étoit malade à l'extrémité, de desespoir de ce qu'on luy refusoit le traitement de Grand d'Espagne qu'il pretend, pour avoir épousé l'Héritiere de la Maison & du Grandat de Castel Rodrigue; & que ce qui l'affligeoit le plus sensiblement, c'est que Don Ariel de Gusman, premier Mary de cette Dame, avoit joui de cet honneur: de maniere qu'il regardoit les difficultez que l'on faisoit, comme attachées à sa personne, & que c'étoit un nouveau sujet de chagrin pour luy. En verité, Madame, luy dis-je, il m'est difficile de

comprendre comme un homme de cœur peut s'abattre si fortement pour des choses de cette nature ; tout ce qui n'attaque ni l'honneur ni la reputation , ne doit point être mortel. L'on n'a pas une ambition si réglée en Espagne , reprit la belle Veuve en souriant ; & comme vous voyez , Madame , en voilà une preuve.

Don Frederic de Cardone qui s'intéressoit beaucoup pour le Duc de Medina-Celi. luy en demanda des nouvelles. Le Roy , luy dit-elle , vient de le faire President du Conseil des Indes ; la Reine-Mere a écrit au Roy , sur le bruit qui court qu'il se veut marier ; qu'elle est surprise que les choses soient déjà aussi avancées qu'elles le sont , & qu'il ne luy en ait point fait part. Elle ajoute dans sa Lettre , qu'elle luy conseilloit en attendant que tout fut prêt pour cette Ceremonie , d'aller faire un voyage en Catalogne & en Arragon , Don Juan d'Autriche en comprend assez la nécessité , & il presse le Roy de partir pour contenter les Peuples d'Arragon , en leur promettant par serment , selon la coutume des nouveaux Rois , de leur conserver leurs anciens Privilèges. Est-ce , Madame , luy dis-je en l'interrompant , que les Arragonnois ont d'autres Privilèges que les Castillians. Ouy , reprit-elle , ils en ont d'assez particuliers ; & comme vous êtes Etrangere , je croy que vous serez bien-aisé que je vous en informe. Voicy ce que j'en ay appris.

La Fille du Comte Julien nommé Cava, étoit une des plus belles personnes du monde : le Roy Don Rodrigue prit une passion si violente pour elle, que son amour n'ayant plus de bornes, son emportement n'en eut point aussi. Le Pere qui étoit alors en Afrique, informé de l'outrage fait à sa Fille, qui ne respiroit que vengeance, traita avec les Maures ; & leur fournit les moyens d'entrer dans l'Espagne, * & d'y faire pendant le cours de plusieurs Siecles, tous les desordres dont l'Histoire parle amplement.

Les Arragonnois furent les premiers qui secouèrent le joug de ces Barbares ; & ne trouvant plus parmy eux aucuns Princes de la Race des Rois Gots, ils convinrent d'en élire un, & jetterent les yeux sur un Seigneur du Pais appelé Garci Ximenez : mais comme ils étoient les Maîtres de luy imposer des Loix, & qu'il se trouvoit encore trop heureux de leur commander sous quelque condition qu'ils voulussent luy obeïr, ces Peuples donnerent des bornes bien étroites à son pouvoir.

Ils convinrent entre-eux, qu'aussi-tôt que le Monarque dérogeroit à quelqu'une des Loix, il perdrait absolument son pouvoir, & qu'ils seroient en droit d'en choisir un

* Cela arriva en 714. après une Bataille donnée le jour S. Martin, où Don Rodrigue perdit la vie ; d'autres disent qu'il s'enfuit en Portugal, & qu'il y mourut dans une Ville appelée Viscii.

un autre, quand bien il seroit Payen : & pour l'empêcher de violer leurs Privileges, & les défendre contre luy au peril de la vie, ils établirent un Magistrat Souverain qu'ils nomment le Justicia, lequel devoit être Commis pour veiller à la conduite du Roy, des Juges, & du Peuple : mais la Puissance d'un Souverain étant propre à intimider un simple Particulier, ils voulurent pour affermir le Justicia dans ses fonctions, qu'il ne pût être condamné ni en sa personne ni en ses biens, que par une Assemblée complete des Etats, qu'on nomme las Cortés.

Ils ajoutèrent encore, que si le Roy oppressoit quelqu'un de ses Sujets, les Grands & les Nobles du Royaume pourroient s'assembler, pour empêcher qu'on ne luy payât rien de ses Domaines, jusqu'à ce que l'Innocent fut justifié, ou qu'il fut rentré dans son bien. Le Justicia devoit tenir la main à toutes ces choses ; & pour faire sentir de bonne heure à Garcé Ximenès le pouvoir que cet homme avoit sur luy, ils l'éleverent sur un espede de Trône, & voulurent que le Roy ayant la tête nue se mit à genoux devant luy, pour faire serment entre ses mains de garder leurs Privileges. Cette Ceremonie achevée, ils le reconnurent pour leur Souverain, mais d'une maniere aussi bizarre que peu respectueuse : car au lieu de luy promettre fidelité & obeissance, ils luy dirent. *Nous qui valons autant que vous, nous vous faisons notre Roy*

Et Seigneur, à condition que vous garderez nos Privilèges Et Franchises, autrement nous ne vous reconnoissons point.

Le Roy Don Pedro dans la suite du tems étant parvenu à la Couronne, trouva que cette coûtume étoit indigne de la grandeur Royale; & elle luy déplût à tel point, que par son autorité, par ses prieres, & par les offres qu'il fit d'accorder plusieurs beaux Privilèges au Royaume, il obtint que celui-là seroit aboly dans l'Assemblée des Etats; l'on en passa le consentement general, que l'on écrivit, & qui luy fut présenté. Aussi-tôt qu'il eut le Parchemin, il tira son Poignard & se perça la main, disant qu'il étoit bien juste qu'une Loy qui donnoit aux Sûjets la liberté d'élire leur Souverain, s'efface avec le Sang du Souverain. On voit encore aujourd'huy sa Statue dans la Salle de la Députation de Sarragosse; il tient le Poignard d'une main, & le Privilège de l'autre: les derniers Rois n'en ont pas été si religieux Observateurs que les premiers.

Mais il y a une Loy qui subsiste encore, & qui est fort singuliere; c'est la Loy de la Manifestation; elle porte que si un Arragonnois a été mal jugé, en consignat cinq cens écus il en peut faire sa Plainte devant le Justicia, lequel est obligé après une exacte perquisition, de faire punir celui qui n'a pas jugé équitablement; & s'il y manque, l'Oppressé a recours aux Etats du

Royaume,

Royaume, qui s'assemblent & nomment neuf personnes de leur Corps ; c'est à dire des Grands, des Ecclesiastiques, de la petite Noblesse, & des Communautéz : on en prend trois du premier Corps, & deux de chacun des autres : mais il est à remarquer, qu'ils choisissent les plus Ignorans pour juger les plus habiles de la Robbe, soit pour leur faire plus de honte de leur faute, ou comme ils le disent, que la Justice doit être si claire, que les Païsans même, & ceux qui en sçavent le moins, puissent la connoître, sans le secours de l'éloquence. On assure aussi que les Juges tremblent quand ils prononcent un Arrêt, craignant que ce n'en soit un contre eux-mêmes pour la perte de leur vie ou de leurs biens, s'ils y commettent la moindre erreur, soit par malice ou par inapplication. Helas ! que si cette coutume étoit établie par tout, on verroit de changemens avantageux.

Cependant ce qui n'est pas moins singulier, c'est que la Justice demeure toujours Souveraine ; & bien que l'on punisse rigoureusement le mauvais Juge de son mauvais Arrêt, il ne laisse pas de subsister dans toute sa force, & d'être executé. S'il s'agit donc de la mort d'un mal-heureux, malgré son innocence reconnue, on le fait mourir : mais les Juges sont executez à ses yeux ; voilà une foible consolation. Si le Juge accusé a bien fait sa Charge, ce-

luy qui s'en étoit plaint laisse les cinq cens Ecus qu'il avoit consignez : mais deût il perdre cent mille livres de rente par l'Arrest dont il se plaint, l'Arrest, dis je, demeure pour bon, & l'on ne condamne le Juge qu'à luy payer aussi cinq cens Ecus, le reste du bien de ce Juge est confisqué au Roy, ce qui est à mon avis une autre injustice : car enfin, l'on devroit avant toutes choses recompenser celuy qui perd par un méchant Arrest.

Ces mêmes Peuples ont la coûtume de distinguer par le Supplice, le crime qu'on a commis; par exemple, un Cavalier qui en a tué un autre en duel (car il est défendu de s'y battre) on luy tranche la tête par devant; & celuy qui a assassiné, on la luy tranche par derriere; c'est pour faire connoître celuy qui s'est conduit en galant homme ou en traître.

Elle ajouta qu'à parler en general des Aragonnois, ils avoient un orgueil naturel qu'il étoit difficile de reprimer : mais aussi que pour leur rendre justice, on devoit convenir qu'il se trouvoit parmy eux une élévation d'esprit, un bon goût, & des sentimens si nobles, qu'ils se distinguoient avec avantage de tous les autres Sujets du Roy d'Espagne; qu'ils n'avoient jamais manqué de grands Hommes depuis leur premier Roy jusqu'à Ferdinand, & qu'ils en comptoient un nombre si surprenant, qu'il paroïssoit y entrer beaucoup d'exageration :

ration ; qu'il étoit vray cependant , qu'ils s'étoient rendus fort recommandables par leur valeur & par leur esprit.

Qu'au reste , leur terroir étoit si peu fertile , qu'excepté quelques vallées qu'on arrosoit par des canaux , dont l'eau venoit de l'Ebre , le reste étoit si sec & si sablonneux , que l'on n'y trouvoit que de la Bruiere & des Rochers ; que la ville de Sarragosse étoit grande , les Maisons plus belles qu'à Madrid , les Places publiques ornées d'Arcades ; que la Ruë Sainte où l'on faisoit le Cours étoit si longue & si large , qu'elle pouvoit passer pour une grande & vaste Place ; que l'on y voyoit les Palais de plusieurs Seigneurs ; que celui de Castelmorato étoit un des plus agreables ; que la Voûte de l'Eglise de S. François surprenoît tout le monde ; parce qu'étant d'une largeur extraordinaire , elle n'est soutenue d'aucuns Pilliers : que la Ville n'étoit point forte , mais que les Habitans en étoient si braves , qu'ils suffisoient pour la défendre ; qu'elle n'a point de Fontaine , & que c'est un de ses plus grands defauts ; que l'Ebre n'y portoit point de Bateaux , à cause que cette Riviere est remplie de Rochers tres-dangereux : qu'au reste , l'Archevêché valoit soixante mille écus de rente ; que la Vice-royauté n'étoit d'aucun revenu , & que c'étoit un poste fort honorable , où il ne faisoit que de grands Seigneurs en état de faire de la depense pour soutenir leur rang , & pour

soumettre des Peuples qui étoient naturel-
 lement fiers & imperieux, point affables
 aux Etrangers, & si peu prévenans, qu'ils
 aimeroient mieux rester seuls toute leur vie
 dans leurs Maisons, que de faire les pre-
 mières démarches pour s'attirer quelque
 connoissance nouvelle; qu'il y avoit une
 severe Inquisition, dont le Bâtiment étoit
 magnifique, & un Parlement tres-rigide;
 que cela n'empêche pas qu'il ne sorte de ce
 Royaume des Compagnies de Voleurs,
 appelez *Bandoleros*, qui se répandent
 par toute l'Espagne, & qui font peu de
 quartier aux Voyageurs; qu'ils enlèvent
 quelquefois des Filles de qualité, qu'ils
 mettent ensuite à rançon, pour que leurs
 parens les rachètent: mais que lors
 qu'elles sont belles, ils les gardent, &
 que c'est le plus grand mal-heur qui
 puisse leur arriver, parce qu'elles passent
 leur vie avec les plus méchantes gens du
 monde, qui les retiennent dans des Ca-
 vernes effroyables, ou qui les menent à
 Cheval avec eux; qu'ils en ont une jalousie
 si furieuse, qu'un de leurs Capitaines
 ayant été attaqué depuis peu par des Sol-
 dats que l'on avoit envoyez dans les Mon-
 tagnes pour le prendre, étant blessé à
 mort, & ayant avec luy sa Maîtresse qui
 étoit de la Maison du Marquis de Camara-
 za Grand d'Espagne; lorsqu'elle le vid si
 mal, elle ne songea qu'à profiter de ce
 moment pour se sauver, mais que s'en

étant

étant apperceu , tout mourant qu'il étoit , il l'arrêta par les cheveux , & luy plongea son Poignard dans le sein , ne voulant pas , disoit-il , qu'un autre possedât un bien qui luy avoit été si cher : c'est ce qu'il avoua luy-même aux Soldats qui le trouverent , & qui virent ce triste Spectacle.

La belle Marquise de Los Rios se tût en cet endroit , & je la remerciay autant que je devois de la bonté qu'elle avoit eüe de m'apprendre des choses si curieuses , & que j'aurois peut-être ignorées toute ma vie sans elle. Je ne pensois pas , Madame , me dit-elle , que vous me deussiez des remercimens , & je craignois bien plutôt d'avoir mérité des reproches pour une conversation si longue & si ennuyeuse ; mais c'est un défaut dans lequel on tombe même sans s'en appercevoir , lorsque l'on raconte quelques événemens extraordinaires.

Je ne voulus point souffrir qu'elle me quittât pour manger ailleurs , & je l'obligeay de coucher avec moy , parce qu'elle n'avoit pas son lit. Un procédé si franc & si honnête , l'engagea de me vouloir du bien. Elle m'en assûra en des termes si tendres , que je n'en pûs douter : car je dois vous dire que les Espagnoles sont plus caressantes que nous , & qu'elles ont pour ce qui leur plaît des manieres bien plus touchantes , & bien plus délicates que les nôtres.

Enfin, je ne pus m'empêcher de luy dire, que si elle avoit pour moy l'amitié dont elle me flattoit, elle auroit aussi la complaisance de m'informer de ce qui luy faisoit de la peine, que je l'avois entendüe soupirer la nuit; qu'elle étoit réveuse & mélancolique; & que si elle pouvoit trouver quelque soulagement à partager ses chagrins avec moy, je m'offrois de luy servir de fidele amie. Elle m'embrassa d'un air fort tendre, & me dit, que sans différer d'un moment, elle alloit satisfaire ma curiosité: Ce qu'elle fit en ces termes.

Puisque vous me voulez connoître, Madame, il faut que sans vous rien déguiser, je vous avouë toutes mes foiblesses, & que par ma sincerité, je mérite une curiosité aussi obligeante qu'est la vôtre.

Je ne suis point d'une naissance qui me distingue dans le Monde; mon Pere se nommoit Davila, il n'étoit que Banquier; Mais il étoit estimé, & il avoit du bien. Nous sommes de Seville, Capitale de l'Andalousie, & nous y avons toujors demeuré. Ma Mere sçavoit le Monde, elle voyoit beaucoup de Personnes de qualité, & comme elle n'avoit que moy d'enfans, elle m'élevoit avec de grands soins: on trouvoit que j'y répondois assez, & j'avois le bonheur que l'on ne me voyoit gueres, sans me vouloir du bien.

Nous avions deux Voisins qui venoient
fort

fort souvent dans nôtre Maison ; ils étoient agréablement reçûs de mon Pere & de ma Mere. Leur condition & leur âge n'avoient aucun rapport : L'un étoit le Marquis de Los Rios , homme riche & de grande naissance ; il étoit veuf & d'un âge avancé ; l'autre étoit le Fils d'un gros Marchand qui trafiquoit aux Indes ; il étoit jeune , & bien fait ; il avoit de l'esprit , & toutes les manieres le distinguoient avantageusement. Il s'appelloit Mendez. Il ne fut pas long-tems sans s'attacher à moy avec une si forte passion , qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour me plaire , & pour m'engager à quelque retour.

Il se trouvoit dans tous les endroits où j'allois ; il passoit des nuits entieres sous mes fenêtrés , pour y chanter des paroles qu'il avoit composées pour moy ; qu'il accompagnoit fort bien de sa Harpe ; ou pour m'y donner des Concerts : En un mot ; il ne negligeoit rien de tout ce qui pouvoit me faire connoître sa passion.

Mais voyant que ses empressemens n'avoient pas tout l'effet qu'il en attendoit , & ayant passé un assez long-tems de cette maniere , sans oser me parler de sa tendresse , il resolut enfin de profiter de la premiere occasion qu'il pourroit rencontrer pour m'en entretenir.

Je l'évitois depuis une conversation que j'avois eüe avec une de mes Amies , qui avoit bien plus d'experience & d'usage du

156 RELAT. DU VOYAGE

Monde que moy. J'avois senty que la presence de Mendez me donnoit de la joye, que mon cœur avoit une emotion pour luy qu'il n'avoit point pour les autres. Que lorsque ses affaires ou nos visites l'empêchoient de me voir, j'étois inquiète ; & comme j'aimois cette belle Fille tendrement, & que je luy étois chere, elle avoit remarqué que j'étois moins gaye qu'à l'ordinaire, & que mes yeux quelquefois s'attachoient avec attention sur Mendez. Un jour qu'elle m'en faisoit la guerre, je luy dis avec une naïveté assez agreable : Ne me refusez pas, ma chere Henriette, de me définir les sentimens que j'ay pour Mendez : Je ne sçay encore si je dois les craindre, & si je ne devrois point m'en défendre ; mais je sens bien que j'y aurois beaucoup de peine, & qu'ils me font du plaisir. Elle se prit à rire, elle m'embrassa, & me dit : Ma chere Enfant, n'en doutez point, vous aimez. J'aime ! m'écriay-je avec effroy. Ah ! vous me trompez : Je ne veux point aimer ; Je ne veux point aimer. Cela ne dépend pas toujours de nous, continua-t-elle d'un air plus serieux, nôtre Etoile en decide avant nôtre cœur : Mais au fonds, qu'est-ce qui vous épouvante si fort ? Mendez est d'une condition proportionnée à la vôtre, il a du merite, il est bien fait, & si ses affaires continuent d'avoir un succès aussi favorable qu'elles ont eû jusques à present, vous pouvez esperer d'être heureuse avec

avec luy. Et qui m'a dit, repris-je en l'interrompant, qu'il sera heureux avec moy, & même qu'il y pense? O je vous en réponds, me dit-elle: Tout ce qu'il fait a ses vûes, & l'on ne passe pas les nuits sous les fenêtres, & les jours à suivre une Personne indifferente,

Après quelqu'autre discours de cette nature, elle me quitta, & je fis dessein, malgré la répugnance que j'y sentoïs, de ne plus donner lieu à Mendez de me parler en particulier.

Mais un soir que je me promenois dans le Jardin, il vint m'y trouver. Je fus embarrassée de me voir seule avec luy, & il eût lieu de le remarquer sur mon visage, & à la maniere dont je le recevois. Cela ne pût le détourner du dessein qu'il avoit fait de m'entretenir. Que je suis heureux! belle Marianne, me dit-il, de vous trouver seule: Mais, que dis-je, heureux? Peut-être que je me trompe, & que je dois craindre que vous ne vouliez pas apprendre un secret que je veux vous confier. Je suis encore si jeune, luy dis-je en rougissant, que je ne vous conseille pas de me rien dire, à moins que vous ne vouliez que j'en fasse part à mes Amies. Hé quoy! continuait-il, si je vous avois dit que je vous adore, que tout mon repos dépend des dispositions que vous avez pour moy; que je ne sçaurois plus vivre sans quelque certitude que je pourray vous plaire un jour, le diriez-

vous à vos Amies ? Non , luy dis-je avec beaucoup d'embarras , je regarderois cette confidence comme une raillerie ; & ne voulant pas la croire , je ne voudrois pas hasarder de la laisser croire à d'autres.

L'on nous interrompit comme j'achevois ces mots ; il me parût qu'il n'étoit guère content de ce que je luy avois répondu : & peu de tems après, il trouva l'occasion de m'en faire des reproches.

Je ne pûs les soutenir , & j'écoutay favorablement le penchant que j'avois pour luy : tout avoit à mon gré une grace particuliere dans sa bouche ; & il n'eût guère de peine à me persuader , qu'il m'aimoit plus que toutes les choses du monde.

Cependant , le Marquis de Los-Rios me trouvoit si bien élevée , & toutes mes manieres luy revenoient si fort, qu'il s'attacha uniquement à me plaire. Il avoit de la delicatessc ; il ne pouvoit se résoudre de ne me devoir qu'à la seule autorité de mes parens. Il comprenoit assez qu'ils recevroient comme un honneur les intentions qu'il avoit pour moy : mais il vouloit que j'y consentisse , avant que de s'adresser à eux.

Dans cette pensée , il me parla un jour , & me dit tout ce qu'il pût imaginer de plus engageant. Je luy témoignay que je me ferois toujours un devoir indispensable d'obéir à mon Pere ; que cependant nos âges étoient si differens , que je luy conseillois de ne point songer à moy ; que j'aurois un
 éter-

éternelle reconnoissance des sentimens avantageux qu'il avoit pour moy ; que je luy accorderois toute mon estime : mais que je ne pouvois disposer que de cela en sa faveur. Après m'avoir entenduë, il fut quelque tems sans parler ; & prenant tout d'un coup une resolution fort genereuse : Aimable Marianne, me dit-il, vous auriez pû me rendre le plus heureux homme du monde ; & si vous aviez de l'ambition, je pourrois aussi la satisfaire ; cependant vous me refusez, vous souhaitez d'être à un autre ; j'y consens, j'ay trop d'amour pour balancer entre vôtre satisfaction & la mienne ; je vous en fais donc un entier Sacrifice, & je me retire pour jamais. En achevant ces mots il me quitta, & me parût si affligé, que je ne pûs m'empêcher d'en être touchée.

Mendez arriva peu après, & me trouva triste : il me pressa si fort de luy en apprendre la cause, que je ne pûs luy refuser cette preuve de ma complaisance. Un autre que luy m'auroit eu une sensible obligation de l'exclusion que je venois de donner à son Rival ; mais bien loin de m'en tenir compte, il me dit qu'il voyoit dans mes yeux, que je regretois déjà un Amant qui pouvoit me mettre dans un rang plus élevé que luy, & qu'il y avoit bien de la cruauté dans mon procédé. J'essaiay inutilement de luy faire connoître l'injustice du sien ; quoy que je pûsse luy dire, il continua de me reprocher

mon inconstance. Je restay surprise & chagrine de cette maniere d'agir , & je demeuray plusieurs jours sans vouloir luy parler.

Il fit enfin reflexion qu'il n'avoit point de sujet de se plaindre ; il vint me trouver ; il me demanda pardon , & me témoigna beaucoup de déplaisir de n'avoir pas été le Maître de sa jalousie. Il s'excusa comme font tous les Amans , sur la force de sa passion : j'eûs tant de foiblesse , que je voulus bien oublier la peine qu'il m'avoit causée. Nous nous raccommodâmes , & il continua de me rendre des soins fort empressez.

Son Pere ayant appris la passion qu'il avoit pour moy , crût qu'il ne pouvoit luy procurer un Mariage plus convenable ; il luy en parla , & vint ensuite trouver mon Pere pour luy en faire la proposition. Ils étoient Amis depuis long-tems ; il fut agreablement écouté , & il luy accorda avec plaisir ce qu'il souhaitoit.

Mendez vint m'en apprendre la nouvelle avec des transports qui auroient semblé ridicules à toute autre qu'à une Maîtresse. Ma Mere m'ordonna d'avoir pour luy des égards ; elle me dit que cette Affaire m'étoit avantageuse ; & qu'aussi-tôt que la Flote des Indes seroit arrivée , où il avoit un interêt tres-considerable , l'on concluroit le Mariage.

Pendant que ces choses se passoient , le Marquis de Los Rios étoit retiré dans une de ses Terres , où il ne voyoit presque personne.

sonne. Il m'enoit une vie languissante qui le tuoit ; il m'aimoit toujours, & s'empêchoit de me le dire, & de se soulager par cet innocent remede.

Enfin son corps ne pût résister à l'accablement de son esprit, il tomba dangereusement malade ; & sçachant des Medecins qu'il n'y avoit point d'esperance pour luy, il fit un effort pour m'écrire la Lettre du monde la plus touchante, & il m'envoya en même tems une Donation de tout son bien, au cas qu'il mourût. Ma Mere se trouva dans ma Chambre, lors qu'un Gentilhomme presenta ce Paquet de sa part ; elle voulut sçavoir ce qu'il contenoit.

Je ne pûs dans ce moment m'empêcher de luy dire ce qui s'étoit passé, & nous fûmes l'une & l'autre dans la dernière surprise, de l'extrême generosité du Marquis. Elle luy manda que j'irois avec ma Famille le remercier d'une liberalité que je n'avois point meritée, & en particulier elle me reprit fortement de luy avoir fait un mystere d'une chose que j'aurois dû luy dire sur le champ. Je me jettay à ses genoux ; je m'excusay le moins mal qu'il me fut possible, & je luy témoignay tant de douleur de luy avoir déplû, qu'elle me pardonna facilement. Au sortir de ma Chambre, elle fut trouver mon Pere ; & luy ayant appris tout ce qui s'étoit passé, ils resolurent d'aller le lendemain voir le Marquis, & de m'y mener.

Je le dis le soir à Mendez, & la crainte que j'avois qu'enfin mes Parens ne me voulussent faire épouser ce Vieillard, si par hazard il échapoit de sa maladie : quelque touchée que je luy parusse, il s'emporta si fort, & il me fit de si grands reproches, qu'il falloit l'aimer autant que je l'aimois pour ne pas rompre avec luy. Mais il avoit un tel ascendant sur mes volontez, qu'encore qu'il fut le plus injuste de tous les hommes, je croyois qu'il fut le plus raisonnable.

Nous fûmes chez le Marquis de Los Rios; sa Maison de Campagne n'est qu'à deux lieuës de Seville; tout mourant qu'il étoit, il nous reçût avec tant de joye, qu'il nous fut aisé de la remarquer. Mon Pere luy témoigna son déplaisir, de le trouver dans un état si pitoyable; il luy fit ses remerciemens pour la Donation qu'il m'avoit faite, & l'assëura que s'il trouvoit quelque pretexte honnête & plausible, il romproit avec Mendez, auquel il avoit donné sa parole; que s'il pouvoit y réussir, il la luy engageoit; que je ne serois jamais à d'autre qu'à luy. Il reçût cette assëurance, comme il auroit pû recevoir sa parfaite Felicité: mais il connut bien la douleur que j'en ressentois. Je devins pâle, mes yeux se couvrirent de larmes, & lorsque nous le quittâmes il me pria de m'approcher de luy. Il me dit d'une voix mourante. Ne craignez rien, belle Mariane, je vous aime trop
pour

pour vous déplaire, vous ferez à Mendez, puisque Mendez a touché v^{otre} cœur. Je luy dis que je n'avois point de penchant particulier pour luy; que l'on m'avoit ordonné de le regarder comme un homme qui devoit être mon Epoux, & qu'enfin je le priois de guerir.

Il me semble que c'étoit la moindre démarche que je pouvois faire pour une personne à qui j'avois de si grandes obligations. Il en parût assez satisfait; & faisant un effort pour prendre ma main & la baiser. Souvenez-vous au moins, me dit-il, que vous m'ordonnez de vivre, & que ma vie étant v^{otre} ouvrage, vous ferez obligée de la conserver.

Nous revinmes le soir, & l'impatient Mendez nous attendoit pour me faire de nouveaux reproches. Je les pris à mon ordinaire, comme des preuves de sa passion; & après m'être justifiée, je luy demanday si l'on n'avoit point quelques nouvelles de la Flote. Helas! me dit-il, mon Pere en a reçu qui me desesperent, je n'ose vous les apprendre? Avez-vous quelque chose de caché pour moy, luy dis-je, en le regardant tendrement, & pouvez-vous croire que je me démente à v^{otre} égard? Je suis trop heureux, reprit-il, que vous ayez des dispositions si favorables; & comme en effet je ne puis avoir rien de secret pour vous, il faut que je vous avouë que le Gallion dans lequel nous avons tout n^{ôtre} bien,

bien , s'est entr'ouvert & a'échoüé contre la Côte.

La plus grande partie de sa charge est perduë : mais j'y serois bien moins sensible, quelque interêt que j'y aye , si je n'envisageois pas la suite des mal-heurs que cette perte me prepare. Vôtres présence aura rendu la santé au Marquis de Los-Rios , l'on sçait dans vôtres Famille ses sentimens pour vous , il est riche & grand Seigneur ; je deviens misérable ; & si vous m'abandonnez, ma chere Marianne , je n'auray plus d'espoir que dans une prompte mort. Je fus pénétrée de douleur à des nouvelles si affligeantes ; je pris une de ses mains , & la serrant dans les miennes , je luy dis , Mon cher Mendez , ne croyez pas que je sois capable de vous aimer & de changer , par les effets de vôtres bonne ou de vôtres mauvaise fortune. Si vous êtes capable de faire un effort pour luy résister , croyez aussi que j'en feray capable. J'en atteste le Ciel , continuay-je ; & pourvû que vous m'aimiez , & que vous me soyez fidele , je veux bien qu'il me punisse si jamais je change.

Il me témoigna toute la sensibilité qu'il devoit à des assurances si touchantes , & nous résolûmes de ne pas divulger cet accident.

Je me retiray fort triste , & m'enfermay dans mon Cabinet , rêvant aux suites que pourroit avoir la perte de tant de biens. J'y étois encore , lorsque j'entendis frapper dou-

cement contre les Jalouſies qui fermoient ma fenêtre (car j'étois logée dans un Appartement bas) je m'approchay , & je vis Mendez au clair de la Lune. Que faites-vous ici à l'heure qu'il eſt , luy diſ-je ? Hélas ! me dit-il , je venois eſſayer de vous parler avant que de m'en aller.

Mon Pere vient encore de recevoir des nouvelles du Galion , il veut que je parte tout à l'heure , & que j'aïlle où il eſt échoüé pour tâcher d'en ſauver quelque choſe ; il y a fort loin d'ici , & je vais être un tems conſiderable ſans vous voir. Ah ! ma chere Marianne , pendant tout ce tems me tiendrez-vous ce que vous m'avez promis ? puis-je eſperer que ma chere Maîtreſſe me ſera fidele ? Si vous le pouvez eſperer , diſ-je en l'interrompant : Mendez , que vous ay-je fait pour le mettre en doute ? Oüy , continuay-je , je vous aimeray , fuſſiez-vous le plus infortuné de tous les hommes.

Ce ſeroit abuſer de vôte patience , Madame , de vous raconter tout ce que nous nous dîmes dans cette douloureuse ſeparation : & bien qu'il n'y parût aucun danger , nos cœurs ſe ſaiſirent à tel point que nous avions déjà un preſſentiment des diſgraces qui nous devoient arriver. Le jour approchoit , & il falut nous dire adieu ; je luy vis repandre des larmes , & j'étois toute mouillée des miennes.

Je me jettay ſur mon lit , roulant dans mon eſprit mille triftes penſées ; & je parus

le lendemain si abbatuë, que mon Pere & ma Mere eurent peur que je ne tombasse dangereusement malade.

Le Pere de Mendez les vint voir, pour excuser son Fils de ce qu'il étoit party sans prendre congé d'eux. Il ajoûta qu'il s'agissoit d'une Affaire si pressée, qu'elle ne luy avoit pas laissé un moment à sa disposition. A mon égard, Madame, je n'avois plus de joye, je n'étois sensible à rien; & si quelque chose pouvoit me soulager, c'étoit la conversation de ma chere Henriette, avec qui je me plaignoïs en liberté de la longue absence de Mendez.

Cependant, le Marquis de Los Rios étoit hors de danger, & mon Pere l'alloit voir souvent. Je remarquay un jour beaucoup d'alteration sur le visage de ma Mere: elle & mon Pere furent long-tems enfermés avec des Religieux qui les étoient venus trouver; & après avoir conféré ensemble, ils me firent appeller, sans que je pûsse en deviner la cause.

J'entray dans leur Cabinet si émuë, que je ne me connoissois pas moy-même. Un de ces bons Peres, venerable par son âge & par son habit, me dit plusieurs choses sur la resignation que nous devons aux ordres de Dieu, sur sa Providence dans tout ce qui nous regarde; & la fin de son discours fut, que Mendez avoit été pris par les Algeriens; qu'il étoit esclave, & que par mal-heur ces Corsaires avoient scû qu'il étoit

étoit fils d'un riche Marchand , ce qui avoit été causé qu'ils l'avoient mis à une furieuse rançon ; qu'ils étoient à Alger dans le tems qu'il y arriva ; qu'ils auroient bien voulu le ramener , mais que l'argent qu'ils avoient porté pour tous , n'auroit pas suffi pour luy seul : qu'à leur retour ils étoient allés chez son Pere , pour luy apprendre ces fâcheuses nouvelles ; mais qu'ils avoient sçû qu'il s'étoit absenté , & que la perte d'un Galion , sur lequel il avoit tous ses Effets , sans en avoir pû rien sauver , l'avoit réduit à fuir des Creanciers qui le cherchoient par tout pour le faire mettre en prison ; que les choses étant en cet état , ils ne voyoient guère de remede aux maux du pauvre Mendez ; qu'il étoit entre les mains de Meluza , le plus renommé & le plus intéressé de tous les Corsaires ; & que si je suivois leur conseil & celui de mes Parens , je songerois à prendre un autre Party. J'avois écouté jusques-là ces funestes nouvelles si transsie , que je n'avois pû les interrompre que par de profonds soupirs : mais quand il m'eut dit qu'il falloit penser à un autre Party , j'éclaray , & fis des cris & des regrets si pitoyables , que je touchay de compassion mon Pere , ma Mere , & ces bons Religieux.

L'on m'emporta dans ma Chambre , comme une Fille plus près de la mort , que de la vie ; l'on envoya querir Doña Henriette , & ce ne fut pas sans douleur qu'elle

le me vit si mal-heureuse & si affligée. Je tombai dans une melancolie inconcevable, je me tourmentoïs nuit & jour, rien n'étoit capable de m'ôter le souvenir de mon cher Mendez.

Le Marquis de Los Rios ayant appris ce qui se passoit, conçut de si fortes esperances, qu'il se trouva bien-tôt en état de venir demander à mon Pere, & même à moy, l'effet des paroles que nous luy avions données. Je voulus luy faire entendre que la mienne n'étoit point dégagée à l'égard de Mendez: qu'il étoit malheureux; mais que je ne luy en étois pas moins promise. Il m'écouta sans se laisser persuader, & il me dit, que j'avois autant d'envie de me perdre, que les autres en ont de se sauver; que c'étoit moins son interest que le mien qui le faisoit agir. Et ravy d'avoir un pre-texte qui luy sembloit plausible, il pressa mon Pere avec tant de chaleur, qu'il consentit à tout ce qu'il souhaitoit.

Je ne puis vous représenter, Madame, dans quelle douleur j'étois abîmée. Qu'est devenuë, Seigneur, disois-je au Marquis, cette scrupuleuse delicatesse, qui vous empêchoit de vouloir mon cœur d'une autre main que de la mienne? Si vous me laissiez au moins le loisir d'oublier Mendez, peut-être que son absence & ses disgraces me le rendroient indifferant; Mais dans le tems où je suis, toute occupée du cruel accident qui me l'arrache, vous ajoutez de nouvel-

les peines à celles que j'ay déjà, & vous croyez qu'avec ma main je pourrois vous donner ma tendresse.

Je ne sçay ce que je croy, me disoit-il, ni ce que j'espere; je sçay bien que ma complaisance a pensé me coûter la vie, que si vous n'êtes point destinée pour moy, un autre vous possèdera; que Mendez par l'état de sa Fortune n'y doit plus pretendre; & qu'enfin puisque l'on veut vous établir, vous avez bien de la dureté de refuser que ce soit avec moy. Vous n'ignorez pas ce que j'ay fait jusques icy pour vous plaire, mon procédé vous doit être caution de mes sentimens, & qui vous répondra d'un autre cœur fait comme le mien?

Les jours se passoient ainsi dans les disputes, dans les prieres, & dans une affliction continuelle.

Le Marquis faisoit bien plus de progres sur l'esprit de mon Pere que sur le mien; Enfin ma Mere m'ayant envoyé querir un jour, elle me dit, qu'il n'y avoit plus à balancer, & que mon Pere vouloit absolument que j'obeïsse à ses ordres. Ce que je pûs dire pour m'en dispenser, mes larmes, mes remoutrances, ma douleur, mes prieres, tout cela fut inutile, & ne m'attira que des duretez.

L'on prepara toutes les choses necessaires pour mon Mariage; le Marquis voulut que tout eût un air de magnificence convenable à sa Qualité; il m'envoya une Cas-

fette pleine de Bijoux , & pour cent mille
 livres de Pierreries. Le jour fatal pour nô-
 tre Hymen fut arrêté. Me voyant reduite
 dans cette extremité , je pris une resolu-
 tion qui vous surprendra , Madame , &
 qui marque une grand passion. J'allay chez
 Dona Henriette ; cette Amie m'avoit tou-
 jours été fidele , & je me jettay à ses pieds ;
 je la surpris par une action si extraordina-
 ire. Ma chere Henriette , luy dis-je , fon-
 dant en larmes , il n'y a plus de remede à
 mes maux , si vous n'avez pitié de moy ; ne
 m'abandonnez pas , je vous en conjure ,
 dans le triste état où je suis ; c'est demain
 que l'on veut que j'épouse le Marquis de
 Los-Rios. Il n'est plus possible que je l'évi-
 te. Si l'amitié que vous m'avez promise est
 à toute épreuve , & vous rend capable d'u-
 ne resolution genereuse , vous ne me refu-
 serez point de suivre ma Fortune , & de
 venir avec moy à Alger payer la rançon de
 Mendez , & le tirer du cruel esclavage où
 il est. Vous me voyez à vos genoux , con-
 tinuay-je , en les embrassant (car quelques
 efforts qu'elle eût pû faire , je n'avois pas
 voulu me lever) je ne les quitteray point
 que vous ne m'avez donné vôtre parole de
 faire ce que je souhaite. Elle me témoigna
 tant de peine de me voir à ses pieds , que je
 me levay pout l'obliger à me répondre.
 Aussi-tôt elle m'embrassa avec de grands
 témoignages de tendresse. Je ne vous refu-
 seray jamais rien , ma chere Marianne ,
 me

me dit-elle, fût-ce ma propre vie ; mais vous allez vous perdre , & me perdre avec vous. Comment deux Filles pourront-elles exécuter ce que vous projetez ? Nôtre âge , nôtre sexe , & vôtre beauté , nous exposeront à des aventures , dont la seule imagination me fait fremir : Ce qu'il y a de bien certain , c'est que nous allons combler nos Familles de honte ; & si vous y aviez fait de sérieuses reflexions , il n'est pas possible que vous pûssiez vous y résoudre. Ah ! Barbare , m'écriai-je , plus Barbare que celui qui retient mon Amant , vous m'abandonnez ; mais bien que je sois seule , je ne laisseray pas de prendre mon party , aussi bien le secours que vous pourriez me donner , ne me pourroit être fort utile : Restez , restez , j'y consens , il est juste que j'aie sans aucune consolation , affronter tout le peril ; j'avouë même qu'une telle démarche ne convient qu'à une Fille desespérée.

Mes reproches & mes larmes émurent Henriette ; elle me dit que mon interest l'avoit obligée autant que le sien propre , de me parler comme elle avoit fait ; mais qu'enfin , puisque je persistois dans mon premier sentiment , & que rien ne pouvoit m'en détourner , elle étoit résolue de ne me point abandonner : Que si je l'en voulois croire , nous nous travestirions. Qu'elle se chargeroit d'avoir deux Habits d'Homme , & que c'étoit à moy de pour-

voir à tout le reste. Je l'embrassay avec mille témoignages de reconnoissance & de tendresse.

Je luy demanday ensuite si elle avoit vu les Pierreries que le Marquis m'avoit envoyées : Je les porteray , luy dis-je , pour en payer la rançon de Mendez. Nous résolûmes de profiter de tous les momens ; parce qu'il n'y en avoit aucun à perdre , & nous ne manquâmes ni l'une , ni l'autre , à rien de ce que nous avions projeté.

Jamais deux Filles n'ont été mieux déguisées que nous le fûmes , sous l'Habit de deux Cavaliers. Nous partîmes cette même nuit , & nous nous embarquâmes sans avoir trouvé le moindre obstacle ; mais après quelques jours de navigation , nous fûmes surprises d'une tempête si violente , que nous crûmes qu'il n'y avoit point de salut pour nous. Dans tout ce désordre & ce peril , je sentoisp bien moins de crainte pour moy , que de douleur de n'avoir pû mettre mon cher Mendez en liberté , & d'avoir engagé Henriette à suivre ma mauvaise Fortune. C'est moy , luy disois-je , en l'embrassant , c'est moy , ma chere Compagne , qui excite cet orage ; si je n'étois pas sur la Mer, elle seroit calme : Mon malheur me suit en quelque lieu que j'aille , j'y entraîne tout ce que j'aime. Enfin , après avoir été un jour & deux nuits dans des alarmes continuelles , le tems changea , & nous arrivâmes à Alger.

J'étois

J'étois si aise de me voir en état de délivrer Mendez , que je ne comptois pour rien tous les dangers que j'avois courus : Mais , ô Dieu ! que devins-je en débarquant , lors qu'après toute la perquisition que l'on pût faire , je connus qu'il n'y avoit point d'esperance de retrouver la Cassette où j'avois mis tout ce que j'avois de plus précieux : Je me sentis pressée d'une si violente douleur , que je pensay expirer avant que de sortir du Vaisseau. Sans doute , cette Cassette qui étoit petite , & dont je pris peu de soin pendant la tempête , tomba dans la Mer , ou fut volée : lequel que ce soit des deux , je fis une perte considérable , & il ne me restoit plus que pour deux mille Pistolles de Pierrieres , que j'avois gardées à tout événement , & que je portois sur moy.

Je resolus avec cela , de faire une tentative près du Patron de Mendez. Aussi tôt que nous fûmes dans la Ville , nous nous informâmes de sa Maison , & l'ayant apprise sans peine (car Meluza étoit fort connu) nous nous y fîmes conduire vêtues encore en Cavaliers.

Je ne puis vous exprimer , Madame , dans quel trouble j'étois en approchant de cette Maison , où je sçavois que mon cher Amant languissoit dans les fers ; quelles tristes reflexions ne faisois je point ? Helas ! qu'est ce que je devins , lors qu'en entrant chez ce Corsaire , je vis Mendez enchaîné avec plusieurs autres , que l'on alloit mener

à la Campagne pour les faire travailler à polir le Marbre? Je serois tombée à ses pieds, si Henriette ne m'avoit soutenuë. Je ne sçavois plus ni où j'étois, ni ce que je faisois. Je voulois luy parler; mais la douleur m'avoit si fort serré le cœur & lié la langue, que je ne pûs proferer une seule parole. Pour luy il ne me regarda pas, il étoit si triste & si abbatu qu'il n'avoit des yeux pour personne; & il falloit l'aimer autant que je l'aimois pour le pouvoir reconnoître, tant il étoit changé.

Après avoir été quelque tems à me remettre de cette violente agitation, j'entray dans une Salle basse, où l'on me dit que Meluza étoit; je le saluai, & je luy dis le sujet de mon Voyage; que Mendez étoit mon proche Parent; qu'il avoit été ruiné par la perte d'un Galion, & par sa captivité, & que c'étoit sur mon propre bien que je prenois dequoy payer sa Rançon. Le Maure me parut fort indifférent à tout ce que je luy disois; & me regardant dédaigneusement, il me répondit qu'il ne s'informoit point où je prendrois cet argent: mais qu'il sçavoit de science certaine, que Mendez étoit riche; que cependant, pour me marquer qu'il ne vouloit pas se servir de tous ses avantages, il ne le mettoit qu'à vingt mille Ecus.

Helas! que ç'auroit été peu, si je n'avois pas perdu mes Pierreries: mais que c'étoit trop en l'état où je me trouvois. En-

fin,

fin , après avoir long-temps disputé inutilement . je pris tout d'un coup une résolution qui ne pouvoit être inspirée que par un amour extrême.

Voilà tout ce que j'ay , dis-je au Corsaire en luy donnant mes Diamans , cela ne vaut pas ce que tu demandes : Prens-moy pour ton Esclave , & sois bien persuadé que tu ne me garderas pas long-tems. Je suis Fille unique d'un riche Banquier de Seville ; retiens-moy pour ôtage , & laisse aller Mendez , il reviendra bien-tôt pour me retirer. Le Barbare fut surpris de me trouver capable d'une résolution si genereuse & si tendre. Tu es digne, me dit-il , d'une meilleure fortune : Va , j'accepte le party que tu m'offre ; j'auray soin de toy , & te seray bon Patron. Il faut que tu quitte l'Habit que tu porte , pour en prendre un convenable à ton Sexe ; tu garderas même tes Pierreries si tu veux ; j'attendray aussi bien pour le tout que pour une partie.

Doña Henriette étoit si confuse & si éperduë du marché que je venois de conclure , qu'elle ne pouvoit assez m'exprimer son déplaisir : mais enfin mal-gré toutes ses remontrances & ses prieres , je tins ferme , & Meluza me fit apporter un Habit d'Esclave , dont je m'habillay. Il me conduisit dans la Chambre de sa femme , à laquelle il me donna , après luy avoir raconté ce que je faisois pour la liberté de mon Amant.

176 RELAT. DU VOYAGE

Elle en parût touchée, & me promit qu'elle adouciroit le tems de ma servitude par tous les bons traitemens qu'elle me pourroit faire.

Le soir, quand Mendez fut de retour, Meluza le fit appeller, & luy dit que comme il étoit de Seville, il luy vouloit faire voir une Esclave qu'il avoit achetée, parce qu'il la connoîtroit peut-être.

Aussi-tôt on me fit entrer. Mendez à cette vûë perdant toute contenance, vint se jeter à mes genoux; & prenant mes mains qu'il baisoit tendrement, & qu'il mouilloit de ses larmes, il me dit tout ce qui se peut penser de plus touchant & de plus tendre. Meluza & sa femme se divertirent, de voir les différens mouvemens de joye & de tristesse, d'amour & de peine, dont nous étions agitez: enfin ils apprirent à Mendez les obligations qu'il m'avoit; qu'il étoit libre, & que je resterois à sa place. Il fit tout ce que l'on pût faire pour me détourner de prendre un tel party. Hé quoy! me disoit-il, vous voulez que je vous charge de mes chaînes, ma chere Maîtresse, pourray je être libre quand vous ne le serez pas? Je vais donc faire pour vous ce que vous venez de faire pour moy; je me vendray, & je vous rachèteray de cet argent: car enfin, considerez que quand même je serois en état aussi-tôt que j'arriveray à Seville, d'y trouver des secours & de revenir sur mes pas pour vous ramener,

je

je ne pourrois cependant me refoudre de vous quitter : Jugez donc si je le pourray , dans un tems où ma fortune ne me promet rien , & que je suis le plus mal-heureux de tous les hommes. J'opposay à toutes ses raisons la tendresse de mon Pere , qui ne me laisseroit pas Esclave aussi-tôt qu'il le scauroit. Enfin , j'employay tout le pouvoir que j'avois sur son esprit , pour qu'il profitât de ce que je faisois en sa faveur.

Que vous diray-je , Madame , de nôtre separation ? elle fut si douloureuse , que les parolles ne peuvent exprimer ce que nous sentîmes. J'obligeay Henriette de partir avec luy , afin qu'elle allât solliciter & presser mes Parens de faire leur devoir à mon égard.

Cependant , mon Pere & ma Mere étoient dans une affliction inconcevable ; & lorsqu'ils s'apperçurent de ma fuite , ils en penserent mourir de douleur.

Ils se reprochoient sans cesse , ce qu'ils avoient fait pour m'obliger à épouser le Marquis de Los-Rios. Il n'étoit pas de son côté dans un moindre desespoir ; ils me faisoient chercher inutilement dans tous les endroits où ils pouvoient s'imaginer , que je me serois cachée.

Deux années entieres s'écoulerent , sans que je reçusse ni nouvelles ni secours de Mendez ; ce qui me fit croire avec beaucoup d'apparence , qu'Henriette & lui étoient pèris sur Mer. Je leur avois donné

toutes les Pierreries que Meluza m'avoit laissées : mais ce n'étoit pas leur perte , ni celle de ma liberté , que je regrettois. C'étoit mon cher Amant & ma fidelle Amie , dont le souvenir m'occupoit sans cesse , & me causoit une affliction sans égale. Je n'avois plus de repos ni de santé ; je pleurois nuit & jour ; je refusois de sortir d'esclavage en negligéant d'écrire à mon Pere ma triste Destinée. Je ne souhaitois qu'une prompte mort , & j'aurois voulu la rencontrer pour finir mes peines & mes malheurs.

Meluza & sa femme avoient pitié de moy : ils ne doutoient point que Mendez ne fut pery ; ils me traitoient moins cruellement que ces gens-là n'ont accoutumé de traiter les mal-heureux qui tombent entre leurs mains.

Un jour que Meluza revenoit de course , il ramena plusieurs personnes de l'un & l'autre sexe qu'il avoit prises ; mais entr'autres une jeune Fille de condition , qui étoit de Seville , & que je connoissois. Cette vûë renouvella toutes mes douleurs ; elle fût fort surprise de me trouver dans ce triste lieu. Nous nous embrassâmes tendrement ; & comme je gardois un profond silence : Comment , belle Marianne , me dit-elle , êtes-vous si indifferente pour vos Proches & pour votre Patrie , que vous n'avez aucune curiosité d'en apprendre des nouvelles ? Je levay les yeux vers le Ciel , & pouf-

poussant un profond soupir , je la priay de me dire si l'on ne sçavoit point en quel lieu Mendez & Henriette étoient peris. Qui vous a dit qu'ils soient peris , reprit-elle ? Ils sont à Seville , où ils menent une vie fort heureuse.

Mendez a rétabli ses Affaires , & s'est fait un plaisir & un honneur de publier par tout les extrêmes obligations qu'il avoit à Henriette. Peut-être ignorez-vous , continua-t-elle , que Mendez avoit été pris & fait Esclave par les Algériens , cette genereuse Fille se travestit , & vint le racheter jusqu'ici ; mais il n'en a pas été ingrat , il l'a épousée.

C'est une union charmante entr'eux , l'himen n'en a point banni l'amour. Comme elle parloit encore , elle s'aperçût tout d'un coup que j'étois si changée , qu'il sembloit que j'allois mourir ; mes forces m'abandonnerent ; mes yeux se fermerent , & je tombai évanouie entre ses bras ; elle s'effraya extrêmement ; elle appella mes Compagnes qui me mirent au lit , & tâcherent de me tirer d'un état si pitoyable.

Cette belle Fille s'y empressa plus qu'aucune autre ; & lors que je fus revenuë à moy , je commençay à me plaindre , je pouffay des soupirs & des sanglots capables d'émouvoir quelque chose de plus barbare qu'un Corsaire.

Meluza en effet fut touché du recit d'une trahison si inconcevable , & sans m'en rien

dire il s'informa de sa nouvelle Esclave du nom de mon Pere, il luy écrivit aussi-tôt tout ce qu'il sçavoit de mes malheurs.

Ces Lettres penserent faire mourir ma Mere, elle ne pouvoit s'imaginer qu'à dix-huit ans je fusse dans les fers, sans verser un torrent de larmes : mais ce qui augmenta tous ses deplaisirs, c'étoit le desordre des affaires de mon Pere. Plusieurs Banqueroues considerables l'avoient ruiné, il n'étoit plus dans le Commerce, & c'étoit une chose impossible de trouver les vingt mille Ecus que Meluza vouloit avoir pour ma rançon.

Le genereux Marquis de Los Rios apprit ces nouvelles, & vint trouver mon Pere pour luy offrir tout ce qui étoit à son pouvoir. Je ne le fais point, luy dit-il, en vûë de violenter les inclinations de vôtre Fille lorsqu'elle sera icy, je l'aimeray toujours ; mais je ne la chagrineray jamais. Comme mon Pere n'avoit point d'autre party à prendre, il accepta ce qui luy étoit présenté de si bon cœur ; & après luy avoir témoigné sa reconnoissance, pour des obligations si peu communes, il s'embarqua, & arriva heureusement à Alger, dans le tems où je ne songeois qu'à mourir.

Il m'épargna tous les reproches que je meritois, il me racheta, & racheta à ma priere cette aimable Fille de Seville : Sa rançon étoit mediocre. Nous retournâmes ensemble, & ma Mere me reçût avec tant de

de joye, qu'il ne s'en peut ressentir une plus parfaite. J'y répondis autant qu'il me fut possible : mais, Madame, je portois toujours dans mon cœur le trait fatal qui m'avoit blessée ; tout ce que ma raison me pouvoit représenter, n'étoit pas capable d'effacer de mon souvenir l'Image du traître Mendez.

Je vis le Marquis de Los-Rios ; il n'osa me parler des sentimens qu'il avoit conservez pour moy ; mais je luy avois des obligations si pressantes, que la reconnoissance me fit faire pour luy, ce que l'inclination m'auroit fait faire pour un autre.

Je luy offris ma main, & il me donna la sienne avec autant de passion, que s'il n'avoit pas eu des sujets essentiels de se plaindre de moy.

J'e l'épousay enfin ; & comme j'apprehendois de revoir Mendez ; cet ingrat auquel je devois tant d'horreur, & pour lequel j'en avois si peu, je priay le Marquis que nous demeurassions à la Maison de Campagne qu'il avoit près de Seville.

Il vouloit toujours ce que je voulois, avec la dernière complaisance : il souhaita même que mon Pere & ma Mere s'y retirassent ; il adoucit le méchant état de leur Fortune par des liberalitez essentielles, & je puis dire, qu'il ne s'est jamais trouvé une Ame plus véritablement grande. Jugez, Madame, de tous les reproches que je faisois à mon cœur, de n'être pas pour luy

luy aussi tendre qu'il le devoit : Mais c'étoit un crime où mon malheur seul avoit part : Il ne dépendoit point de moy d'oublier Mendez , & je sentoís toujours de nouveaux déplaisirs, lorsque j'apprenois sa félicité avec l'infidèle Henriette.

Après avoir passé deux ans dans une continuelle attention sur moy-même , pour ne rien faire qui ne fût agreable à mon Epoux , le Ciel me l'ôta , ce généreux Epoux ; & il fit pour moy dans ces derniers momens , ce qu'il avoit toujours fait jusqu'alors ; c'est à dire , qu'il me donna tout son bien avec des témoignages d'estime & de tendresse , qui relevoient beaucoup un Don si considérable. Il me rendit la plus riche veuve d'Andalousie ; mais il ne sceut me rendre la plus heureuse.

Je ne voulus point retourner à Seville , où mes Parens me souhaitoient ; & pour m'en éloigner , je pris le pretexte qu'il falloit que j'allasse dans mes Terres y donner les ordres nécessaires. Je partis ; mais comme il y a une fatalité particulière dans tout ce qui me regarde , en arrivant à une Hôtellerie , le premier objet qui frappa ma vûë , ce fut l'infidèle Mendez. Il étoit en grand deüil , & il n'avoit rien perdu de tout ce qui me l'avoit fait trouver trop aimable. Je frissonnay , je pâlis ; & voulant m'éloigner promptement de luy , je me sentis si foible , & si tremblante , que je tombay à ses pieds. Quoy qu'il ne me

con-

connût pas encore, il s'empressa pour m'aider à me relever ; mais la grande Mente sous laquelle j'étois cachée, s'érant ouverte, que devint-il, en me voyant ? Il ne resta guères moins éperdu que moy. Il voulut s'approcher ; mais jettant un regard furieux sur luy : Oseras-tu, Parjure, luy dis je, oseras-tu s'approcher de moy ? Ne crains-tu point la juste punition de tes perfidies ? Il fut quelque tems sans me répondre, & j'allois le quitter, lorsqu'il s'y opposa. Accablez-moy de reproches, Madame, me dit-il ; donnez-moy les Noms les plus odieux, je suis digne de toute vôtre haine ; mais ma mort va bientôt vous vanger, ouy je mourray de douleur de vous avoir trahie & de vous avoir déplû ; & si je regrette quelque chose en mourant, c'est de n'avoir qu'une vie à perdre, pour expier les crimes dont vous pouvez justement m'accuser. Il me parut fort touché en achevant ces mots : Et plût au Ciel que l'on pût se promettre un véritable repentir d'un traître ! Je ne voulus pas hazarder une plus longue conversation avec luy. Je le quittay sans daigner luy répondre ; & cette marque de mépris & d'indifférence luy fut sans doute plus sensible que tous les reproches que j'aurois pû luy faire.

Il avoit perdu sa Femme depuis quelque tems, cette infidele qui luy avoit aidé à se revolter contre tous les devoirs de l'Amour, de l'Honneur, & de la Recon-

nois-

noissance, & depuis ce jour-là il me suivit par tout. Il étoit comme une Ombre plaintive attachée à mes pas; car il devint si maigre, si pâle, & si changé, qu'il n'étoit plus reconnoissable. O Dieu! Madame, qu'elle violence ne me faisois-je point, pour continuer de le maltraiter? Je sentis enfin, que je n'avois plus le courage de résister à la foiblesse de mon cœur, & à l'ascendant que ce malheureux a sur moy. Plutôt que de faire une faute si honteuse, & de luy pardonner, je partis pour Madrid j'y ay des Parens, je cherchay parmi eux un azile contre mes propres momens.

Je n'y fus pas long-tems que Mendez ne l'apprit, & ne m'y vint chercher. Je vous avouë que je n'étois point fâchée de ce qu'il faisoit eucore pour me plaire; mais malgré le penchant que j'ay pour luy, je fis une forte resolution de l'éviter, puis-que je ne le pouvois haïr; & sans que personne l'ait sçû, j'ay pris le chemin de Burgos, où je vais m'enfermer avec une de mes Amies qui y est Religieuse.

Je me flatte, Madame, d'y trouver plus de repos que je n'en ay eu jusqu'à present. La belle Marquise se tût en cet endroit, & je luy témoignay une reconnoissance particuliere de la grace qu'elle m'avoit faite. Je l'assurai de la part que je prenois à ses déplaïrs, je la conjurai de m'écrire, & de me donner de ses nouvelles à

Ma-

Madrid , & elle me le promet le plus obligeamment du monde.

Nous aprîmes le lendemain qu'il étoit impossible de partir, parce qu'il avoit neigé toute la nuit , & que l'on ne voyoit aucuns sentiers battus dans la Campagne; mais nous avions une assez bonne Compagnie pour nous en consoler , & nous passions une partie du tems à jouer à l'Ombre , & l'autre en conversation. Après avoir été trois jours avec la Marquise de Los-Rios , sans m'être apperçue de la longueur du tems , par le plaisir , que je trouvois à l'entendre & à la voir (car elle est une des plus aimables Femmes du Monde) nous nous séparâmes avec une veritable peine , & ce ne fut pas sans nous être encore promis de nous écrire , & de nous revoir.

Le tems s'est adoucy, j'ay continué mon Voyage pour arriver à Lerma. Nous avons traversé des Montagnes effroyables , qui portent le nom de Sierra de Cogollos , ce n'a été qu'avec beaucoup de peine que nous nous y sommes rendus. Cette Ville est petite , elle a donné son Nom au fameux Cardinal de Lerma Premier Ministre de Philippe III. C'est celui à qui Philippe IV. ôta les grands biens qu'il avoit reçus du Roy son Maître. Il y a un Château que je verray demain , & dont je vous pourray parler dans ma premiere Lettre : L'on m'avertit qu'un Courier extraordinaire vient d'arriver , & qu'il partira cette nuit

186 RELAT. DU VOYAGE

nuit. Je profite de cette occasion pour vous donner de mes Nouvelles, & finir cette longue Lettre; car en verité je suis lassé du chemin, & lassé d'écrire; mais je ne le seray jamais de vous aimer, ma chere Cousine, soyez-en bien persuadée. Adieu. Je suis toute à vous.

De Lerma ce 5. de Mars 1679.

Fin du premier Tome.

